

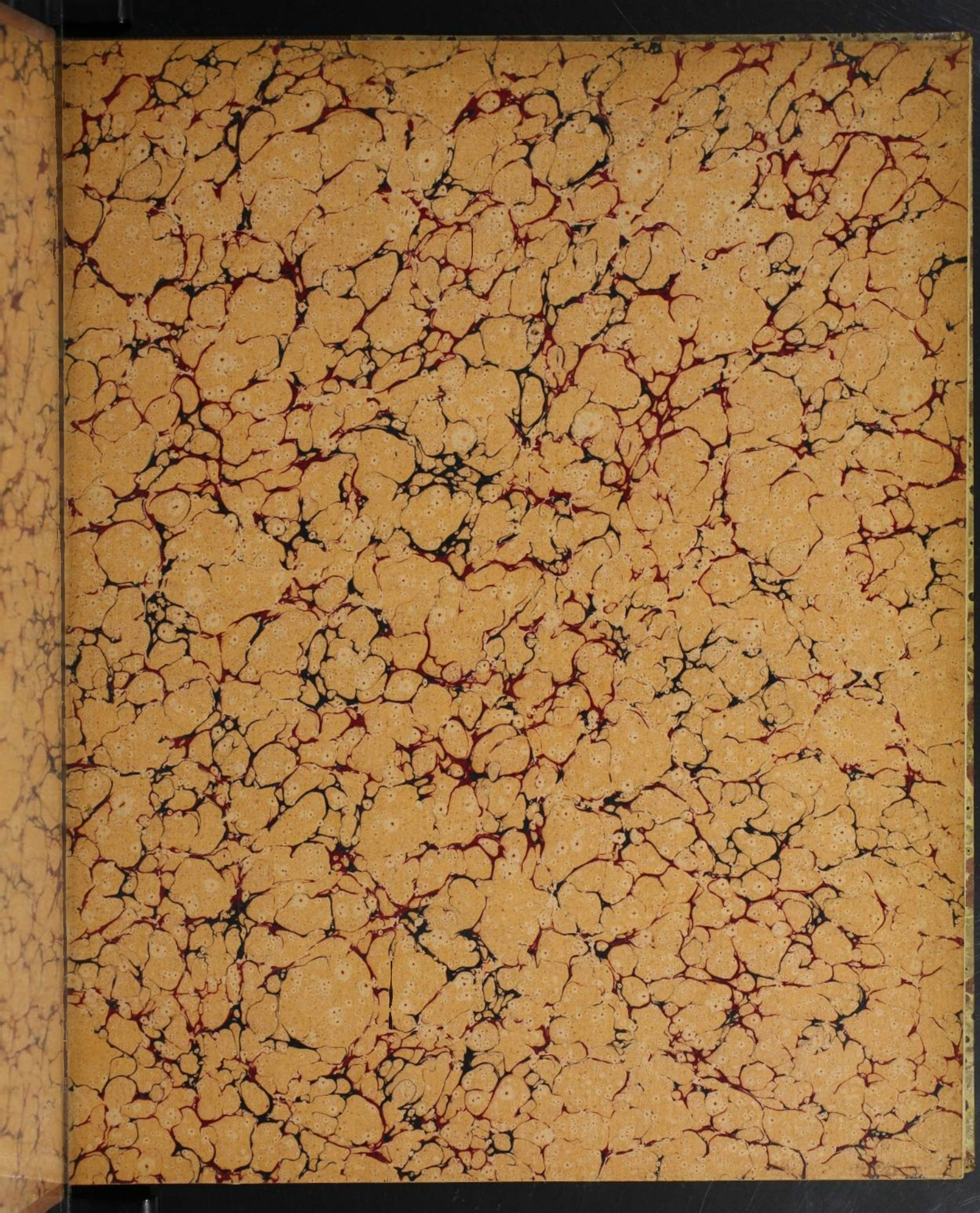


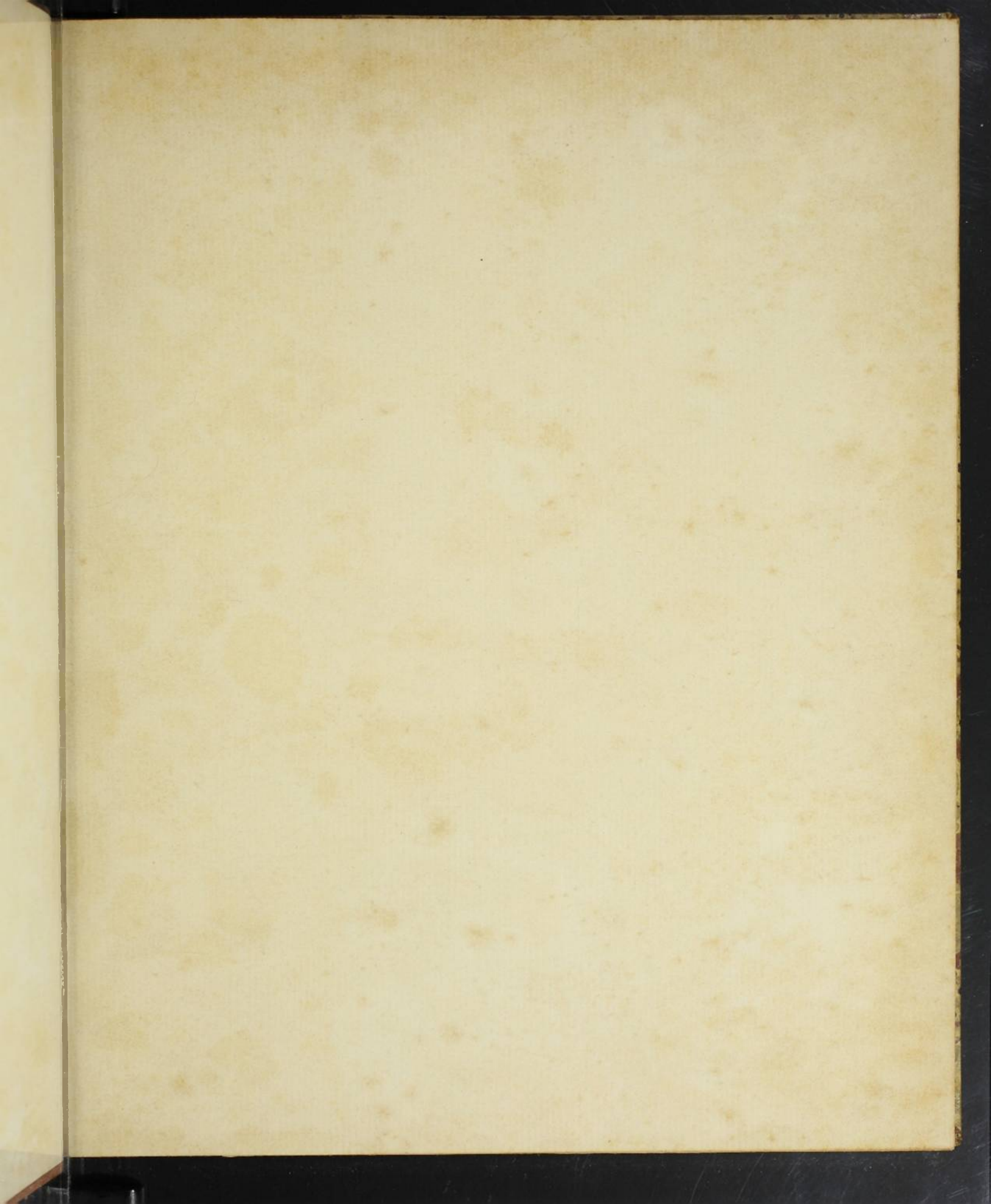
le ne fay rien
sans

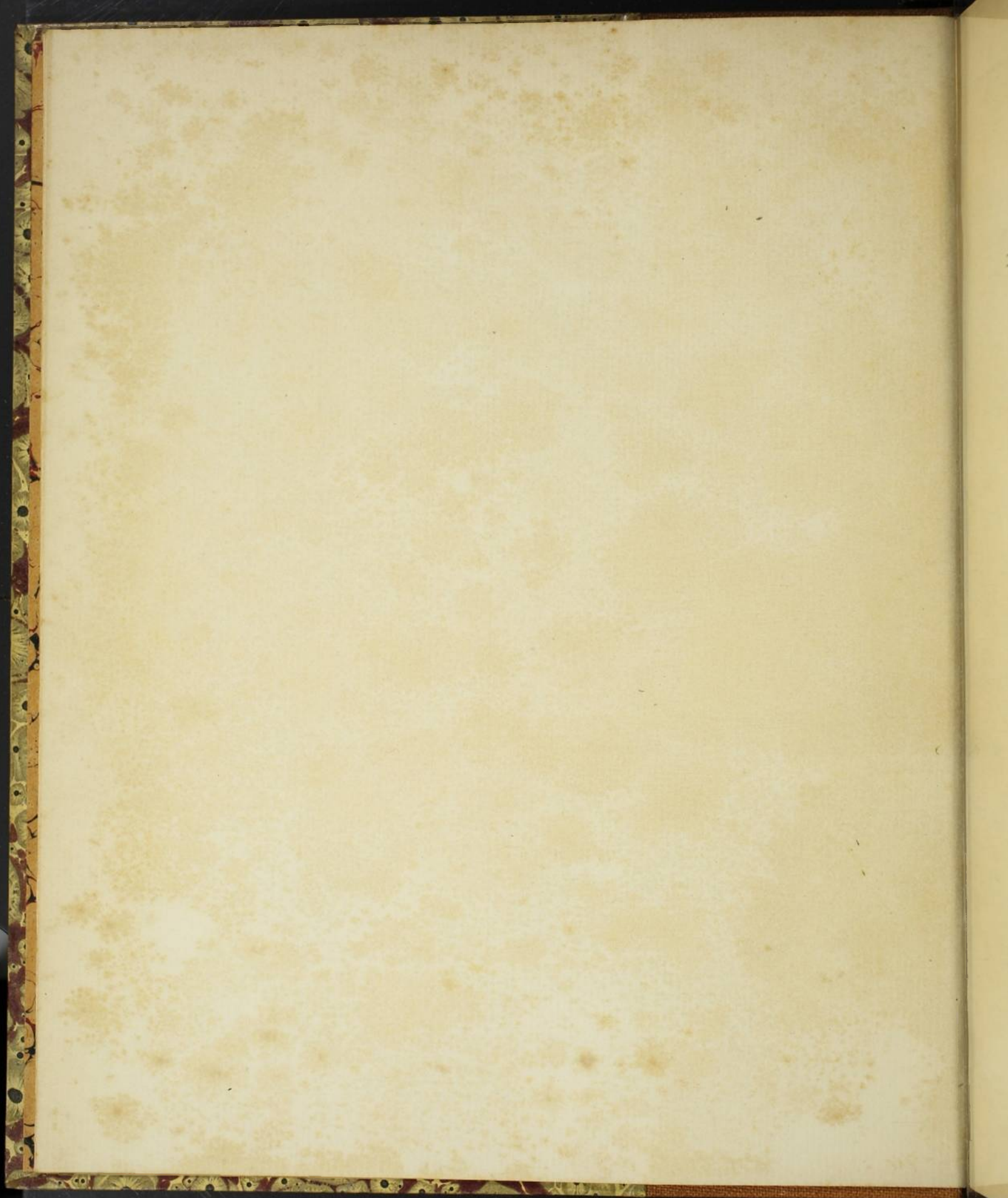
Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin







CAHIERS D'HISTOIRE
ET DE BIBLIOGRAPHIE

L'AMÉRIQUE DU SUD
AU XVIII^e SIÈCLE

Mélanges Anecdotiques et Bibliographiques

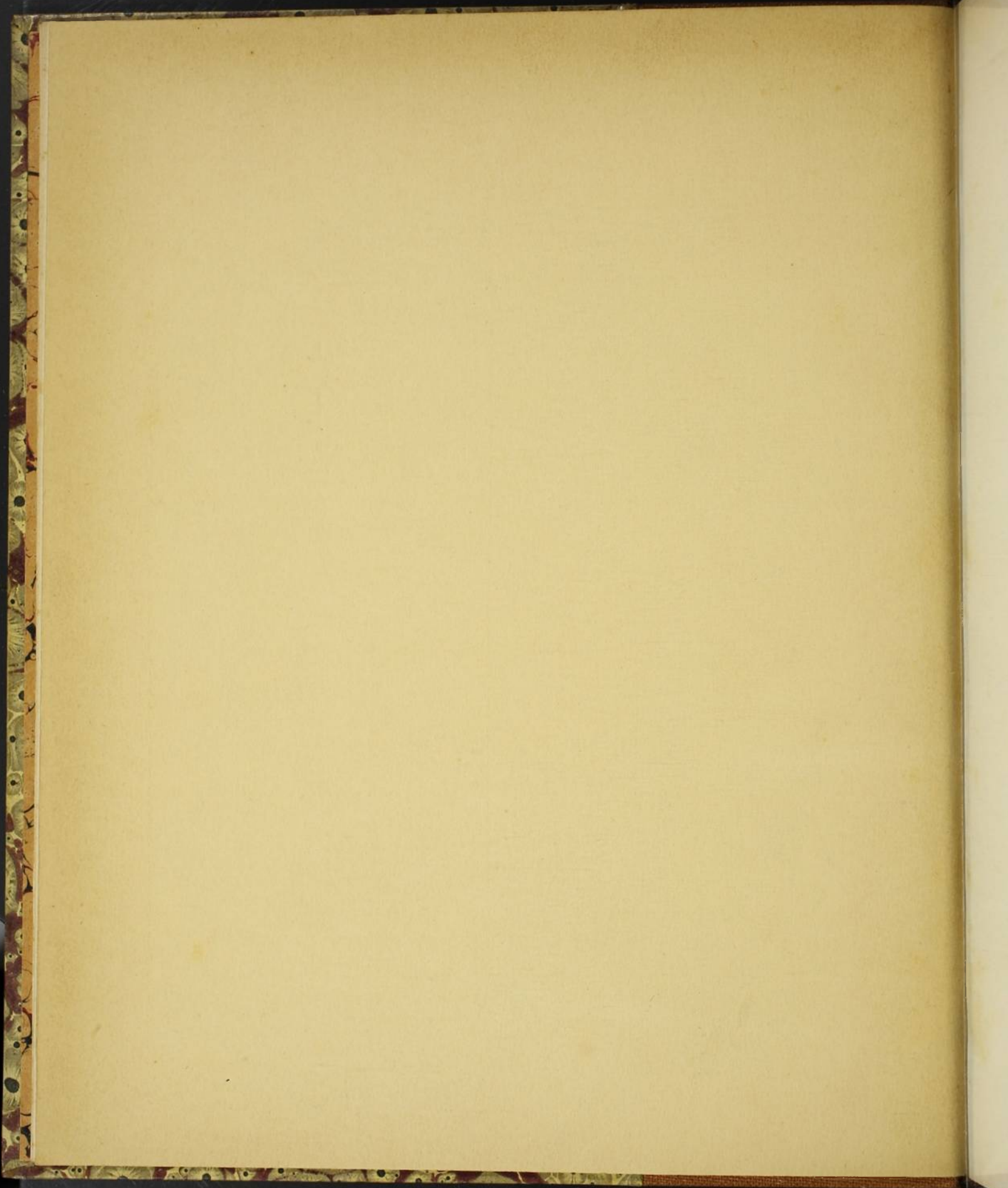
PAR

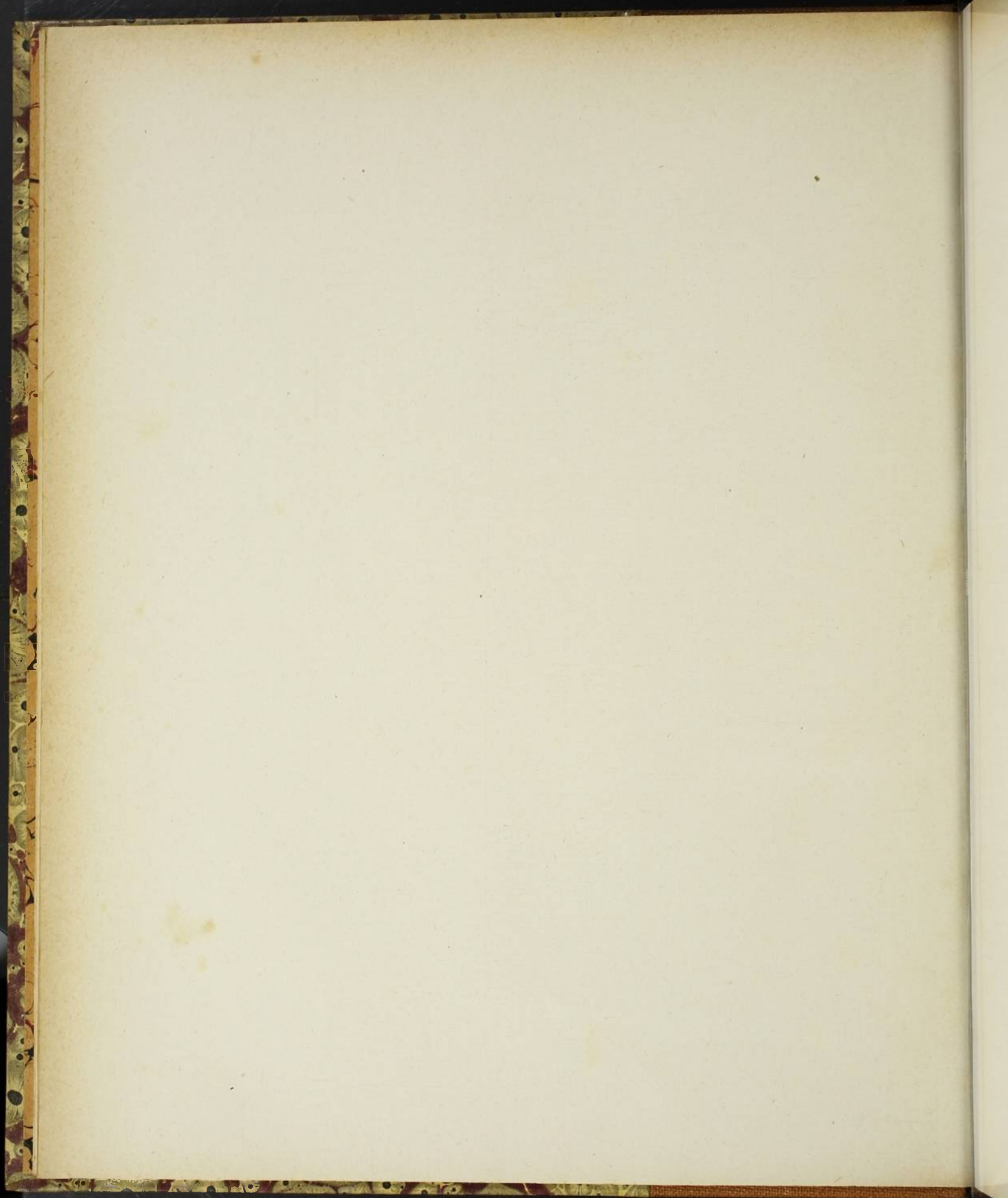
Régine PERNOUD

ARCHIVISTE-PALÉOGRAPHE
DOCTEUR ÈS-LETTRES

1942 - CAHIER N° 3

MANTES
IMPRIMERIE DU « PETIT MANTAIS »





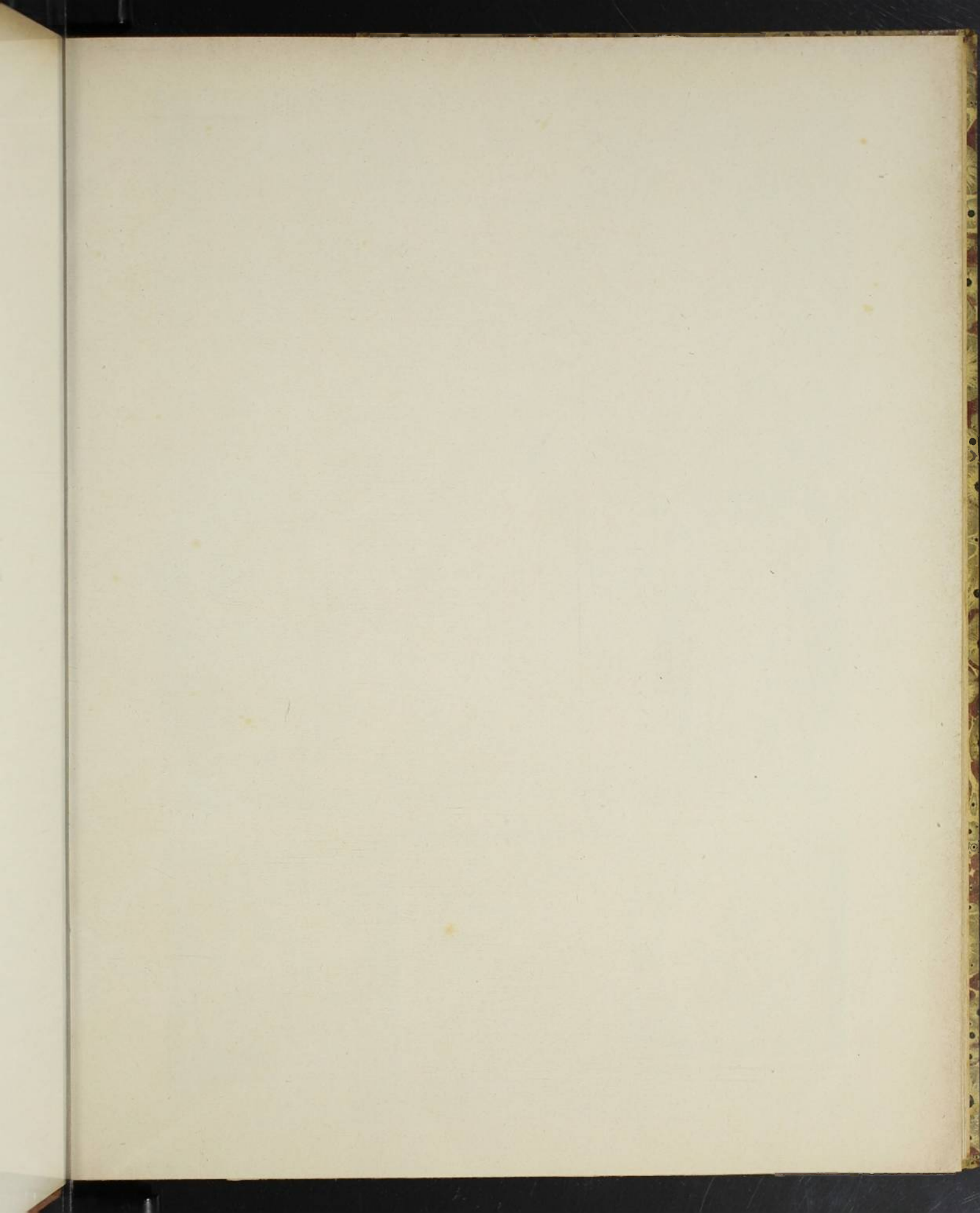
L'AMÉRIQUE DU SUD

AU XVIII^e SIÈCLE

Déjà parus :

CAHIER N° 1 — 1940 — Un Guide du Pèlerin de Terre Sainte au XV^e siècle.

CAHIER N° 2 — 1941 — La Campagne des Indes. Lettres inédites du bailli
de Suffren





S. Luis Beltran

VPMF Vicete Bernabé

Et dabo tibi vinum ex vino condito

Sicut fragmen mali punici genæ tuæ

Et nullū malorū neorū granatorū. ca.

HISTORIA

De la Prouincia de S. Antonino del Nueuo Reino de Granada del Orden de Predicadores
COMPUESTA
 Por el MRPMF Alonso de Zamora su Provincial Qualificador del Santo Oficio y Examinador Sinodal de su Arcobispado

DEDICADA

A la Milagrosa Imagen de N. S. del Rosario que se venera en su Conuento de la Ciudad de Santa fe.



CAHIERS D'HISTOIRE
ET DE BIBLIOGRAPHIE

L'AMÉRIQUE DU SUD
AU XVIII^e SIÈCLE

Mélanges Anecdotiques et Bibliographiques

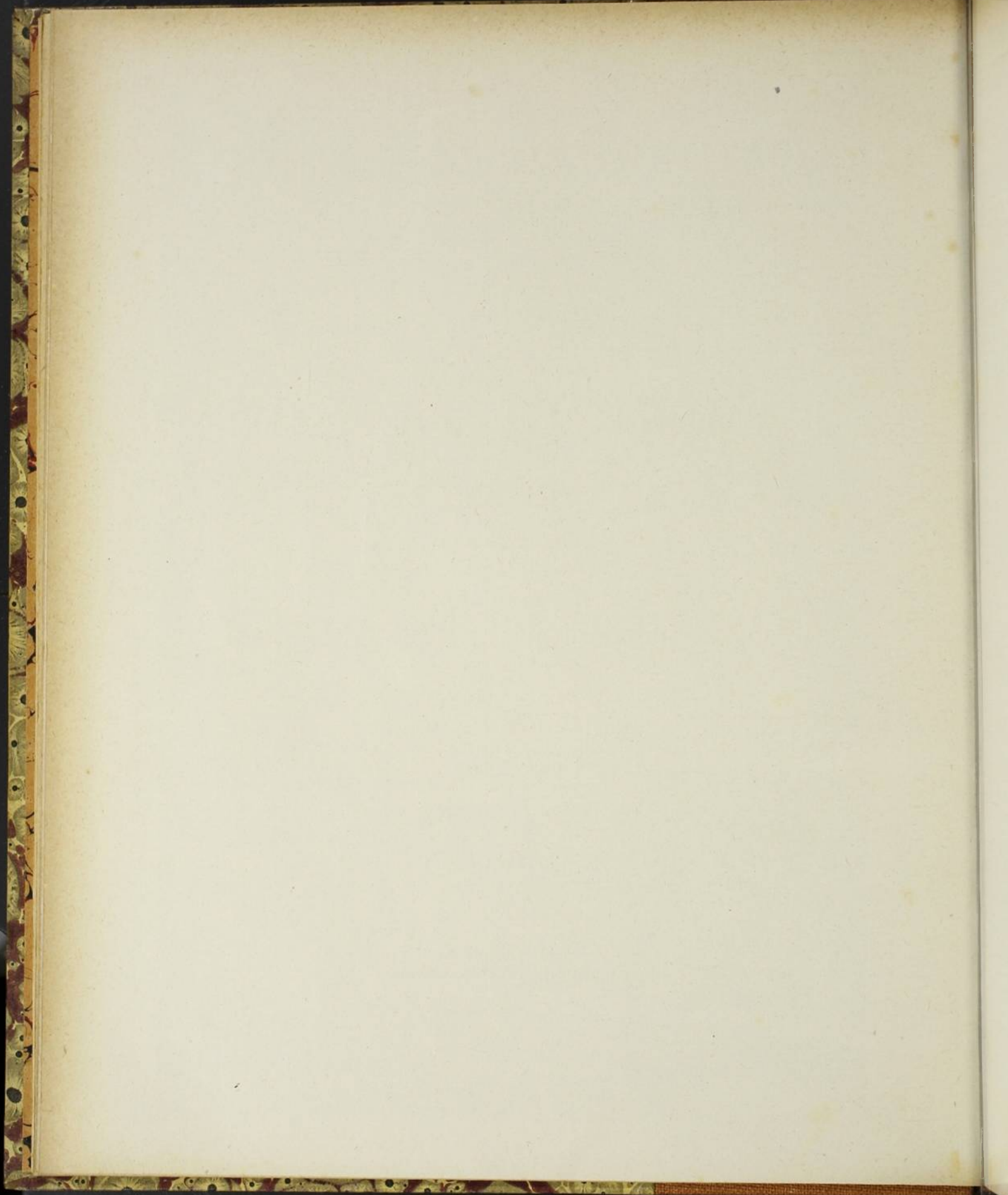
PAR

Régine PERNOUD

ARCHIVISTE-PALÉOGRAPHE
DOCTEUR ÈS-LETTRES

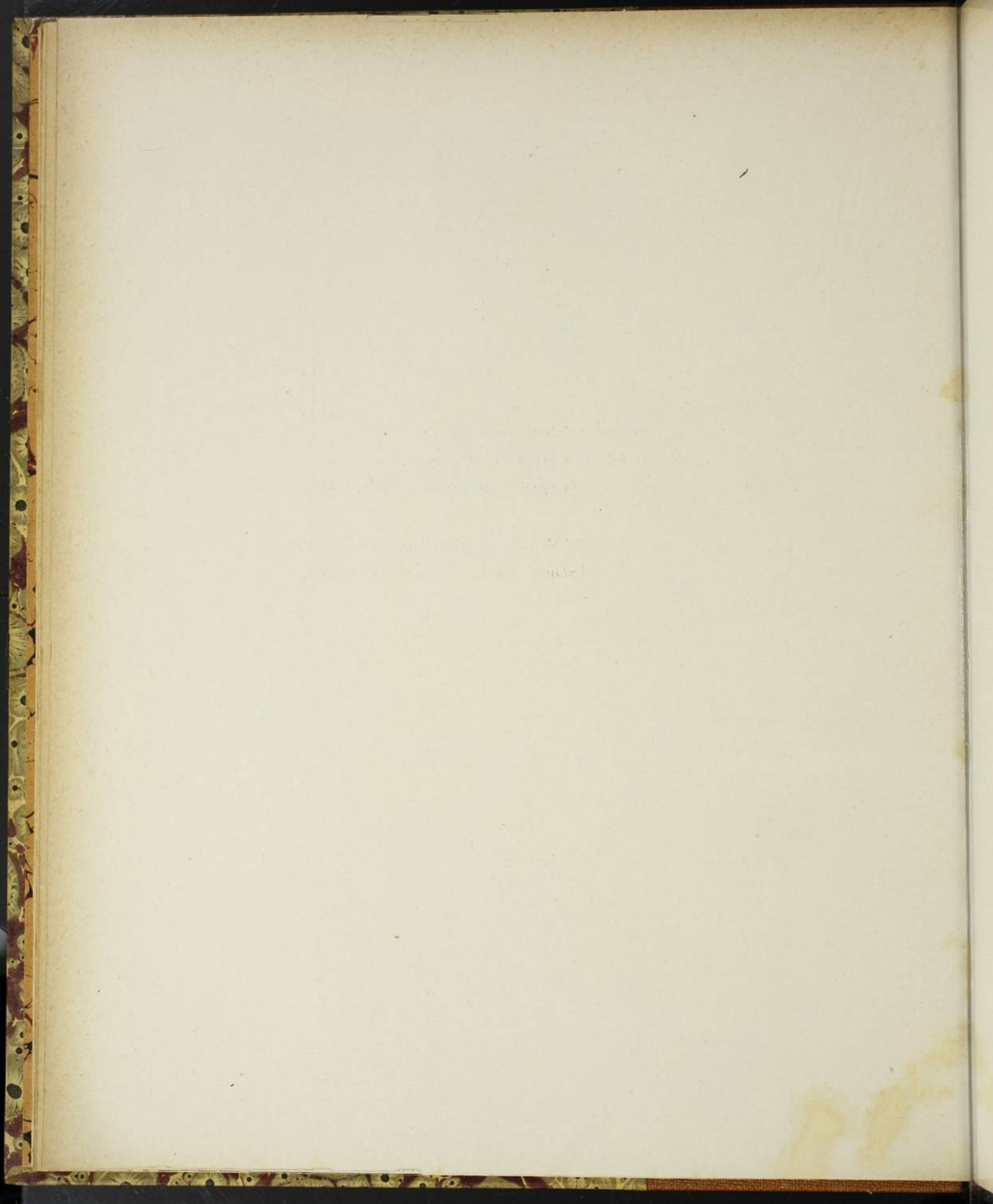
1942 - CAHIER N° 3

MANTES
IMPRIMERIE DU « PETIT MANTAIS »



*... Ella sola se debe llamar mundo,
restituyendo a su grandeza este nombre,
que se han tenido aquellas tres pequeñas partes del Orbe.*

*(ZAMORA, Historia de la Provincia de San
Antonino del Nuevo Reyno de Granada, p. 6)*



AU cours du classement d'une bibliothèque privée, celle de M. Jean LEBAUDY, des lectures, des notes relevées çà et là, l'examen de quelques pièces rares, nous ont amené à réunir les extraits qui constituent ce cahier. Bien que n'étant pas spécialisée, cette bibliothèque renferme en effet une collection assez importante d'ouvrages anciens, imprimés ou manuscrits, consacrés à l'Amérique Méridionale, — fait d'autant plus remarquable que les ouvrages de ce genre, très recherchés de nos jours, ne sont pas nombreux.

L'ensemble nous a paru donner une idée assez exacte des rapports existant entre l'Europe et l'Amérique du Sud au XVIII^e siècle, et de la notion que l'on avait alors de cet immense et mystérieux continent, encore inexploré de nos jours, en partie du moins, — toujours riche de ressources neuves et recelant peut-être les forces d'avenir d'un monde si agité par ailleurs.

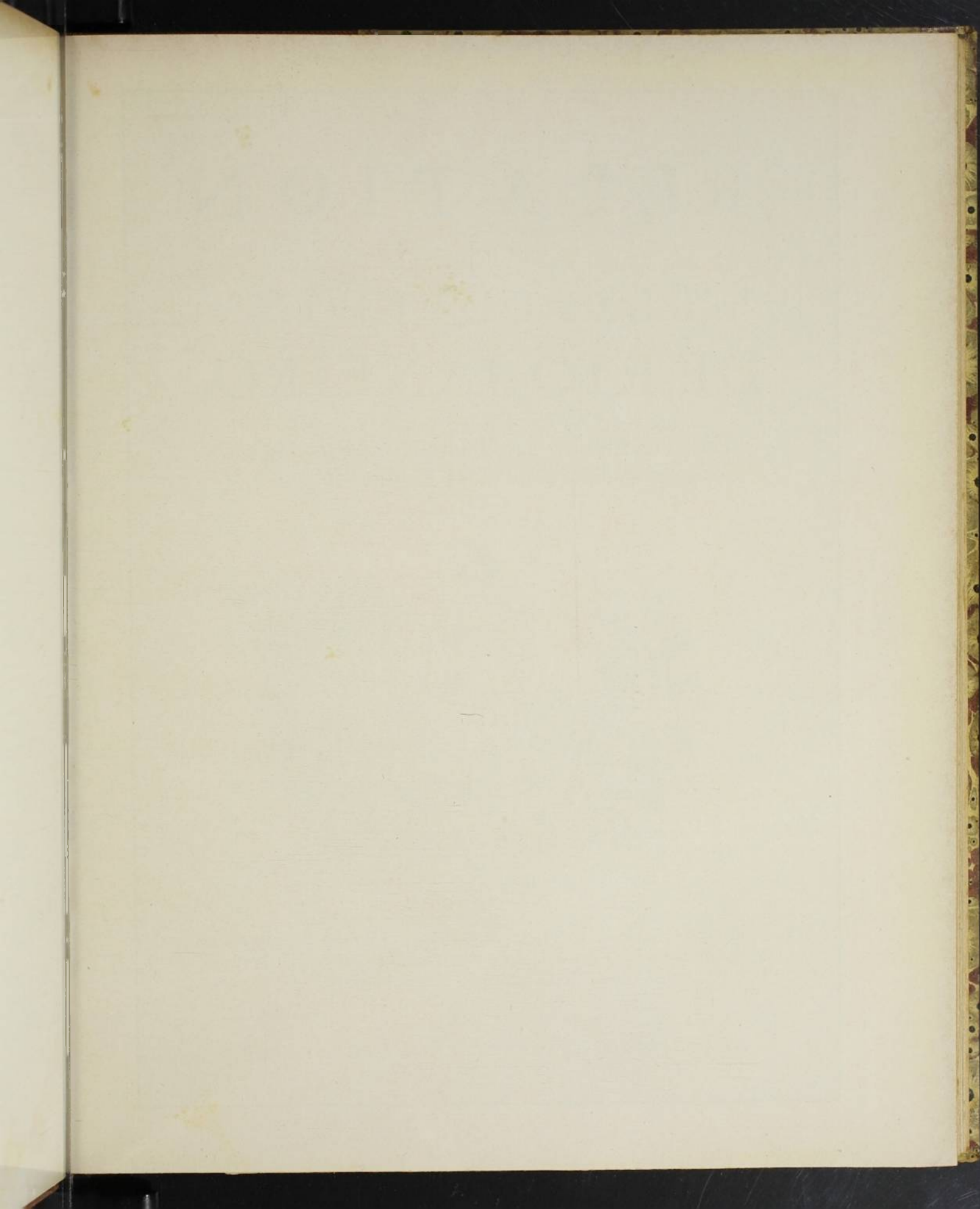
L'Amérique Méridionale, qui vivait son dernier siècle de domination espagnole et portugaise, attirait à cette époque aventuriers et marchands. On allait y chercher le coton, le tabac, les cuirs que fournissait un bétail multiplié à l'infini sur cette terre où tout était démesuré ; d'autres produits plus étranges commençaient à retenir l'attention des Européens : par exemple cette résine dont on fait « des boules creuses qui s'applatissent quand on les presse, & qui dès qu'elles ne sont plus gênées, reprennent leur première figure » — et que l'on nomme *cahucho* (1) ; ou encore cette « drogue chaude et nourrissante » dont les indigènes de la Nouvelle-Espagne font un usage « fréquent et réitéré à toute heure », et que l'on nomme *chocolath* (2). Les trafiquants d'esclaves, que de longs et périlleux voyages ne décourageaient pas, venaient y décharger sans fin leurs cargaisons de nègres, réclamés par les mines d'argent du Pérou et les besoins des plantations. Les corsaires tentaient parfois dans ces régions lointaines des coups de main d'une audace stupéfiante ; tandis qu'à l'écart de cette fièvre de commerce, d'or et de pillage, savants et missionnaires allaient à la découverte dans des contrées toujours pleines de promesses. Une terre de fortunes fabuleuses, d'aventures étonnantes, de réalisations plus étonnantes encore, voilà comment apparaissait, aux Européens du XVIII^e siècle, l'Amérique Méridionale. Les pages qui suivent, tirées d'auteurs et d'ouvrages très différents, n'ayant d'autre lien

entre eux que le pays dont ils traitent et la bibliothèque dans laquelle ils ont été puisés, nous ont semblé à cet égard assez représentatives.

Nous tenons à exprimer ici à M. Jean LÉBAUDY notre profonde reconnaissance, car ce cahier, le troisième de la série, nous est, plus encore que les précédents, un témoignage de la manière dont il a bien voulu comprendre le rôle qui nous est dévolu dans sa bibliothèque : nous laissant la plus grande initiative, favorisant les travaux personnels auxquels peuvent donner lieu des collections d'un intérêt aussi varié que celles qu'il a réunies, il nous a encouragé lui-même à concilier l'activité ordinaire du métier de bibliothécaire avec les joies intellectuelles que procure le goût de la recherche dans un cadre où tout le satisfait. Bien que M. LÉBAUDY n'ait pas voulu donner son nom à cette publication, c'est à lui qu'en revient tout l'honneur, l'auteur n'ayant qu'à s'excuser de n'avoir su tirer meilleur parti des documents mis à sa disposition.

(1) LA CONDAMINE, *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale*, p. 79.

(2) COREAL (Francisco), *Recueil de voyages dans l'Amérique Méridionale*, Amsterdam, F. Bernard, 1738, 3 vol. in-12°, T. 1, pp. 56-57.



RELATION
DE
L'EXPEDITION
DE RIO-JANEIRO,

Par une Escadre des Vaisseaux du Roy, que
commandoit Mr du Guay Trouin, en 1711.



A PARIS,

Chez PIERRE COT, Imprimeur - Libraire ordinaire de
l'Académie Royale des Inscriptions & Medailles, rue S. Jacques,
à l'entrée de la rue du Foin, à la Minerve.

M. DCC. XII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

La Prise de Rio-de-Janeiro par une Escadre Française en 1711

UNE plaquette ancienne, élégamment reliée, mérite de retenir l'attention (1). Le titre, reproduit ci-contre, porte : *Relation de l'expédition De Rio-Janeiro, Par une Escadre des Vaisseaux du Roy, que commandoit Mr du Guay Trouin, en 1711* ; elle a été imprimée à Paris, chez Pierre Cot, en 1712 ; le privilège est daté du 12 juin de la même année.

Il s'agit d'un pièce rare, rarissime même, puisqu'aucune bibliographie n'en fait mention : ni le *Manuel* de Brunet, ni le *Dictionnaire des Anonymes*, ni l'*Americana* de Leclerc. Nous croyons donc utile d'en donner ici la collation détaillée : c'est une brochure in-4°, comprenant 1 feuillet de titre, 2 feuillets non chiffrés pour l'avertissement, et 45 pages de texte ; les pages 1-2 contiennent une *Lettre écrite par un Officier de l'Escadre commandée par Monsieur du Clerc*, datée de La Martinique, le 23 Novembre 1710. Vient ensuite une *Relation de ce qui s'est passé à Rio-Janeiro, Ville capitale de la Coste du Bresil, sur laquelle M. du Clerc avoit fait une entreprise en 1710*, (pages 3 à 6) ; puis la liste des officiers que comportait son escadre (pages 7-8). La relation principale, celle qui est annoncée dans le titre de l'ouvrage, occupe les pages 9 à 24 ; elle est précédée d'un plan de la baie et de la ville de Rio-Janeiro, dessiné et gravé par A. Coquart, placé en hors-texte, et replié, — et suivie de la *Liste Des Officiers de Marine embarquez sur les Vaisseaux et*

(1) N° 3212 de la bibliothèque de M. Jean LEBAUDY.

Fregates de S. M. commandées par Mr du Guay-Trouin (pages 25 à 45). Au verso de la page 45 se trouve la table, et le feuillet non chiffré qui suit contient l'Approbation et le Privilège. (1)

Cette Relation constitue le premier document détaillé qui ait été publié sur un événement qui fit sensation en France comme à l'étranger, et mériterait, de nos jours encore, d'être mieux connu. L'avertissement signale que déjà un récit de cet exploit avait été donné au public. Un exemplaire de cette première version se trouve en effet à la Bibliothèque nationale ; le titre porte : *Relation de la prise Du Rio De Janeiro Coste Du Brezil Par une escadre des Vaisseaux du Roy, commandée par Mr Du Guay-Trouin*. [Vignette de titre] A Paris, De L'Imprimerie Royale. M.DCC.XII. (2). Mais il s'agit d'un récit extrêmement sommaire, ne comportant que cinq pages de texte imprimé en gros caractères. La Relation décrite plus haut peut être considérée au contraire comme un document essentiel, non seulement sur l'exploit de Duguay-Trouin lui-même, mais aussi sur la « folle équipée » de Duclerc (3), qui le précéda. Elle a été traduite en espagnol (4), et, comme nous le verrons plus loin, a sans doute servi de point de départ aux *Mémoires* du célèbre corsaire.

(1) L'exemplaire en question se présente dans une luxueuse reliure signée S. David, en plein maroquin olive à filets et dentelle intérieure or ; il porte l'ex-libris de la « Bibliotheca Jeronimo Ferreira das Neves ». Nous avons essayé, vainement, d'obtenir quelques renseignements sur le collectionneur à qui appartient cette bibliothèque : tout au plus avons-nous pu savoir qu'il s'agissait d'un amateur brésilien. Un autre ouvrage provenant de sa collection intéresse également l'histoire de l'Amérique du Sud ; il est intitulé : *Historia de la provincia de san Antonino Del Nuevo Reyno de Granada Del Orden De Predicadores. Por El P. Fr. Alonso De Zamora, sv Coronista, Hijo Del Convento De N. Señora del Rosario de la Ciudad de Santa Fé, su Patria. Y Examinador Synodal De Sv Arçobispado*, publié : En Barcelona, En la Imprenta de Joseph Llopis, año de 1701 (1 f. pour le titre gravé, 1 f. de titre, 9 ff. n. ch., 537 pp. et 10 ff. n. ch. pour les tables) ; cet ouvrage, rare, contient de précieux renseignements sur l'histoire de la Colombie, sa conquête et son évangélisation. Nous donnons une reproduction de son titre gravé, d'une beauté remarquable (frontispice).

(2) 1 f. de titre et 3 ff. de texte (pp. 3 à 7). Bibl. nat. : Lb37 4401 ; l'exemplaire de la Relation principale, coté Lb37 4402, est conforme à la description donnée ci-dessus.

(3) L'expression est de Ch. de La Roncière, qui, dans son *Histoire de la Marine française*, fait le récit des deux expéditions (Tome VI, 1932, pp. 527-539). Il donne la liste des documents manuscrits et imprimés existant sur ce sujet, *ibid.*, p. 530.

(4) *Relacion que haze el senior Du Gué-Trouin de lo executado en la costa del Brasil en el puerto y ciudad del Rio Janeiro, desde el dia 9 de junio de 1711 hasta 6 de febrero de 1712 que llevo a Brest. En Madrid, por J. de Arista. [S. D.]*. Bibl. nat. : Lb37 4403.

*
**

L'ENTREPRISE la plus extraordinaire que la marine, non seulement de France, mais encore de tous les pays, ait jamais accomplie », c'est ainsi que l'historien de Duguay-Trouin qualifie l'expédition de Rio-de-Janeiro (1). Il est certain qu'un semblable coup de main, mené avec une rapidité et une audace remarquables, contre une cité hérissée de défenses et d'un accès naturellement difficile, était bien fait pour susciter l'admiration. Il fallait toute l'habileté et la maîtrise du chef de l'expédition, appuyées, il est vrai, d'une flotte puissante et d'un solide corps d'armée, pour réussir là où Jean-François Duclerc, se lançant à l'étourdie, avait échoué malgré son courage. Pour nous, cet épisode présente d'autant plus d'intérêt qu'il donne une idée très exacte de ce que fut sous l'Ancien Régime la guerre de course : suite d'exploits, parfois malheureux, souvent admirables, et qui, sans avoir la grandeur des vastes opérations d'ensemble, composent cependant pour la plupart des tableaux pleins de vigueur et de coloris.

Le récit de la première tentative sur la capitale brésilienne est dû au Major de l'escadre, nommé Mauclerc, qui y avait joué un rôle actif, puisque c'est lui qui fut chargé de négocier la reddition de l'armée. Il narre, avec beaucoup de vivacité, comment le chef de l'expédition, Duclerc, un officier colonial de la Guadeloupe (2) arrivé le 16 août 1710 en vue de Rio-de-Janeiro, hésita à forcer l'entrée de la baie, d'un abord naturellement difficile et très fortifié, et préféra débarquer à l'Île-Grande (3) pour se rendre dans la ville par voie de terre. Ce délai fit manquer l'effet de surprise et permit aux habitants de renforcer leurs garnisons ; la ville était tout entière en état de défense lorsque, le 19 septembre suivant, les troupes françaises, en nombre manifestement inférieur, se préparèrent à donner l'assaut :

« A la pointe du jour, raconte l'auteur, Mr du Clerc se disposa pour marcher à la Ville, dont il n'étoit qu'à trois quarts de lieuës ; il fit trois bataillons de ses troupes & mit à la tête de chacun une compagnie de Grenadiers ; outre cela il y avoit encore à la tête un détachement de Gardes de la Marine & de Volontaires, qui composoient environ trente-deux hommes... Dans cet ordre, Mr du Clerc marcha toujours en bataille partout où le terrain le permit,

(1) LE NEPVOU DE CARFORT (Cte), *Histoire de Duguay-Trouin. Le Corsaire*. Paris, [1922], in-8°, p. 375. Cet ouvrage, demeuré inachevé par suite de la mort de son auteur, a été publié par Ch. de La Roncière, qui raconte en épilogue la prise de Rio de Janeiro (pp. 377-390).

(2) Duclerc avait été nommé lieutenant de vaisseau en 1691 à la Guadeloupe ; il entreprit la campagne de 1710 avec le rang de capitaine de frégate.

(3) Aujourd'hui *Ilha Grande*.

& étant arrivé au débouchement d'un chemin où un gros corps des Ennemis l'attendoit, il mit promptement son monde en bataille, & envoya deux compagnies de Grenadiers sur une hauteur de sa droite, où il y avoit une Chapelle que les Ennemis occupoient ; ce poste fut enlevé par nos Grenadiers... ; le reste des Troupes marcha dans le bas en bon ordre, & s'étant choqué avec les Ennemis que commandoit un mestre de Camp, brave homme, & d'expérience, le combat fut des plus vifs ; & le mestre de Camp, qui étoit Frere du Gouverneur General de cette Ville, ayant été tué, nous enfonçâmes les Ennemis, & nous gagnâmes jusques à l'entrée de la Ville où il y avoit du monde de tous côtés qui faisoit un feu perpetuel... (1) ».

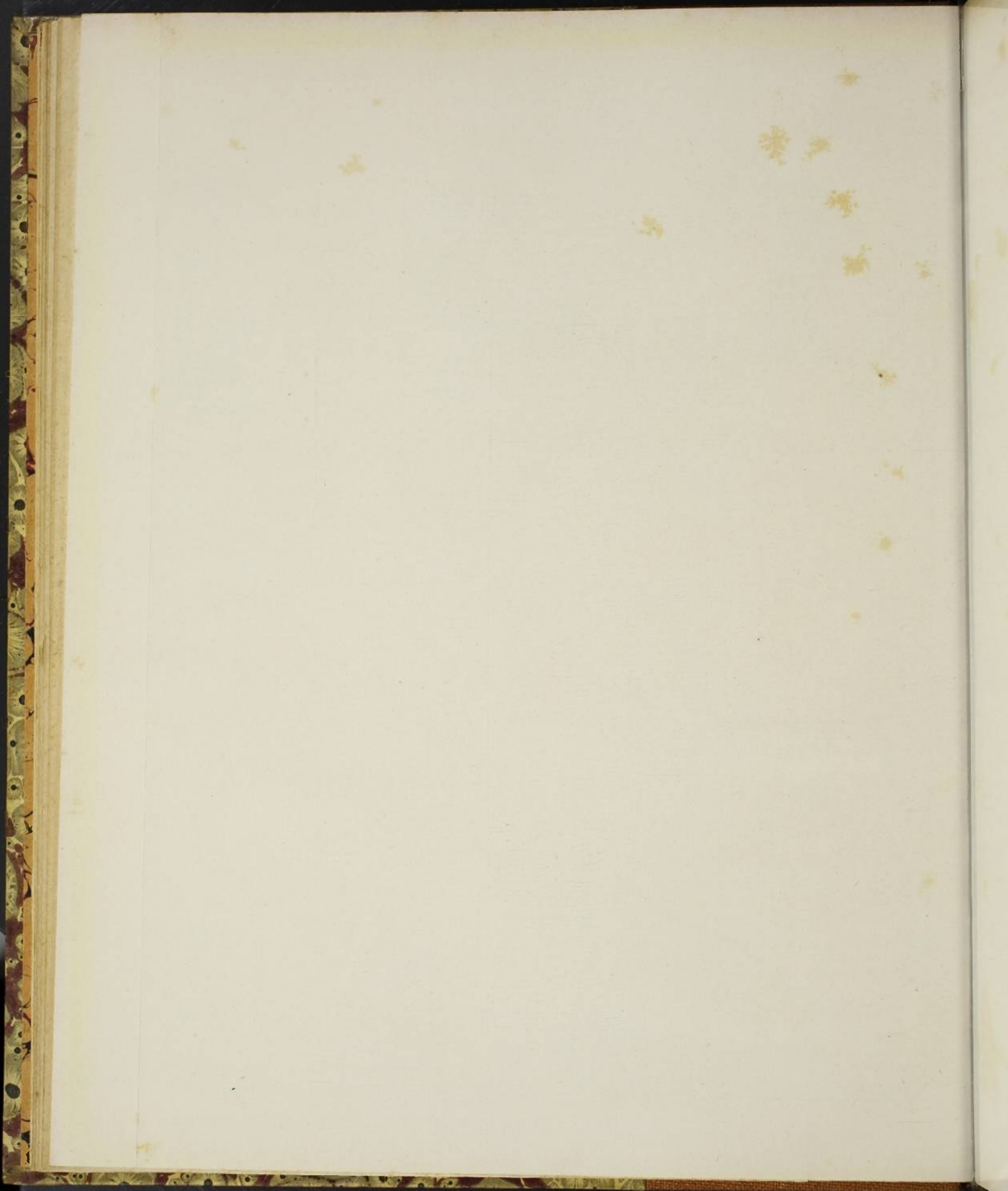
Quelques épisodes de ce siège manqué sont particulièrement saisissants, racontés, comme ils le sont, avec une sorte d'humour inconscient ; ainsi, lorsque, la lutte se déroulant désormais en pleine ville, les troupes de l'escadre durent prendre d'assaut une maison, située au bord de la mer, et servant de poste à feu, dans laquelle fut organisée la résistance : « Mr du Clerc, dit le narrateur, voulut ... s'emparer d'une hauteur au bord du nord de la Ville où est situé le Couvent des Bénédictins, dans lequel il auroit été hors d'insulte & en état d'attaquer, & se retirer par mer quand il auroit voulu. Il tenta pour cet effet de passer outre, se mettant à la tête des Troupes, prenant même pour obliger les Soldats à le suivre un Drapeau qui étoit tombé trois fois couvert de sang, par la mort ou les blessures de trois Officiers qui le portoient... Le feu étoit si violent, que tous les Officiers & Sergents qui gagnoient la tête étoient d'abord tués ou blessés ; ce qui rebutoit beaucoup le reste... La répugnance du soldat méritoit attention, & Mr du Clerc se laissa aller aux clameurs communes, qu'il falloit attaquer une maison sur le bord de la mer où il y avoit cinq pièces de Canon bien gardées. Cependant, comme cela étoit du goût du soldat, elle fut bientôt enlevée ; le Sieur Boisson Garde-Marine monta le premier malgré le feu des Ennemis, le sieur Dusault étoit prêt à monter aussi, secondé par les Grenadiers. Ils entrèrent tandis que les sieurs du Clerc et la Rigaudière enfonçoient une porte de ladite maison ; comme il y avoit derriere cette porte un Canon qui ne paroissoit point, les Ennemis le tirèrent, ce qui fit ouvrir la porte sans blesser ny les sieurs du Clerc, ny la Rigaudière, qui entrans suivis de quelques Grenadiers, trouvèrent les Ennemis en face l'épée à la main. Comme Mr du Clerc n'avoit aucune arme que son épée, qu'il étoit des premiers et forcé par l'Ennemi, il prit promptement le fusil d'un Soldat qui étoit derriere luy, & avec la bayonnette qui étoit au bout, il s'ouvrit un passage, il fit plusieurs prisonniers, le reste se sauva par-dessus le toit de la maison, & par une porte qui donnoit sur une autre rue ; lorsqu'il fût dans cette maison, il se servit du Canon qui y étoit pour tirer sur les Vais-

(1) Pour toutes les citations et extraits de textes, nous avons respecté l'orthographe et la présentation de l'original, imprimé ou manuscrit.

Entrée de



Le Pallas
Le Français
Le



seaux, & sur les endroits où il pouvoit donner, cela donna le tems à son monde de prendre haleine, car il étoit deux heures après midi, & l'on combattoit depuis huit heures du matin... »

Mais dès ce moment l'aventure touchait à sa fin, et se terminait par la défaite des corsaires : un tiers environ des soldats se trouvait hors de combat. Le Gouverneur de la ville fit le premier proposer la paix, par l'intermédiaire d'un « Père blanc », missionnaire dans le pays, accompagné de l'Aumônier de l'escadre qui avait été fait prisonnier ; ces propositions n'aboutirent d'ailleurs qu'à une trêve au cours de laquelle le narrateur lui-même, Mauclerc, alla parlementer avec l'ennemi. Finalement, devant l'impossibilité de tenir plus longtemps, Duclerc et les officiers survivants décidèrent de se rendre à merci. « Il est aisé de voir, conclut la relation, ... que l'occasion a été vive, & que les Officiers & Gardes-Marines y ont non seulement rempli leur devoir, mais encore fait des actions incroyables. Mr du Clerc a eû huit coups de fusil dans ses habits, sans être blessé ». Tant de bravoure mise au service d'une cause discutable n'eut d'autre résultat que de faire emprisonner six cents hommes, dont Duclerc lui-même, qui, reçu, à sa demande, dans une maison du pays comme prisonnier sur parole, fut assassiné peu après.

*
**

RMPRISONNEMENT et assassinat fournirent le prétexte de l'expédition organisée dès l'année suivante par Duguay-Trouin. Cette fois, des préparatifs minutieux furent faits ; avec l'approbation du ministre Pontchartrain et du comte de Toulouse, amiral de France, on réunit un imposant armement : onze vaisseaux équipés à Brest, deux à La Rochelle, un autre à Dunkerque — chacun paraissant destiné à une course différente — avec une armée de plus de cinq mille hommes (1). Le tout fut

(1) Voici quel étoit, d'après les *Mémoires* de Duguay-Trouin, l'état de son escadre :

<i>Le Lis</i>	74	Duguay-Trouin
<i>Le Magnanime</i>	74	de Coursérac
<i>Le Brillant</i>	66	de Gouyon
<i>L'Achille</i>	66	de Beauve
<i>Le Glorieux</i>	66	de La Jaille
<i>L'Argonaute</i> (frégate)	46	du Bois de la Motte
<i>L'Amazone</i> (frégate)	36	Duchesnaye-le-Fer
<i>La Bellonne</i> (frégate équipée en galiote)	36	de Kerguelin
<i>L'Astrée</i> (frégate)	22	Rogon
<i>La Concorde</i> (frégate)	20	de Pradelle-Daniel

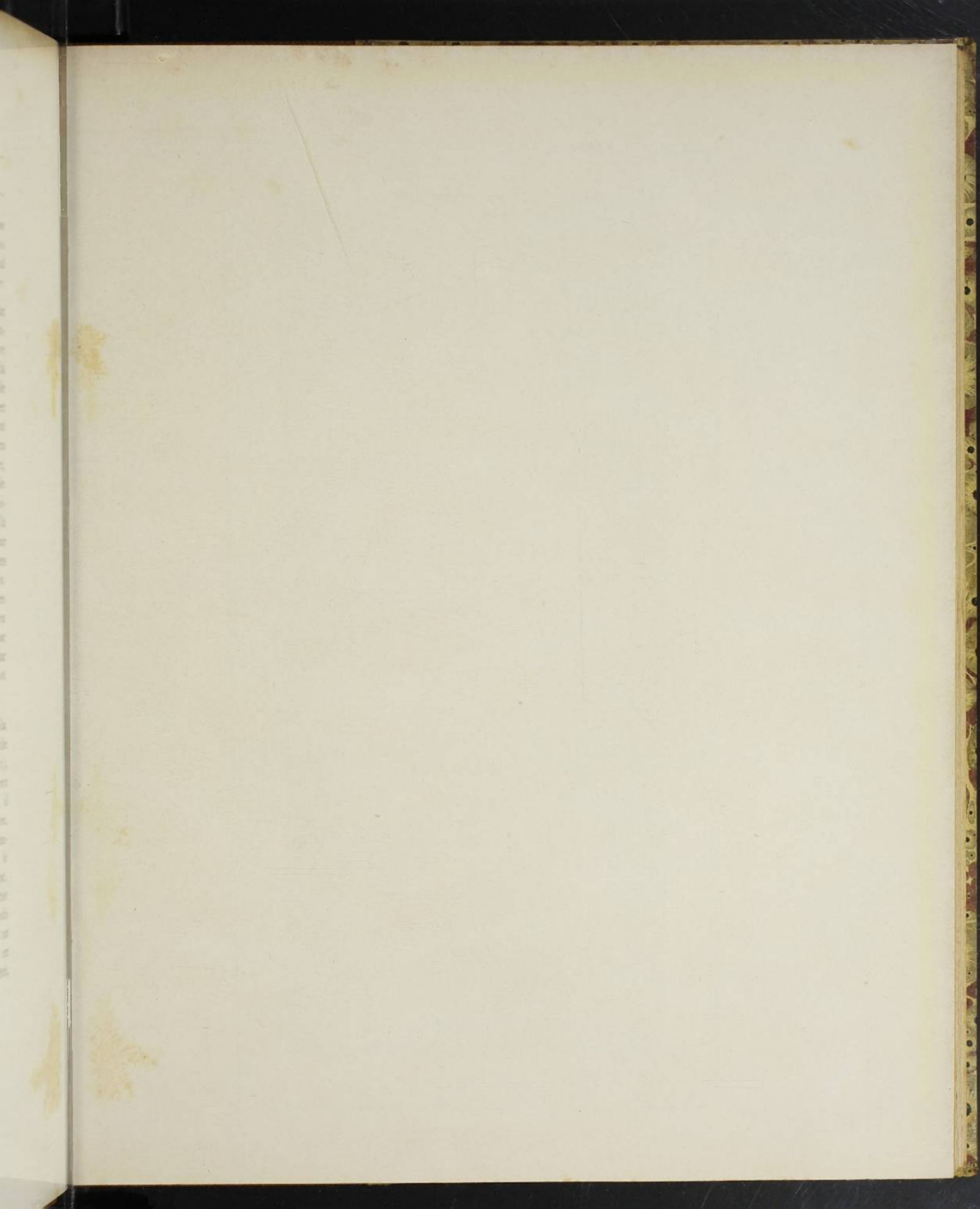
tous ces vaisseaux avaient été armés à Brest ; il y joignit *le Fiddle*, de 60 canons, confiés à de La Moinerie-Miniac, et *l'Aigle*, frégate de 40, à de La Mare-Decan — de Rochefort, ainsi que *le Mars*, de 56, de Dunkerque.

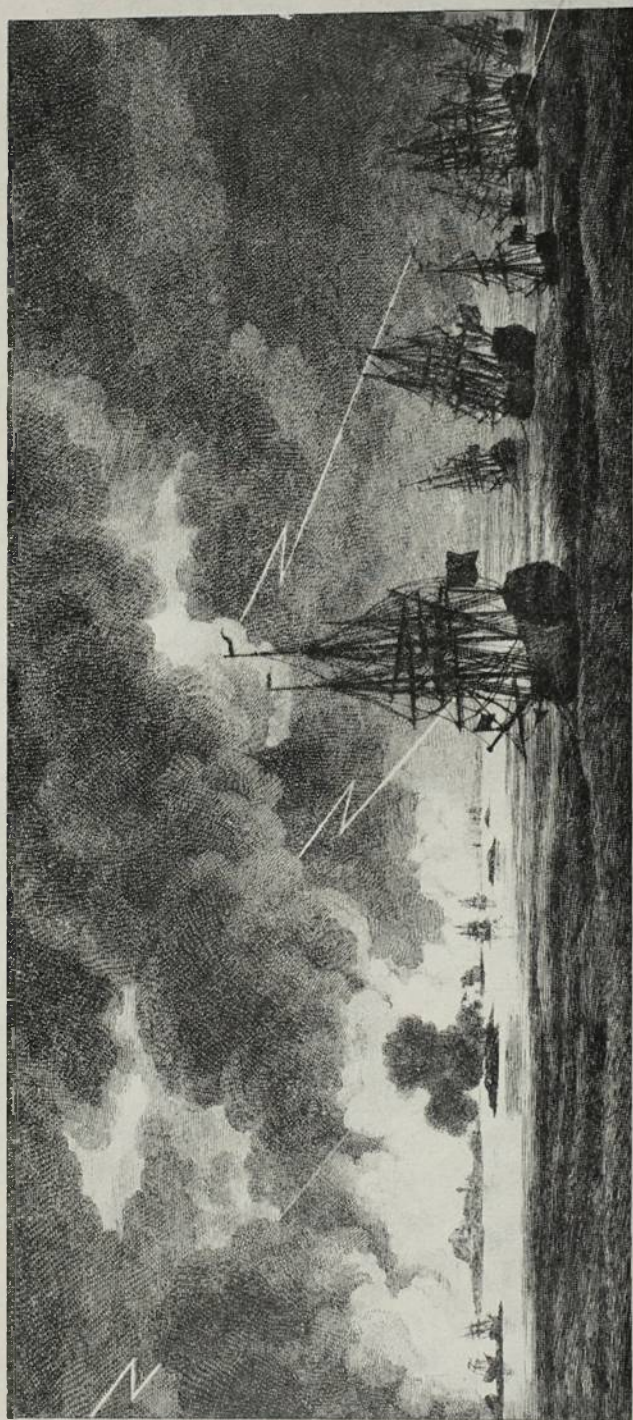
mené avec une extrême diligence et dans le plus grand secret, afin de ne donner l'éveil ni à l'Angleterre ni au Portugal. On s'attendait d'ailleurs plus ou moins à une nouvelle attaque sur Rio-de-Janeiro, puisque le roi de Portugal venait d'en renforcer les garnisons et d'y envoyer quatre vaisseaux de guerre.

Cette nouvelle attaque fait l'objet de la relation principale, écrite par Duguay-Trouin lui-même. Très sobre, ne donnant que les détails précis, indispensables à l'intelligence de l'action, il raconte comment, le 11 Septembre 1711 — un an presque jour pour jour après la tentative de Duclerc —, à la pointe de l'aube, il se trouvait à l'entrée de la baie de Rio : « Il était aisé de voir que le succès de cette entreprise dépendoit absolument de ne pas donner aux Ennemis le tems de se reconnoître : ainsi sans m'arrêter un seul moment à envoyer à bord des vaisseaux les ordres que chacun devoit observer en entrant, j'ordonnai à Mr le Chevalier de Courserac, qui connoissoit l'entrée, de se mettre à la tête de l'escadre ; à Messieurs le Chevalier de Gouyon & le Chevalier de Beauve de marcher immédiatement après ; & je les suivis moi-même, étant alors dans la situation convenable pour voir ce qui se passoit de la tête à la queue & de pouvoir y donner ordre... » L'entrée fut forcée le jour même, malgré les vaisseaux réunis pour la défense de la ville et les imposantes fortifications qui commandaient l'étroit goulet donnant accès à la baie de Rio. Duguay-Trouin s'étend longuement sur la description de cette baie et des forts qui, utilisant la configuration naturelle de l'endroit, le rendaient à peu près inexpugnable. Ce qui ajoute encore à la valeur de son exploit, c'est que l'effet de surprise qu'il escomptait ne fut qu'à demi atteint, le Gouverneur de la ville, Don Francisco de Castro Moracs, ayant eu avis, par un paquebot anglais, de l'arrivée prochaine de l'escadre.

La suite des opérations du siège fut menée avec la même audace et la même rapidité. Pour assurer un point d'appui à sa flotte et à ses troupes de débarquement, Duguay-Trouin s'empara d'abord de l'île des Chèvres (1), située en face de la ville, et y établit des batteries. Il songea ensuite à opérer sa descente : « La plupart des vaisseaux de l'escadre manquant d'eau, il était absolument nécessaire de s'assurer de l'aiguade et de descendre à terre, pour couper, s'il étoit possible, la retraite aux ennemis, & les empêcher d'emporter leurs richesses dans les montagnes : j'ordonnai pour cet effet à Mr le Chevalier de Beauve de prendre le commandement des frégates l'Amazone, l'Aigle, l'Astrée & la Concorde, dans lesquelles je fis embarquer une partie des troupes, le chargeant de s'emparer la nuit de quatre vaisseaux marchands mouillés près de l'endroit où je comptois faire ma descente, & d'y établir un entrepôt pour les troupes, ce qu'il executa avec beaucoup de prudence ; en sorte que le lendemain notre débarquement se fit avec d'autant plus de sûreté,

(1) *Ilha das Cobras.*





RIO-JANEIRO prise d'assaut pendant un violent orage le 21. 7.^{bre} 1711. avant le jour.

(Recueil des combats de Duguay-Trouin, par OZANNE, Vign. 1)

que j'en avois ôté la connoissance aux ennemis par d'autres mouvemens qui attirerent leur attention... »

Le débarquement s'acheva le 14 Septembre. « Le quinzième, poursuit la Relation, voulant couper la retraite aux ennemis, et leur faire voir que nous étions maîtres de la campagne, je fis marcher toutes les troupes pour les faire paroître dans la plaine, faisant avancer des détachemens jusqu'à portée de fusil de la place, qui tuèrent des bestiaux, pillèrent des maisons, sans que les ennemis se missent en devoir de s'y opposer ; & cela dans l'esperance que nous nous engagerions dans leurs retranchemens, où nôtre défaite leur paroisoit certaine par la situation du terrain ; mais penetrant bien leur intention, & voyant qu'ils ne branloient point, je fis retirer les troupes, après avoir donné toute mon attention à bien reconnoître le terrain, que je trouvai si impraticable, qu'il me parût impossible, même avec 10.000 hommes, de pouvoir jamais couper la retraite aux ennemis, ni les empêcher de sauver leurs richesses ».

Quelques jours plus tard, Duguay-Trouin adressa une sommation au Gouverneur de la Ville, rappelant les mauvais traitements dont les prisonniers français avaient été victimes, et menaçant de « réduire la ville et tout le païs en cendre » s'il ne se rendait à discrétion. La réponse du Gouverneur, pleine de dignité, a été insérée dans cette relation ; il se disculpait de l'accusation portée contre lui : « ... quant au traitement des prisonniers françois, il a esté suivant l'usage de la guerre ; il ne leur a manqué de pain de munition, ny des autres secours que la pitié des gens du païs les a engagé à leur fournir, quoyqu'ils ne le méritassent pas... » — et manifestait son intention de résister jusqu'au bout.

Dans la nuit du 20 au 21, Duguay-Trouin fit donner l'assaut décisif ; il fut magnifiquement servi par les circonstances : au moment où le feu venait d'être engagé, un violent orage éclata « ce qui jeta une grande consternation dans la Ville ». Cela produisit un effet de panique : « Le 21... le Sieur de La Sale qui avoit été fait prisonnier avec Mr du Clerc, ... s'étant échappé des ennemis vint se rendre à nous pour me donner avis que les ennemis abandonnoient la place avec une terreur étonnante, qu'en se retirant ils avoient mis le feu à un des plus riches magasins de la Ville, & qu'ils avoient miné le Fort des Jesuites & celuy des Benedictins pour faire perir une partie de nos troupes, qu'il s'étoit même hazardé à tout pour venir nous en avertir. Toutes ces circonstances qui d'abord me parurent incroyables, & qui cependant se trouverent bien vrayes, me firent precipiter nôtre marche ».

Mettant à profit sans tarder un coup de théâtre aussi opportun, Duguay-Trouin pénétra immédiatement dans la ville et nous décrit alors les scènes de pillage auxquelles on pouvait s'attendre, et qu'il fut lui-même impuissant à réprimer : « En entrant dans cette Ville abandonnée nous trouvâmes ce qui restoit de prisonniers de la défaite de Mr. du Clerc, qui ayant

brisé les portes de leur prison s'étoient déjà repandus pour enfoncer et piller les maisons qu'ils connoissoient les plus riches, cet objet excita l'avidité des soldats, & les porta d'abord à se debander, mais j'en fis faire sur le champ une punition exemplaire qui les arrêta ... je fis mettre des Corps de garde, poser des sentinelles dans les endroits qui le demandoient, j'ordonnai que l'on fit nuit & jour des patrouilles avec deffense sous peine de la vie aux matelots & soldats d'entrer dans la Ville sous quelque pretexte que ce fut ; en un mot je ne negligai aucune des precautions que je pouvois prendre, mais l'avidité du gain & l'espoir du pillage l'emporterent sur la crainte des châtimens, les Corps de garde même & les patrouilles que j'avois ordonné furent les premiers à augmenter le desordre pendant la nuit ; en sorte que le lendemain matin les trois quarts des maisons ou magasins se trouverent enfoncés, les vins repandus, les marchandises & les meubles épars au milieu des ruës, & enfin tout se trouva dans un desordre & un confusion etonnante, j'ordonnai sans balancer que l'on cassât la tête à ceux qui se trouveroient dans le cas du ban ; mais les châtimens reiterz n'ayant pas été capables d'arrêter cette fureur, je n'eus d'autre parti à prendre pour sauver quelque chose que celui d'employer le jour la meilleure partie des troupes à transporter ce qu'on pût ramasser d'effets ou de marchandises dans des magasins que je fis établir, où Mr. de Ricouart eut soin de mettre des gens de confiance & des Ecrivains du Roy... »

Après ce spectacle de désolation dans la manière de Callot, l'auteur passe au but de son entreprise, et « pense srieusement aux interests du Roy & à ceux des Armateurs » — autrement dit, aux moyens d'assurer un butin suffisant pour compenser les frais d'armement : « Les ennemis avoient emporté leur or, brûlé leurs meilleurs Vaisseaux & leurs magasins les plus riches, & tout le reste demouroit en proye à la fureur du pillage, qu'aucun châtiment ne pouvoit arrêter ; d'ailleurs il étoit impossible de conserver cette Colonie par rapport au peu de vivres qui s'étoient trouvez dans la place, & à l'impossibilité de penetrer dans le Pais. Tout cela bien considéré, je pris le parti d'envoyer dire au Gouverneur que s'il tardeoit plus long-temps à racheter sa Ville par une bonne contribution, j'allois la mettre en cendre & en saper les fondemens ; afin même de luy rendre cette menace plus sensible, je détachai deux Compagnies de Grenadiers pour aller brûler toutes les maisons de campagne à demie lieue à la ronde, ce qu'ils executerent... »

Le Gouverneur offrit pour le rachat six cent mille *crusades* d'or ; cette somme ayant été jugée insuffisante, Duguay-Trouin fit faire une nouvelle démonstration par ses troupes, à la suite de laquelle « le Gouverneur surpris envoya deux officiers pour représenter qu'il avoit offert tout l'or dont il pouvoit disposer pour le rachat de sa Ville, qu'il lui étoit absolument impossible d'en trouver d'avantage, que tout ce qu'il pouvoit faire au monde étoit d'y joindre dix mil *crusades* de sa propre bourse, cent caisses de sucre & les bœufs dont j'aurois besoin pour la suffisance de mes troupes, qu'après cela j'étois le maître

de le combattre, de détruire la Colonie, & de prendre tel parti que je voudrois... »

La nouvelle de l'arrivée prochaine d'un corps de renforts portugais, commandé par Don Antonio de Albuquerque, décida Duguay-Trouin à accepter ces conditions ; le tout devait être réglé dans un délai de quinze jours, et des otages livrés jusqu'à complet paiement.

L'affaire fut terminée le 4 Novembre, et, le 13 du même mois, après que le Gouverneur eût repris possession de sa ville, l'escadre mit à la voile pour une traversée de retour qui devait être assez mauvaise : une tempête qu'ils essuyèrent obligea les vaisseaux à se disperser ; deux d'entre eux, le *Fidèle* et le *Magnanime*, avec douze cents hommes d'équipage, sombrèrent au large des Açores et furent perdus corps et biens ; un autre, l'*Aigle*, avait disparu sur les côtes de la Guyane ; mais la Relation n'en fait pas mention et donne seulement la date du retour à Brest du *Lis* que montait Duguay-Trouin : le 6 Février 1712.

*
**

TELLE est la première version d'un exploit dont la valeur maritime et militaire est indéniable. Cette relation a servi de base au récit que Duguay-Trouin devait donner par la suite, dans ses Mémoires, de la prise de Rio-de-Janeiro. La façon dont se présentent ces Mémoires achève même de lui donner de l'intérêt : on sait qu'il en parut une première édition, subreptice, du vivant même du héros, en 1730 (1). Cette édition, bien que fautive et désavouée par Duguay-Trouin, fut réimprimée en 1734 et en 1740 ; les Mémoires authentiques parurent après la mort de l'auteur, survenue le 27 septembre 1736 (2). Voici comment l'*Avertissement* de l'édition de 1740 (in-12°) rend compte de l'origine du premier ouvrage paru : « Feu M. le duc d'Orléans, Regent du

(1) *Mémoires de M. Du Gué-Trouin, Chef d'Escadre Des Armées De S. M. T. C. et Grand-Croix de l'Ordre Militaire de S. Louis. A Amsterdam, Chez Pierre Mortier. M.DCC.XXX.* (4 ff. n. ch. pour le titre et l'épître, adressée à « Monsieur Du Gué-Trouin », et 290 pages de texte, in-12°).

(2) *Mémoires De Monsieur Du Guay-Trouin, Lieutenant General Des Armées Navales, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis.* Deux éditions parurent simultanément en 1740, l'une, in-4°, sans nom d'éditeur, comporte 2 ff. (faux-titre et titre), et 284 pages de texte, avec 1 portrait de l'auteur, placé en frontispice, et 6 planches gravées hors-texte ; une vignette de titre et une belle vignette-bandeau, gravée par Fessard, ainsi qu'une lettre ornée, complètent l'illustration. L'édition in-12° porte : « A Amsterdam, Chez Pierre Mortier. M.DCC.XLI. » (1 f. de titre, pages chiffrées j à xxxvj pour l'avertissement et la table, et 279 pp. de texte ; les hors-texte sont les mêmes que ceux de l'édition in-4°).

Royaume, à qui on avoit dit que M. du Guay-Trouin avoit écrit des mémoires, les lui demanda, & après les avoir lûs, il en parla, avec tant d'éloges, à M. le cardinal Dubois, que ce ministre, quelques mois avant sa mort, pria M. du Guay de les lui confier, avec parole qu'ils ne sortiroient point d'un cabinet dont il auroit la clef ; M. du Guay demanda à M. le cardinal Dubois, la dernière fois qu'il en eut audience, s'il avoit achevé de lire son manuscrit ; ce ministre lui dit que oui, & qu'il le lui rendroit au premier voyage qu'il feroit à Versailles, où il l'avoit laissé. La cour étoit alors à Meudon ; le cardinal n'en sortit, comme on sait, que pour se faire porter à Versailles, où on lui fit, le jour même, l'opération dont il mourut le lendemain. Ainsi les mémoires restèrent chez lui. Le premier soin de M. du Guay fut d'en prévenir la famille, & de demander avec instance qu'ils ne fussent vûs de personne ; mais quelque diligence qu'il pût faire, il se passa près d'un mois sans qu'ils lui fussent rendus ; encore fallut-il que S. A. R. s'en mêlât. On ne peut presque pas douter que dans la multitude des papiers qui se trouvent toujours à la mort d'un ministre, celui-ci ne soit tombé sous la main de quelqu'un qui voulut en avoir une copie, & qui pressé par les recherches qui étoient faites sur les ordres exprès de M. le duc d'Orléans, n'eut pas assez de temps pour la rendre exacte ».

Cette édition subreptice, due à Villepontoux, n'en constitue pas moins une curiosité bibliophilique, d'autant plus que, si elle est sur bien des points inexacte et défectueuse, elle contient aussi des détails que Duguay-Trouin, à la prière du Cardinal de Fleury, qui avait eu le manuscrit entre les mains dès 1725, supprima dans sa rédaction définitive, notamment sur ses aventures de jeunesse.

L'historique de ces Mémoires a d'ailleurs été fait par LE NEPVOU DE CARFORT, (1) qui a montré comment, après leur première rédaction, vers 1720, plusieurs copies en furent faites, ce qui explique, et l'édition subrep-

(1) LE NEPVOU DE CARFORT, *Duguay-Trouin. Sa maison natale. Sa sépulture. Les Manuscrits de ses Mémoires. Documents inédits présentés à la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo, dans sa séance du 13 Novembre 1911.* (Saint-Brieuc et Paris, 1912, in-8°), pp. 39-47. Il montre comment le manuscrit le plus important est actuellement conservé dans les Archives Communales de Saint-Malo : composé originellement de quatorze cahiers, ceux-ci furent dispersés au hasard des successions familiales, et retrouvés par Carfort, à l'exception du quatorzième, toujours manquant. La collation de ce manuscrit avec l'édition faite par Godard de Beauchamps permet de constater que ce dernier fit de nombreuses suppressions. Carfort a repris ces détails sur les manuscrits des Mémoires dans son *Histoire de Duguay-Trouin*, déjà citée (Introduction, pp. IX-XXIII). Déjà l'Abbé POULAIN en avait donné l'historique dans son ouvrage : *Duguay-Trouin, corsaire, écrivain, d'après des documents inédits*, Paris, 1882.

tice, et les différences relevées dans les éditions postérieures (1) ; celle de 1740, devenue classique, a été publiée par Godard de Beauchamps, à la demande du neveu de Duguay-Trouin, Pierre Jazier de la Garde. De nos jours, ces Mémoires ont été réédités, par les soins d'Henri MALO, dans la *Collection des chefs-d'œuvre méconnus*. (2).

On croit que les premières pages de cet ouvrage furent précisément consacrées à l'« admirable expédition de Rio-de-Janeiro » (3), et donnèrent à l'auteur l'idée d'écrire ses Mémoires complets. De toutes façons, il est intéressant de comparer le texte de la Relation, écrite au lendemain de l'évènement, avec celui, plus ou moins remanié, des différentes éditions. Comme on peut s'y attendre, la Relation comporte davantage de détails techniques, maritimes : rang assigné à chaque vaisseau dans l'ordre de bataille, etc. Les Mémoires, (4) destinées à un public plus étendu, ont bénéficié aussi du recul de temps : le style en est plus soigné ; les faits saillants sont mieux présentés et mis en valeur. En revanche, la Relation est plus sobre et plus sincère ; l'évolution est même très nette : le narrateur de 1712 est avant tout un homme d'action ; celui de 1730, et surtout de 1740, a davantage des soucis d'écrivain. Il explique les mouvements de sa flotte, en remplaçant les termes purement techniques par d'autres plus accessibles. Il prend soin de sa propre réputation ; ainsi, il note sa sollicitude à empêcher le pillage de s'étendre aux objets sacrés et aux trésors des églises : « Dès le premier jour que j'étois entré dans la ville, j'avois eu un très-grand soin de faire rassembler tous les vases sacrés, l'argenterie, & les ornements des églises, & je les avois fait mettre, par nos aumôniers, dans de grands coffres, après avoir fait punir de mort tous les soldats ou matelots qui avoient eu l'impiété de les profaner, & qui s'en étoient trouvés saisis. Lorsque je fus sur le point de partir, je confiai ce dépôt aux Jésuites, comme aux seuls ecclésiastiques de ce pays-là, qui m'avoient paru dignes de ma confiance ; & je les chargeai de le remettre à l'Evêque du

(1) Par exemple dans celle qui parut sous le titre : *Vie de Duguay-Trouin, écrite de sa main, et dont il a fait présent lui-même à la famille de MM. de Lamothe à Brest*. [Publiée par H. CAVANIOL, avec notice bibliographique par Emile VOILLARD], Paris, 1884, in-8°. Cette édition a été faite d'après un manuscrit donné au chevalier du Bois de Lamothe, compagnon de Duguay-Trouin dans l'affaire de Rio-de-Janeiro, et qui, lors de la tempête essuyée au retour, lui avait sauvé la vie en venant à son secours avec le navire l'*Argonaute*, dont il était capitaine.

(2) Chez Bossard (Paris, 1922).

(3) L'expression est du D^r CORRE, dans son ouvrage sur *Les premières courses de Duguay-Trouin* (Vannes, 1896, in-8°). Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*.

(4) Le récit de la prise de Rio-de-Janeiro est contenu dans les pp. 223-282 de l'édition de 1730, — pp. 151-196 de l'édition de 1740 (in-12°), et pp. 157-205 de l'édition in-4°.

lieu... » (1). De même, il atténue un peu le côté « financier » de l'opération : ces richesses de la ville, qu'il craint tant, dans la Relation, de voir les habitants emporter, il ne les mentionne plus dans ses Mémoires, et se borne à indiquer en terminant que l'affaire rapporta 92 pour cent à ses commanditaires. En revanche, il s'étend un peu plus sur la description de cette nuit d'attaque, à la lueur de l'orage, qui à coup sûr fournissait la matière d'un brillant développement : cette tempête déchaînée sur la ville, au moment même où la flotte entrait en action, où les troupes préparaient l'assaut, où Duguay-Trouin en personne mettait « le feu au canon qui devoit servir de signal » — tout cela compose un tableau quelque peu théâtral, mais d'une grandeur certaine, bien fait pour tenter un artiste. Le dessinateur Ozanne n'a pas manqué d'en tirer parti dans son *Recueil des combats de Duguay-Trouin* — l'une de ses œuvres les moins connues, mais qui présente beaucoup d'intérêt, tant pour l'historien que pour l'amateur de gravures (2).

Ce qui est plus étonnant, c'est de le voir passer complètement sous silence, dans la Relation, un épisode sur lequel il s'étend longuement dans les Mémoires : une ruse de guerre dont il fut victime et qu'il raconte en ces termes : « Un Normand, nommé du Bocage, qui dans les précédentes guerres avoit commandé un ou deux bâtimens François armés en course, avoit depuis passé au service du Portugal. Il s'y étoit fait naturaliser, & il étoit parvenu à monter de leurs vaisseaux de guerre ; il commandoit à Rio-Janeiro le second de ceux que nous y avons trouvés, & après l'avoir fait sauter, il s'étoit chargé de la garde des retranchemens des Bénédictins ... Ce du Bocage, voulant faire parler de lui, & gagner la confiance des Portugais, ausquels, comme François, il étoit toujours un peu suspect, imagina de se déguiser en matelot,

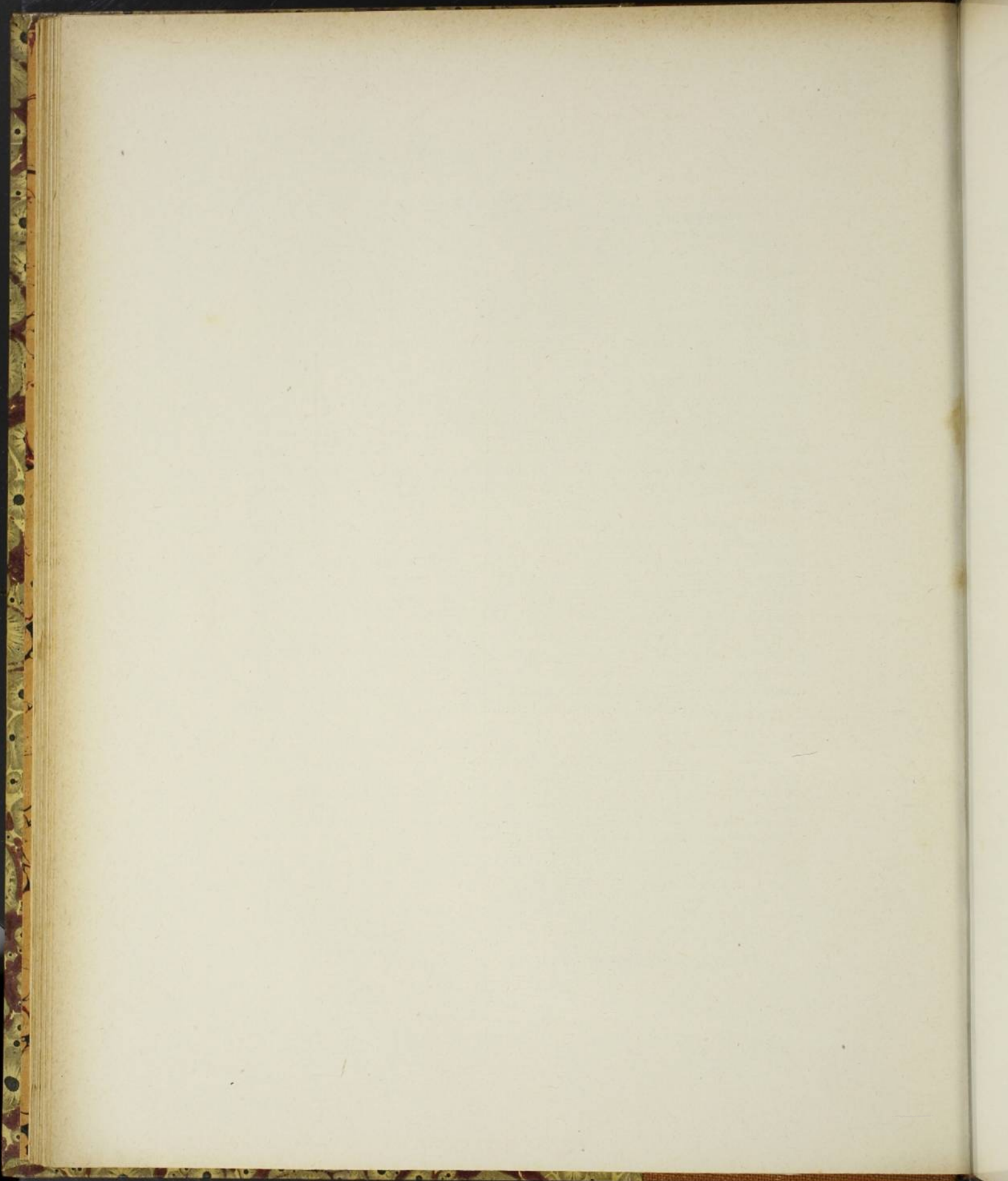
(1) P. 189 de l'édition in-12° de 1740. Le même détail est raconté un peu différemment dans l'édition de 1730 (p. 273).

(2) *Recueil Des Combats de Duguay-Trouin*, Paris, Lc Gouaz, s. d. [1774] ; c'est un album in-folio contenant un titre-frontispice, 1 feuillet et 12 pages de texte gravé, un portrait de Duguay-Trouin, et 13 planches de gravures, dont 2 cartes sur double feuillet ; COHEN, dans son *Guide de l'Amateur de Livres à gravures du XVIII^e siècle*, indique pour cet ouvrage 23 planches gravées, sans en donner le détail (c. 778) ; c'est sans doute par erreur, car notre exemplaire paraît bien complet. Le dessin est dû à Nicolas Ozanne, l'auteur des *Vues des principaux ports et rades du royaume de France*, et la gravure à sa sœur Jeanne-Françoise Ozanne. La date exacte de publication est fournie par le *Catalogue d'objets d'art des cabinets Ozanne et Coiny*, rédigé par Regnault de Labande (Paris, 1811, in-8°) : « En publiant ce recueil, dit-il, M. Ozanne fit hommage de vingt-quatre exemplaires à la patrie du héros dont il venait de signaler les hauts faits. Les habitants de Saint-Malo, pour lui témoigner leur reconnaissance, le déclarèrent citoyen de leur ville, et lui décernèrent le droit de bourgeoisie : extrait de cette délibération, en date du 7 juin 1774, lui fut envoyé par M. Magon de la Villehuchet, maire de cette ville... » (p. IX de la *Notice bibliographique* précédant le *Catalogue*).

avec un bonnet, un pourpoint, & des culottes gaudronnées. Dans cet équipage, il se fit conduire par quatre soldats Portugais à la prison où nos maraudeurs & nos sentinelles enlevées étoient enfermées. On le mit aux fers avec eux ; & il se donna pour un matelot de l'équipage d'une des frégates de Saint-Malo, qui s'étant écarté de notre camp, avoit été pris par un parti Portugais. Il fit si bien son personnage, qu'il tira de nos pauvres François, trompés par son déguisement, toutes les lumières qui pouvoient lui faire connoître le fort & le foible de nos troupes ; surquoi les ennemis prirent la résolution d'attaquer notre camp... » (1). Pour cela, ils dirigèrent une troupe de quinze cents hommes contre un poste avancé, et, après avoir attiré quelques-uns des soldats qui le gardaient dans une embuscade, ils donnèrent l'assaut ; mais le poste tint assez longtemps pour pouvoir donner l'alarme et permettre aux renforts d'arriver. Tout cela est réduit, dans la Relation, à quelques lignes : « Le 18. les ennemis firent sortir de leurs retranchemens 1200. hommes de leurs meilleures troupes pour enlever un de nos postes avancés... ». Mais il étoit après tout bien légitime d'accorder dans les Mémoires une plus large place à l'élément pittoresque, négligé dans la première rédaction qui dût être écrite un peu hâtivement.

Il reste que cette Relation, dans sa sobriété, trace un tableau très saisissant d'un des exploits les plus singuliers que les annales de la marine aient eu à enregistrer. Ce hardi coup de main sur une ville lointaine, jugée imprenable aussi bien par sa situation que par ses défenses, donne une idée de ce que nos corsaires étoient capables d'entreprendre. On a d'ailleurs l'impression, à lire les Mémoires de Duguay-Trouin, qu'il s'agit là de son « chef d'œuvre », de sa réussite la plus brillante, et qui devait clore la série de ses prouesses, puisque la paix devait bientôt, ainsi que sa santé défailante, le condamner à l'inaction. Du moins l'affaire de Rio-de-Janeiro lui avait-elle donné l'occasion de s'affirmer au regard de la postérité sous le double aspect d'un marin intrépide et d'un grand écrivain.

(1) Pp. 170-171 de l'édition de 1740, in-12°.



Un Journal de voyage inédit au long des Côtes du Chili et du Pérou

LES relations de voyage sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud n'étant pas nombreuses au XVIII^e siècle (1), un manuscrit, conservé dans la bibliothèque de M. Jean LEBAUDY, nous a paru présenter quelque intérêt. Il est intitulé : *Relation d'un voyage au Pérou et au Chili, commencé en Novembre 1706 et fini en mars 1707* (2). C'est un petit volume de format in-8° (3), écrit tout entier de la même main et certainement autographe. Il a conservé sa reliure d'époque, en veau marbré, mais, très usagé, c'est à peine si l'on distingue quelques traces des petits fers décorant le dos ; y compris le titre, il comporte 232 pages ; la Relation elle-même n'occupe que les 140 premières pages ; le reste contient des commentaires des principales prières de l'Eglise, intitulés : *Paraphrase sur le Pater noster, ... sur l'Avé Maria, ... sur le Credo*, etc., et quelques courts traités de casuistique ou d'apologétique.

L'auteur de ces divers ouvrages est un négociant dont le nom nous est fourni par une petite pièce amusante qui suit immédiatement le Journal de

(1) On connaît celle de Frezier — l'une des meilleures qui aient été publiées au XVIII^e siècle sur cette région —, intitulée : *Relation du voyage De la Mer Du Sud aux côtes Du Chily Et Du Perou Fait pendant les années 1712, 1713 & 1714* (Paris, 1716) ; trois planches illustrant le texte publié ici ont été extraites de cet ouvrage.

(2) Notons tout de suite qu'il s'agit là d'une erreur de date, bien visible, puisque le laps de temps indiqué n'aurait pas suffi à faire l'aller et le retour ; le voyage indiqué n'a pu se terminer qu'en mars 1708. Nous avons retrouvé un rôle d'équipage du *Comte-de-Toulouse* à Dunkerque, lorsque ce navire, sans doute à son retour d'Amérique, fut réarmé, en mars 1708, pour être désarmé le 12 avril suivant (Arch. Nat. Marine C 6 1123). Les dates sont très rares, et peu précises, dans le cours de cette relation.

(3) N° 653 du catalogue de la bibliothèque ; manuscrit de 190,148 mm. ; les pages sont écrites recto et verso ; quelques feuillets manquent.

voyage et porte pour titre : *Relation du siège de la Ville de Centuni Veruba*, avec, en dessous, une note : *Centuni Veruba est l'anagramme de V..... B.....* ; le texte raconte d'une manière plaisante le développement d'un accès de fièvre dont l'auteur a été victime. Il est aisé de retrouver dans le premier mot de l'anagramme le prénom de Vincent, qui lui est donné d'ailleurs dans le cours de son journal. Quant au nom, ce doit être quelque chose comme *Bervau*, ou *Bauer*, plus probablement, s'il a pris soin de renverser l'ordre des syllabes comme il l'a fait pour son prénom.

Ce négociant quitta Brest avec une cargaison, dont il ne nous donne malheureusement pas le détail, sur le vaisseau le *Comte-de-Toulouse*. Il agissait pour le compte d'une Compagnie — dont le nom ne nous est pas fourni non plus —, et devait écouler ses marchandises dans les ports de la côte chilienne et péruvienne. En effet, après avoir franchi le détroit de Magellan, son navire relâche à Valparaiso, puis successivement à Coquimbo et dans le petit port de Cobija ; de là, l'auteur, pour aller rendre visite au gouverneur d'Atacama et obtenir de lui les autorisations de vente qui lui étaient nécessaires, fait un voyage en plusieurs étapes à travers cette partie de la Cordillère des Andes que l'on nomme la Cordillère extérieure ; cela nous vaut quelques descriptions intéressantes, en particulier celle d'un village indien, à Chiuchiu. De retour à la côte, il aborde au port d'Arica, puis, dans le territoire péruvien, à Pisco. Enfin, après une promenade, cette fois sans but commercial, jusqu'à Lima, il regagne Coquimbo, et de là fait voile pour rentrer à Brest.

Son récit, qui n'a pas été rédigé au jour le jour, mais à tête reposée, sans doute au retour du voyage, est dans l'ensemble fort intéressant, avec des détails bien vus, et racontés en un style alerte. L'auteur est avant tout un commerçant, actif, rempli de sens pratique et passablement rusé ; ses démêlés avec les gouverneurs de province, qui, détenteurs des autorisations de vente, cherchaient à en tirer le plus de profit possible, sont fort amusants et se terminent presque toujours à son avantage. Avec cela, une certaine bonhomie, un sens très vif du ridicule lui permettent de faire ressortir le côté piquant des situations dans lesquelles il se trouve, et de les narrer avec bonne humeur. Il sait d'ailleurs s'intéresser aux questions d'histoire, d'architecture, et autres ; ses descriptions d'anciens villages d'Indiens, quoique dépourvues de toute précision technique, sont très frappantes et retiennent l'attention. Cependant, le récit présente quelques longueurs et se trouve souvent coupé d'anecdotes dont la valeur est très inégale ; aussi nous contenterons-nous de donner des extraits de ce manuscrit, sans le publier *in extenso*.

Il débute sur les difficultés éprouvées au départ : on était alors en pleine guerre de Succession d'Espagne, et, pour un vaisseau marchand, même armé de dix-huit canons comme l'était le *Comte-de-Toulouse*, faire seul un aussi long voyage n'était pas sans présenter de sérieux dangers. Aussi bien comptait-il naviguer de conserve avec une escadre commandée par M. de

Chavagnac, composée de trois vaisseaux, et un autre navire marchand, le *Falmus*, dont il sera de nouveau question dans la suite du journal. Mais ils avaient déjà quitté Brest lorsque le *Comte-de-Toulouse* y parvint, venant d'un autre port qui n'est pas mentionné. Dès le 12 Novembre, jour de l'appareillage, en vue de la rade, un corsaire hollandais, armé de trente canons, les obligeait à retarder leur départ qui n'eut lieu que quinze jours plus tard ; cela donne idée des hasards que présentait semblable navigation : « Chaque jour, dit le texte, nous fournissoit de nouveaux sujets de crainte, par les rencontres continuelles de vaisseaux, les uns nous chassoient, d'autres fuyoient, cela dura jusqu'à ce que nous eûmes doublé le Cap Finisterre, après quoy nous ne trouvâmes plus rien, jusqu'à la vue de Madere, ou nous vîmes à une lieue au vent à nous une barque angloise, que nous jugeâmes sortir de cette île ; rien ne nous convenoit davantage que de prendre cette barque, qui devoit vraisemblablement être chargée de vin, ce qui nous évitoit une relache aux Canaries, ou nous en devions prendre. Nous mîmes flâme et pavillon anglois, et tirâmes plusieurs coups de canon pour assurer nôtre faux pavillon ; tous ces piéges devinrent inutiles ; l'anglois fuyoit de son mieux. Cependant la nuit approchoit, et il faisoit peu de vent, nous ne l'aurions pas vû le lendemain, ce qui nous détermina à faire bonne guerre. Nous mîmes nôtre canot à la mer avec six mousquetaires, et arborâmes pavillon françois. Nôtre canot eût bientôt joint l'anglois qui perdant tout espoir de se sauver, l'équipage se remplit de vin, et on les trouva tous sur le pont sans mouvement ; nôtre canot mit une amarre à la barque, qu'il remorqua à nôtre bord, ou nous fîmes pendant deux jours une abondante vendange. Nous primes aussi quelques caisses d'oranges, et de citrons, avec quelqu'écorces de citrons confits, enfin tous nos matelots se régalerent de limonade, et s'yvrerent à merveille. Après quoy nous rançonâmes la barque, à qui il restoit 20 picces de vin de 40 qu'elle avoit chargé à Madere, parce que nous n'en pûmes prendre davantage » (1).

Cet extrait donne, dès les premières pages du manuscrit, le ton de ce qui va suivre : tout est raconté avec bonhomic, voire avec finesse, et sans omettre les détails peu glorieux, tels que la ruse de guerre consistant à arborer un faux pavillon — procédé d'ailleurs courant chez les corsaires de l'époque. Le cynisme bon enfant avec lequel il fait remarquer combien la prise de cette barque leur convenait, puisqu'elle leur permettait de se fournir de vin sans trop de frais, se retrouve à maintes reprises dans le cours du récit.

Sorti sans encombre de la zone la plus dangereuse, le *Comte-de-Toulouse* arrive, vraisemblablement dans le début de Février 1707, au détroit de Magellan, qu'il essaye vainement de franchir ; les vents contraires le forcent à rebrousser chemin et à contourner les côtes de la Terre de Feu. L'auteur fait au passage une description des indigènes qui ne diffère pas de celles

(1) Pp. 5-6.

qu'en donnent les voyageurs de l'époque. Plus intéressants sont les détails qu'il fournit lorsque, arrivé à Valparaiso, lieu où il avait décidé de commencer la vente de sa cargaison, il raconte, avec l'ingénuité que nous avons déjà relevée, les diverses opérations qui lui permettent de réaliser des bénéfices à son profit et à celui de la Compagnie qui l'envoyait : « On n'avoit a me donner en ce lieu, dit-il, que peu de piastres et beaucoup de reaux, sur lesquels il y avoit 7 a 8 pour cent a perdre ; c'est ce qui me fit observer a mes premiers acheteurs, qu'il n'y avoit que le poids de la matiere qui avoit de la valeur pour moy, que cependant je voulois bien partager la perte avec eux, et pour la constater, je pesois 100 piastres entieres avec 100 piastres en reaux, et ils me fournissoient la moitié de la diference en especes ; sur quoy le capitaine et les officiers me remontrèrent que mon indulgence causoit une perte considerable aux interessés ; je leur répondis que comme je ne me mêlois pas de la conduite de leur vaisseau, parce que je n'y entendois rien, je les priois de me laisser faire mon commerce qu'ils ne connoissoient pas ; ils triomphoient en eux-même, croyant que j'en serois la duppe, mais ils changerent bien de langage, quand après être sortis de ce port, je fis donner a chacun des officiers de petits trebuchets pour peser tous ces reaux, et dans 160 mille piastres, il s'en trouva près de 50 mille de grand poids, sur lesquelles il y avoit 7 a 8 pour cent de profit, je fis mettre les legers a part, avec lesquels j'achetay dans la suite des barres d'argent, sur lesquelles il y avoit aussi un profit honnête. Tout l'équipage n'eût pas plutôt connu le partage de ces reaux, que le moindre matelot pesoit ceux qu'il recevoit, pour apporter les pesans en France, réservant les legers pour la dépense qu'il faisoit journellement.

« Dès que je commençay ma vente a Valparaiso, je défendis à tous les officiers et équipages de vendre aucune de leurs pacotilles, disant qu'il falloit d'abord assurer le capital de nos interessés, apres quoi nôtre tour viendroit ; je leur montray l'exemple, qui fut assés generalement suivy, peu ayant vendu en fraude et a mon insçu ; je leur tins parole aussi, car de Valparaiso, nous fûmes à Coquimbo, ou nous ne vendîmes presque que nos pacotilles, a de meilleurs prix encore... »

Vient ensuite le récit de la réception qui leur fut faite dans les deux ports susnommés : « Je n'ay point parlé de la reception qu'on nous fit a Valparaiso, ou tout se passa tres bien, il y a un fort que nous saluâmes de 7 coups de canon, on nous rendit coup pour coup, nous régâlames le gouverneur, on y but a la santé des Rois de France et d'Espagne au bruit du canon, on se fit réciproquement quelques présens, et nous fûmes tous tres contens. M. le Gouverneur tira une bonne somme, car il faut commencer par convenir avec ces Messieurs, combien on leur donnera pour cent de la traite qu'on fera. Nous y vîmes M. le Curé fort galant homme, le gardien des Cordeliers, qui auroit été plus propre a être soldat aux gardes que moine, le prieur des Augustins, jeune homme tres froid ...

« Nous arrivâmes le 7 Juin a Coquimbo par un vent forcé, avec de la pluie ; a l'entrée du port on ne voit que des rochers presqu'impraticables, sur lesquels et le long de la côte nous vîmes beaucoup de peuple et de troupes dans un continuel mouvement, et fort attentifs a nous examiner ; sitost que nous fûmes au mouillage, nous jettâmes l'ancre, et envoyâmes le canot a terre avec un officier, a qui on demanda en approchant du rivage qui il étoit, s'il venoit en paix, et qui vive ; il répondit : « Je suis françois, je viens en paix, et vive Philippe 5 ». Sur le champ plus de 200 hommes armés qui bordoiert la côte firent leur decharge de mousqueterie, a laquelle nous répondîmes par cinq coups de canon ; a la tête de ces troupes composées de trois compagnies d'infanterie et deux de cavalerie, étoit M. le Gouverneur, qui s'avança pour recevoir l'officier qui luy dit que nous venions pour negocier. Le Gouverneur demanda celui qui étoit chargé du commerce ; sur le champ le canot vint me chercher, je fus reçu de M. le Gouverneur le plus gracieusement du monde, et me fit mille offres de service, mais comme il étoit tard nous nous séparâmes, parce qu'il demeure à la ville de la Serenne (1) distante de deux lieues du mouillage. Le landemain il nous vint voir avec plusieurs de ses principaux habitans, que nous reçumes de nôtre mieux. Nous avions bien a dîner, et on but a la santé des Rois, de M. le Gouverneur, et de sa Compagnie ; chaque santé fut celebrée par 5 coups de canon, qui furent réitérés a leur sortie. M. le Gouverneur nous pria a dîner le landemain, et nous envoya bon nombre de mules bien et richement enharnachées. Nous n'y fûmes cependant que trois, le Capitaine, l'Aumônier, et moy ; a l'entréc de la ville nous trouvâmes de l'infanterie en haye jusque chés M. le Gouverneur qui vint au devant de nous bien accompagné. Nous entrâmes dans une grande salle, ou étoit une table de plus de 20 piés de long, on servit le repas, ou rien ne fut épargné, a quatre personnes on donnoit les mêmes services, qui se succederent tellement qu'il fut servi plus de 200 plats, force gibier et volailles roties, des soupes a leur façon, d'une desquelles qui me flatta, a peu près comme une crème brûlée, je voulus tâter, je ne tardai pas a être payé de ma curiosité ; ce qui luy donnoit cette belle couleur, étoit du piment moulu comme de la farine, qui me prit a la gorge comme si j'avois avalé du feu, plus je buvois, et plus l'ardeur étoit violente, et je me sentis près de 8 jours de cette inflammation a la gorge ; les mêmes santés qui avoient été buës a bord, se burent a ce repas ; on commença par celle du Roy de France, ensuite celle du Roy d'Espagne, et a nous ; a chaque santé on tira cinq coups de canon, c'est a quoy nous ne nous attendions pas, ne croyant pas qu'il y eut du canon en cette ville sans murailles ny fortifications. Ainsi on nous rendit coup pour coup comme nous avions fait a bord.

« Après le repas M. le Gouverneur et sa troupe nous promenerent dans la ville, toujours precedés et suivis d'une compagnie d'infanterie. Nous

(1) *La Serena*, dans la baie de Coquimbo.

remarquâmes l'agréable situation de cette ville, au pié d'une haute montagne, ou aboutit un angle de la ville qui est carrée ; tout autour ce sont des prairies, coupées par une rivière de belle eau. Le seul terrain de la ville est élevé de 15 à 20 piés comme si la Nature avoit ménagé cet emplacement, les rues bien percées et tirées au cordeau. Le país fertile en bleds, vins, fruits de toutes especes, le climat temperé, en un mot c'est un second paradis terrestre ; il y a beaucoup de maisons ruinées depuis environ 20 ans, que cette ville fut pillée par un pirate anglois. C'est pourquoy on est sur ses gardes depuis ce tems la, et le gouverneur actif et vigilant pour éviter les surprises. Aussitost que nous parûmes à la côte il assembla toutes ses troupes, qui s'y rendirent dans la crainte que nous ne fussions ennemis.

« Les habitans sont tres faineans, ne cultivent des terres qu'autant qu'il le faut pour avoir de quoy vivre, peu au dela, et negligent les richesses qu'ils ont chés eux. Ayant dans leurs montagnes de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain, du plomb, de l'acier, du fer, du vif-argent, du cristal de roche, du sel, de l'aimant ; et de tout cela ils ne tirent que tres peu de cuivre, et quelqu'or qui roule dans les sables de la rivière.

« Le Gouverneur me dit qu'il y avoit dans la ville 500 hommes et 2000 femmes, chacune desquelles avoit 4 a 5 maris, et luy ayant témoigné que je ne sçavois pas faire ce calcul, il me répondit qu'il le laissoit a mes réflexions... » (1)

De Coquimbo le commerçant se rend à Cobixa (2), « mauvais port, affreux séjour », dont il fait une description peu engageante, suivie du récit de son voyage à travers la Cordillère, pour aller trouver le gouverneur de la province d'Atacama : « Il n'y a point d'autres habitans en ce lieu qu'un Curé qui y demeure quelquefois, et environ 300 habitans, qui logent dans des cabanes, faites avec des pieux ou os de balènes, d'environ 4 piés de haut, couvertes pardessus et autour de peaux de loups marins qui puent furieusement ; je descendis a terre, ou je ne trouvai qu'un nègre valet du Curé, qui me dit que son maître avec tous ses paroissiens, s'étoit enfui dans les montagnes, crainte que nous ne fussions des forbans ; ces pauvres gens avoient grand peur, je ne sçay pourquoy, car ils n'avoient certainement rien à perdre ; c'est ou je fus détrompé de l'idée qu'on donne au Château d'Amboise, ou on fait voir les os d'un prétendu cerf, qui sont reellement des os de balène ; les côtes servent de piquets aux 4 coins de leurs cabanes, et les os qu'on dit du cou, ce sont les os de l'épine du dos de balenes ; ce sont les seuls sièges qu'ils ayent et leurs seuls meubles, ils n'ont ny coffres, ny lits, couchant sur la terre sur des peaux de loups-marins ; je parlementay longtems avec ce nègre,

(1) Pp. 24-30.

(2) *Cobija*. En ce qui concerne les noms de lieux, nous garderons dans le texte l'orthographe usitée par les auteurs ; l'identification sera donnée en note.

pour l'engager à assurer son maître que nous ne voulions point luy faire de mal, qu'au contraire il trouveroit en nous plus de secours qu'avec tous ses paroissiens, je luy écrivis dans les termes les plus forts, cependant il ne se rassura qu'à la troisième ambassade ; il descendit enfin de la montagne, et ses paroissiens ne le suivirent que 8 jours après sans doute forcés par la faim ; dès que je l'apperçus je fus seul au devant de luy, je luy dis que j'avois dessein d'aller trouver le gouverneur de la province a 70 lieues de la, il m'en détourna, en m'assurant qu'il enverroit un exprès, pour porter la nouvelle de nôtre arrivée au gouverneur, qui ne manqueroit pas de venir au port ; je n'étois pas fâché de m'éviter ce voiage, parce que la puanteur des peaux de loups marins m'avoit causé un grand mal de tête, je me contentay donc d'écrire à M. le gouverneur, de qui je reçus réponse huit jours après par un de ses domestiques ; il me mandoit qu'il ne pouvoit absolument me permettre aucun commerce, a cause des défenses expresses qu'il avoit de l'audience de Lima qui étoit souveraine (n'y ayant point de viceroi alors) (1) que si pourtant je voulois troquer huit mille livres de laine de vigogne a deux piastres la livre, pour des marchandises, qu'il feroit cette affaire avec moy ; le prix de la laine me fit connoître que c'étoit un ignorant, puisqu'elle ne devoit pas valoir la moitié ; il me disoit aussi que je n'aurois pu résister au froid extrême qu'il m'auroit fallu essayer dans le chemin, en quoy il disoit plus vray que je ne le pensois, ne pouvant m'imaginer qu'il pût faire si grand froid dans la zone toride. Voyant qu'il étoit inutile de parlementer par écrit avec cet homme, je partis pour aller ou il demouroit ; je pris avec moy un matelot fort et vigoureux, et des provisions, qui consistoient en quelques galettes de biscuit, du fromage, et un petit flacon d'eau de vie, avec quoy j'entrepris mon voiage. Nous commençames par entrer dans la gorge de ces montagnes, auxquelles d'autres succedoient par degrés de sorte que nous montâmes très rapidement pendant trois lieues, qui en faisoient bien au moins une perpendiculaire. Nous avions un guide et de bonnes mules, si fort accoutumées a faire diétte, qu'elles ne mangerent pas une livre de fourages en deux jours, — et qui avoient également jeûné en se rendant au port ; ayant monté au dessus de toutes ces montagnes, nous trouvâmes un terrain uni, mais si sec et si arride qu'il n'y avoit pas la moindre herbe, et certainement une fourmy n'y auroit pu vivre ; je fis 12 lieues ce premier jour, et je m'arrêtay la nuit dans un petit amas de pierres posées a sec, qui enfermoient 7 a 8 piez en quarré ; je demandai a mon guide s'il y avoit en ce lieu quelque fourage. « Ouy, me répondit-il, il y a de petit jonc ». Le landemain je partis au jour, nos mules ne s'étant pas éloignées de nous, je ne vis ni jonc ni herbe, et je demandai ou étoit ce prétendu jonc. « Quoy, dit mon guide, vous n'en voyés pas a terre ? » Je ne pus m'empêcher de rire, car d'autres voïageurs ayant porté en

(1) Le comte de la Moncloxa, vice-roi du Pérou, étoit mort le 22 septembre 1705.

ce lieu quelque peu de jonc pour leurs mules, les restes étoient si clairs, qu'on avoit peine à les remarquer.

« Je fis jusqu'à midy 12 lieues dans un terrain également aride, n'ayant vû dans ces 24 heures de chemin que des ossemens de mules, ny hommes ni bêtes, ni arbres, ni herbes, et pas une goutte d'eau ; à quelque distance de là nous fumes au bord d'une rivière tres agreable, avec de bons pâturages ; nos mules y mangerent et burent tant qu'elles voulurent, quoy que l'eau fût un peu salée. Apres quoy nous fimes encore 8 lieues, et fumes nous reposer auprès d'une autre rivière, ou nous n'arrivâmes qu'à la nuit ; mon guide me fit descendre dans l'obscurité une montagne si rapide, et presque à pic, qu'à chaque moment je craignois de tomber dans un précipice ; je n'y pense pas même encore sans frémir, et je ne puis assés admirer la bonté et la seurcté de ces mules. Arrivé enfin au bas de cette montagne, nos voitures trouverent à se repaître, et moy une cabane de branches fichées en terre, liées par le haut, qui formoient une espece de pavillon ; c'étoit la l'unique auberge de toute la route, ou il n'y avoit point d'autres hôtes, que quantité de petits oiseaux nommés *morciélagos*, qui sont une espece de chauvesouris, qui ont la propriété de sucer le sang de ceux qui dorment en ce lieu, d'une maniere si subtile qu'on ne s'en apperçoit pas ; elles font un petit mouvement de leurs ailes qui rafraichit pendant qu'elles tirent le sang ; pour les éviter, je me couvris la tête de mon manteau qui me servoit de matelât ainsi que de couverture, et j'y dormis assés bien, jusqu'à une heure avant jour — que mon guide me dit qu'il falloit partir, parce que nous avions 22 lieues à faire ce jour là ; je fus bientôt prêt et ma toilette promptement pliée, je montay sur ma mule dans une grande obscurité, et nous remontames la montagne ; j'oublois de dire que pendant la nuit il s'éleva un vent si épouvantable, qu'il auroit été capable de renverser des édifices bien affermis. Le raisonnement (*sic*) qu'il faisoit entre ces montagnes étoit affreux, mais ce fut bien autre chose, quand je fus en haut ; je me sentis saisy d'un si grand froid, qu'à peine avois je fais un quart de lieue que j'étois gelé ; j'appelay mon guide pour tenir ma mule afin de descendre, et marcher pour tâcher de m'échauffer ; à quoy il me dit de prendre patience, et que proche de là, nous trouverions un abry ; nous le trouvâmes en éffet, et je me mis dans une espece de ravine, non pas faite par le cours d'aucun torrent, puisqu'il n'y avoit point d'eau en ce lieu, mais par la violence du vent qui avoit creusé la terre en cet endroit ; quoy que je fusse à couvert du vent, la terre faisant une espece de demie voute sur ma tête, je ne pouvois m'échauffer, malgré tous les mouvemens que je me donnois, et j'attendis près d'une heure que le jour parut enfin ; en me promenant dans l'obscurité, je vis à coté de moy quelque chose de blanc ; j'y frapai du pié, et je crus avoir cassé un pot, mais au jour ayant examiné et gratté la terre autour, je connus que c'étoit la tête d'un homme, les os du cou y tenoient encore, et je ne doute point que ce ne soit quelque voiageur, qui comme moy aura voulu se mettre

a l'abry, qui se sera trouvé englouty sous la terre tombée sur luy, et mon guide me confirma dans ma conjecture, d'autant plus juste, que je remarquai au retour, la terre tombée dans le lieu ou je m'étois mis.

« Je me rendis ce jour la dans un vilage nommé Calama, habité par 10 a 12 indiens ; le lieu est tres agreable, il y passe plusieurs ruisseaux bordés d'arbres, mais la terre n'y est pas cultivée ; j'y dinay avec mes provisions, car les indiens ne pouvoient pas me fournir grand chose ; j'en partis pour aller 8 lieues plus loin, dans un gros bourg d'indiens nommé Chiuchiu, chef lieu de la paroisse qui a 60 lieues de long, puisqu'elle s'étend depuis dix lieues au dela jusqu'au port de Cobixa, qui en est éloigné de 50 lieues ; dans ce chemin je vis une espece d'étang, qui a près d'une lieue de tour, et environ 10 toises de profondeur, dans lequel il y a des salines, quoy qu'a plus d'une lieue au-dessus du niveau de la mer, qui certainement ne communique pas a cet étang. Ainsy c'est une mine de sel, ce qui est d'autant plus vraisemblable que la terre du pais est sallée, aussi bien que les eaux des rivières, excepté celles qui viennent des montagnes de la fonte des neiges, comme celle de Chiuchiu dont je vais parler. »

Ici, le manuscrit présente malheureusement une lacune, un feuillet manque, et l'on passe de la page 42 à la page 45 ; l'auteur se trouve toujours à Chiuchiu, et donne quelques détails intéressants sur le climat de l'endroit, et la vie des Indiens qui y demeurent, ainsi que sur les ruines de l'une de leurs anciennes villes :

« J'étois encore a 20 lieues d'Atacama, ville et séjour du gouverneur de la province, et je voulois y aller, après m'être un peu délassé ; je fus dire au gouverneur du lieu qu'il me fournit des mules pour le lendemain, ce qu'il me promit ; il ne me tint pas parole cependant ; il s'excusa sur ce que les mules étoient au verd a quatre lieues ; je le menaçay et luy fis grand peur ; je témoignai au Curé sa peine et la mienne ; il m'en apprit la raison, qui étoit que le gouverneur de la province avoit défendu (en cas que je passasse par cet endroit) de me fournir des mules pour suivre mon voiage, et ordonné qu'on luy envoyât un exprès pour l'avertir de mon arrivée, parce qu'il vouloit me venir joindre a Chiuchiu, ce qu'avoit exécuté ce pauvre homme dès le premier jour sans oser me le dire, ce qui me fit d'autant plus de plaisir, que je pouvois sans me fatiguer attendre ou j'étois le Gouverneur general. Je me promenay pendant trois jours dans ce bourg et aux environs ; il y passe un torrent qui vient des montagnes, dans lequel il n'y a point de poisson, parce qu'il glace toutes les nuits, car il faut remarquer qu'en 24 heures on a les 4 saisons de l'année en cet endroit. Au soleil levé le tems serrein, doux et agreable, c'est le printems jusqu'a 10 heures ; depuis 10 heures jusqu'à 4 heures du soir c'est l'été ; depuis 4 heures jusqu'a soleil couché c'est l'automne ; et peu après soleil couché commence l'hyver par un vent épouventable, qui vient des montagnes toujours couvertes de neiges, et qui glace tout ; le froid

est si pénétrant qu'avant de me coucher, je courois de toute ma force dans la pleine qui joint la maison du Curé, une heure au moins, sans pouvoir m'échauffer, et certainement l'hyver le plus rude en France est moins insupportable que le froid qu'on ressent en ce lieu, quoyqu'a 22 degrés de Latitude Sud ; c'est ce que je n'aurois pas cru si je ne l'avois vû. Et j'avois regardé comme des fâbles tout ce que j'avois lû dans les histoires de ce pais la, que dans les passages de la Cordillere (qui est une chaîne de montagnes, qui coupe l'Amérique depuis la nouvelle Espagne, jusqu'au détroit de Magellan) on n'y peut réellement passer, que pendant qu'on a le soleil au zénit, que ceux qui ont été assés téméraires pour entreprendre ces voyages hors de saison, y sont demeurés gelés, aussi bien que leurs mules, qu'on en voit ainsi plantés depuis plusieurs années, parce que quand même on a le soleil au zenit il y glace toujours ; pour preuve de cela, gens bien censés, et sçavans par expérience, m'ont assuré qu'a Quito, ville du Perou directement sous la ligne, on pend un beuf au crochet, et on le coupe par morceaux a mesure qu'on en a besoin, cela pendant plusieurs mois de l'année, lorsque le soleil est proche des Tropiques.

« Le torrent de Chiuchiu est couvert de canards et autres oiseaux qu'on ne chasse point et qui sont sur la glace au matin ; en remontant un quart de lieue, on voit au bord, une ancienne ville d'Indiens qui peut avoir demie lieue de circuit, les maisons en sont entieres, il n'y manque que la couverture, toutes basses, mal arangées, ce qui forme des rues en coins et recoins, de 4 à 5 piez de large ; il falloit qu'il y eût un tres grand peuple en cette ville, qui est enceinte de doubles murailles, bâties de terre avec des meurtrieres proches les unes des autres pour tirer des flèches, ces murs ne pouvant servir a d'autres défenses que contre ces armes, seules connues des anciens Indiens. Ce qui me surprit plus que tout le reste, c'est que ces murs de ville sont tous de maniere qu'il n'y a pas un seul endroit qui ne puisse etre battu par un autre ; si nous n'avons pas appris des Indiens cette maniere de fortifier, il est certain qu'ils l'avoient avant nous ; il y a autour de ces doubles murailles de petits fossés, je ne sçay si c'étoit pour en rendre l'approche plus difficile, ou si ce n'étoit point pour saigner la rivière qui tombe par sauts, et qui a 20 toises au dessus, est bien plus haute que la ville, afin d'aroser leurs terres, qui ne produisent que du maïs, dont seulement ils se nourrissent, qu'ils font tremper demie heure dans de l'eau tiede ou il se gonfle ; ils le mettent ensuite dans un pot sur le feu, et le remuent avec un morceau de bois, comme on fait le caffè ; ce maïs, étant pénétré par la chaleur, se divise en plusieurs petites côtes, et represente parfaitement une fleur de jasmin ; étant ainsi rôti sans que la farine perde de sa blancheur, ils le moudent, le passent dans un tamis ; et mettent de cette farine dans de l'eau, ce qui forme un bouillie tres claire qu'ils boivent, et voila uniquement de quoy ils vivent, n'ayant point de pain, de vin, ni viande ; cette boisson n'est pas mauvaise, j'en ay pris chés mon Curé,

dans laquelle par sensualité il métoit du sucre ; cela est rafraichissant, ils se portent bien, et vivent tres vieux avec cette nourriture. » (1)

Dans la suite de son journal, l'auteur nous entretient surtout des démêlés qu'il eut avec le gouverneur, arrivé peu après à Chuuchiu. Il prend ensuite congé de la population : « Comme j'allois monter sur ma mule, les Indiens du bourg s'assemblerent pour me voir, et me souhaiter un bon voiage ; le plus ancien de la troupe prenant la parole me dit : Vous vous en allés donc, M. Ah ! quand vous verrez ce grand Roy nôtre seigneur et maître, dites luy que nous sommes de pauvres gens, et que nous souffrons beaucoup de la tiranie des *Coregidors*. Ces peuples ne distinguent point de conditions ; le Roy étant blanc, ils concluoient qu'étant blanc aussi, je devois être son camarade ; la vérité est que la tiranie des *corégidors* ou gouverneurs est excessive envers ces pauvres peuples. » (2).

De retour à Cobixa, il se trouve en concurrence avec deux autres navires français nouvellement arrivés, et, en raison de la mauvaise volonté du gouverneur qui n'entend octroyer ses autorisations qu'au plus offrant, les ventes s'avèrent difficiles. L'auteur s'étend longuement sur les diverses tractations auxquelles il doit se prêter, inutilement d'ailleurs, avant de donner de nouveaux détails sur les mœurs du pays :

« Il n'y a point, dit-il, de peuple plus malheureux que les Indiens qui demeurent à Cobixa ; ils n'y vivent que de poisson dont la mer fourmille ; on en voit des bancs qui bouillonnent à les pouvoir prendre avec la main ; ces Indiens ont des *balses*, c'est à dire des peaux de loups marins préparées, qui font une espede de vessie assés bien représentée par le bout pointu, à celles qui se trouvent dans les carpes ; ces vessies ont environ 2 piés de diametre, vont en pointe en s'élevant par les bouts, si bien cousues qu'il n'y entre point d'air, et par le moyen d'un petit boyau qui est au dessus, dans lequel ils soufflent, remplissent ces vessies de vent, deux desquelles sont attachées à côté l'une de l'autre pour former une assiette, et qu'elles ne puissent jamais tourner ; un ou deux Indiens se mettent dessus, nagent avec un pagay ; rien de plus leger, et qui aille plus vite, sans craindre les rochers, qui ne peuvent endomager ces machines qui obeissent ; aussi abordent-elles à toutes les côtes malgré les rochers, quelqu'affreuse que soit la mer. C'est avec ces sortes de bateaux qu'ils vont à la pêche ; quand ils voient la mer bouilloner, ils y courent, ou plutôt ils y volent, avec une longue ficelle, au bout de laquelle il y a trois ameçons attachés ensemble en triangle, sans appât, qu'ils jettent dans le tourbillon, et le retirent incontinent, et vite ils prennent 1, 2 et quelques fois 3 poissons ; leur pêche finie, ils vident ces poissons qu'ils exposent à l'air, ou ils sèchent sans se corompre et sans être salés, tant l'air est bon et pur ;

(1) Pp. 45-50.

(2) Pp. 54-55.

ils s'en nourrissent et en vendent pour s'habiller, car ils ne thésaurisent point ; les veuves et les filles qui ne peuvent pêcher n'en manquent pas, et tout est assés commun entr'eux.

« On a remarqué qu'on ne se sert que de mules dans les voïages, et presque pour toutes les voitures, excepté au Potosy, ou on voiture l'argent avec une espece de moutons qu'on nomme *Guanaicos*, dont on trouve grand nombre dans les montagnes de Cobixa, qui sont sauvages, et qu'il est impossible de chasser par leur extrême legereté ; ils grimpent dans les montagnes mieux que ne pourroit faire un chat ; ils ont le corps d'un cerf, le cou au double plus long, la tête d'un mouton, le regard fier, la laine longue et de diferentes couleurs propre a faire de grosses étofes ; les Indiens en prennent avec des chiens dressés pour cela, qui suivent doucement ces moutons sur la montagne ; a monter le chien a du désavantage, mais a dessendre il a beau jeu, car les moutons ne le peuvent faire avec la même facilité que les chiens, qui prennent ainsi leur gibier ; soit qu'on apprivoise ces animaux, ou qu'il y en ait de domestiques, j'ay vu de ces derniers fort doux qui se laissent charger comme des bouriques.

« Il y a beaucoup de mules dans le Perou, quoy que le pais n'en produise point ; on les tire des montagnes, et des plaines du Chilly, ou elles fourmillent ; les Espagnols en porterent de l'espece, qui s'y est si fort multipliée que malgré l'abondance des pâturages, la terre en seroit couverte et ne les pourroit nourrir, s'il n'y avoit une espece de chiens sauvages qui en detruisent quantité ; il y a également des chevaux qui sont si communs au Chilly, qu'on en a tant qu'on veut a une piastre la piece ; pour ceux qui ne veulent pas prendre la peine d'en aller chercher, quand un Espagnol veut avoir des chevaux ou des mules, il envoie un Indien qui monte un cheval domté, avec un las a la main ; il ne va pas loin sans en trouver de sauvages, qu'il lasse, et les attache au pié d'un arbre ; lorsqu'il en a ce qui luy en faut, il les conduit a l'écurie ; ils ne sont point vicieux, et en peu de jours on les rend d'aussi bon service et aussi francs que ceux qu'on élève ; les Espagnols n'en refusent pas a qui leur en demande, parce qu'ils en ont tant qu'ils veulent ; il se trouve des chevaux tres beaux et tres fins, qu'on ne donne pas si liberalement ; les mules sont plus dificiles a approcher, aussi valent-elles 4 piastres pièce ; elles se domtent avec la même facilité.

« Il n'y a que les gouverneurs du Perou qui envoient au Chily chercher des mules ; ils ont soin d'interdire ce commerce a tous autres, et ils y font de grands profits parce qu'ils les vendent bien cher ; c'est une route de 3, 4 et 500 lieues sans presque aucun paturage, et voicy comme ils font : sitôt que ceux qui les vont chercher en ont la quantité qu'ils veulent, ils les chargent toutes de paturage, on choisit les plus belles qu'on veut conserver, dont on fait manger les charges les premières, des autres plusieurs crèvent dans le chemin et on en sacrifie une moitié pour sauver l'autre. Voilà un des grands profits

des gouverneurs, avec une capitation qu'ils levent a leur profit par châque tête d'Indiens. » (1)

Reprenant alors son voyage, le *Comte-de-Toulouse* aborde à Arica, dernier port de la côte chilienne, puis à Pisco, où notre négociant a quelques remarques à faire et quelques anecdotes amusantes à raconter :

« Partant de Cobixa, nous fûmes à Arica, petite ville, qui a une montagne au Sud, qui empêche que le vent ne rafraichisse la ville, ou par consequent il fait grand chaud. L'air y est malsain a cause d'une ile qui est presque joignante la montagne, qu'on nomme l'ile de Goano, qui signifie siente ou fumier ; en quoy elle est bien nommée, puisque cette ile est couverte d'une telle quantité d'oiseaux de mer, que de leur siente on en charge des barques toute l'année pour fumer les terres, sans pouvoir tarir ce fumier, qui cause une grande puanteur ; le gouverneur défend de chasser ces oiseaux parce qu'il vend leur siente bien cher ; quand vers le soir ces oiseaux se retirent sur cette ile, la quantité est si prodigieuse que l'air en est obscurcy...

« ...Nous fumes a Quilca... qui dépend de la juridiction de Camana... Quilca est a 23 lieues d'Arequipa, ville episcopale, qui ne tira presque rien de nous, et je ne vendis en un mois et demy que pour environ quarante mille piastres a de petits marchands...

« Toute cette côte est couverte de cendre blanche, ce qui nous fit croire que la terre étoit brulée par l'ardeur du soleil, mais on nous détrompa, et on nous apprît qu'en 1605 ou 1606 le 25 Novembre, il y eût un grand tremblement de terre ; une montagne près d'Arequipa s'ouvrit, d'ou il sortit des flâmes épouvantables avec tant de pierres de ponce et de cendres qui plurent pendant trois jours, que les rivieres en furent séchées ; tout le Royaume a 200 lieues loin crut être abimé ; on trouva des pieces de terre changées de place, ce qui paroît incroyable ; un nombre prodigieux de personnes fut englouty dans la terre, qui s'ouvrit en plusieurs endroits ; les villes furent renversées, et les marques en paroissent encore aujourd'huy ; les plus sages du pais disent que ce sont des chatimens des crimes horribles qui s'y commettent, la débauche y est a son comble, et je n'oserois en tracer icy le tableau qu'on m'en a fait.

« Sortant de Quilca nous fumes à Pisco ; petite ville a un quart de lieue du bord de la mer, le gouverneur nous y reçut tres gracieusement et nous félicita d'être arrivés au *degolladero*, c'est a dire le Coupe-gorge, nomment ainsi son port, parce que c'étoit le dernier, pour plusieurs qui y finissoient leur traite et que nôtre dessein étoit d'y finir la nôtre ; j'avois pourtant encore beaucoup de marchandises, dont je montrais l'état au gouverneur, qui fut fort surpris de voir que j'avois un aussi bel assortiment dans la quantité que si je n'eusse que commencé a vendre. « Vous êtes bien diférent des autres, me dit il, qui n'ont apporté icy que le rebut de leurs cargaisons, qu'ils

(1) Pp. 69-74.

n'avoient pû vendre ailleurs, vous vendrés tout quoy qu'à bon marché ». C'est a quoy je m'attendois bien, et j'eus la consolation de ne rien rapporter en France, de tout ce qui me restoit ; ... je profitay du court intervale que je me trouvai seul pour vendre a tout prix, et j'en vins a bout. Le gouverneur fit bien d'abord quelque difficulté sur les defenses du gouvernement, et la proximité de Lima « mais j'aime les François, me dit-il, et je fermeray les yeux ». Le bonhomme avoit intérêt d'en agir ainsi ; il tiroit 4 pour cent de ce qu'on vendoit, et cette petite contribution luy avoit déjà procuré beaucoup d'argent, par la traite qu'y avoient faite grand nombre de vaisseaux avant moy. J'y vendis pour plus de cent mille piastres en cinq mois, et a peine avois je finy, qu'il y vint trois gros vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui n'avoient presque rien vendu ailleurs, et qui n'y firent pas grand chose ; il est vray que ceux qui étoient chargés du commerce, quoyque gens de beaucoup d'esprit, faisoient un métier qu'ils n'entendoient pas ; il n'y en avoit qu'un seul qui sçut la langue, les deux autres ne sçavoient souvent ce qu'on leur demandoit, car la plus grande partie des marchandises ont des noms diferens en espagnol, de ceux sous lesquels on les connoît en France.

« Ma patience fut bien exercée pendant que je fus a Pisco ; elle fut même une fois poussée a bout par un Espagnol, qui m'ayant fatigué pendant deux jours et desesperant de rien conclure avec luy, je luy dis de s'en aller a terre avec son argent, et de me laisser en repos ; nous en vinmes a de grosses paroles, ce qui m'obligea de luy dire que s'il étoit assés hardy de revenir a bord, je le ferois jeter a la mer. « Vous êtes le plus fort, et le maître icy, me repliqua-t-il, mais si vous étiez a terre, je vous ferois tenir un autre langage ». J'acceptay le déty, je l'obligeay a s'embarquer dans le canot avec son argent, et moy seul avec luy ; nous fumes bien a 100 pas du bord de la mer ; la, je luy demandai raison de ses menasses du bord, et que j'étois prêt de luy donner satisfaction. Tout d'un coup mon homme changea de discours. « Je vois bien, dit-il, que vous avés de l'honneur ; je suis fâché des écarts que j'ay eu a vôtre bord ; retournons y, et je feray ce que vous voudrés ». Je me fis prier, je me rendis a la fin aux protestations qu'il me fit d'être raisonnable. « Vous avés encore mon argent dans le canot, sur lequel je consens que vous vous vangiez si je m'oublie davantage ». Mon interest vouloit que je vendisse , la somme en valoit la peine, et nous retournâmes a bord ; je remplis son memoire de bonnes marchandises, en luy faisant sentir combien il étoit gracieux de s'en rapporter a moy. Il parut tres content ; il coucha a bord, et au souper dans sa bonne humeur il me dit : « Que je suis fâché, Don Vincent, de n'avoir pas une fille a vous donner pour femme ; je n'ay jamais connu personne que j'aimasse micux avoir pour gendre que vous ». Je luy demanday s'il n'avoit point de filles. « Ouy, j'en ay, mais l'ainée n'a que 8 ans — Voila justement ce qu'il me faut, je vais retourner en France je reviendray dans quatre ans, votre fille sera bonne a marier, et vous serés mon beau-pere.

— Je l'accepte de grand cœur, mon gendre ». Toutes les fois que nous nous sommes vus depuis, nous ne nous sommes pas traités autrement ; nous devinmes si bons amis, qu'il me fit promettre de l'aller voir sur son habitation à 7 lieues de la ; je luy tins parole, et j'y fus quelques jours après, avec un officier du bord ; mon beau-pere nous reçut avec toutes les demonstrations d'amitié, il y avoit a souper pour 20 personnes ; il convia ses amis, et on celebra les noces futures. Le lendemain nous fumes entendre la messe, on me presenta un cerge d'une aune de long, et rien ne fut épargné pour me temoigner la joie qu'on avoit de ma visite, qui dans le fond, étoit un peu interessée, car je pensois plus a ce qui me convenoit qu'a me divertir ; ce lieu étoit abondant en toutes sortes de volailles, canards, cochons, dindons, cabrits, et nôtre retour approchant, nous avions grand besoin de toutes ces choses ; je luy proposay de m'en procurer l'achat. « Quoy, mon gendre, voudriés-vous me priver du plaisir de vous rendre ce petit service ? Donnés moy seulement le mémoire de ce qu'il vous faut, et je le rempliray ». Ce qu'il fit tres bien et a notre grande satisfaction ».

« ... Ma traite étant finie a Pisco, et toutes les dépenses de la Côte payées, j'avois encore plus que piastre pour livre ; nous n'attendions que la saison pour retourner en France, et nous apprîmes l'arrivée au Callao de la fregate du Roy l'Aurore, commandée par Mons. de La Rigaudiere (1) qui étoit venue de Bayonne uniquement avec des paquets du Roy d'Espagne pour le vice-roy qui venoit d'arriver, et qui devoit incessamment faire son entrée a Lima ; la conjuncture étoit favorable pour me promener, voir cette capitale du Perou, et me délasser de toutes les fatigues passées ; pour cet effet je m'embarquay a Pisco dans un vaisseau espagnol, dont le capitaine me reçut avec tant de politesse que je les devois considerer comme excessives, puisqu'il me

(1) Il s'agit, à n'en pas douter, de ce même La Rigaudière qui fit partie de l'expédition de Duclerc contre Rio-de-Janeiro (cf. p. 14), en 1710, soit trois ans après les événements racontés ici ; il est porté sur la liste des officiers blessés au cours de l'expédition.

Un hasard heureux nous a permis de retrouver aux Archives Nationales une lettre de La Rigaudière, adressée le 30 Juin 1707 à Du Casse, le fameux corsaire, qui s'occupait alors des privilèges accordés par l'Espagne aux navires français en Amérique méridionale ; elle est écrite du Callao, et vient confirmer singulièrement ce que notre Relation raconte un peu plus loin : « Un navire qui part pour Panama me donne occasion d'avoir l'honneur de vous informer de mon arrivée en ce lieu le 30 mars. Mr le Vice-Roy n'estoit point encore, et il n'est arrivé que le 18 may. Je luy remis une lettre particulière de Sa Majesté Catholique en mains, et les paquets... Je vous peux assurer, Monsieur, qu'il estoit temps que j'arrivasse, et il semble que Dieu nous a conduit icy aussy promptement que ce que nous avons faict, n'ayant esté que trois mois et demi dans la traversée. Les mauvaises nouvelles qu'on a fait courir en ce pays avoient tous mis en désordre, mais mon arrivée a rassuré les esprits et les affaires vont leur train ordinaire. Je ne vous feray point icy le détail de ce qui se passe, car cette lettre pourroit estre vue, outre que j'espère estre plutost de

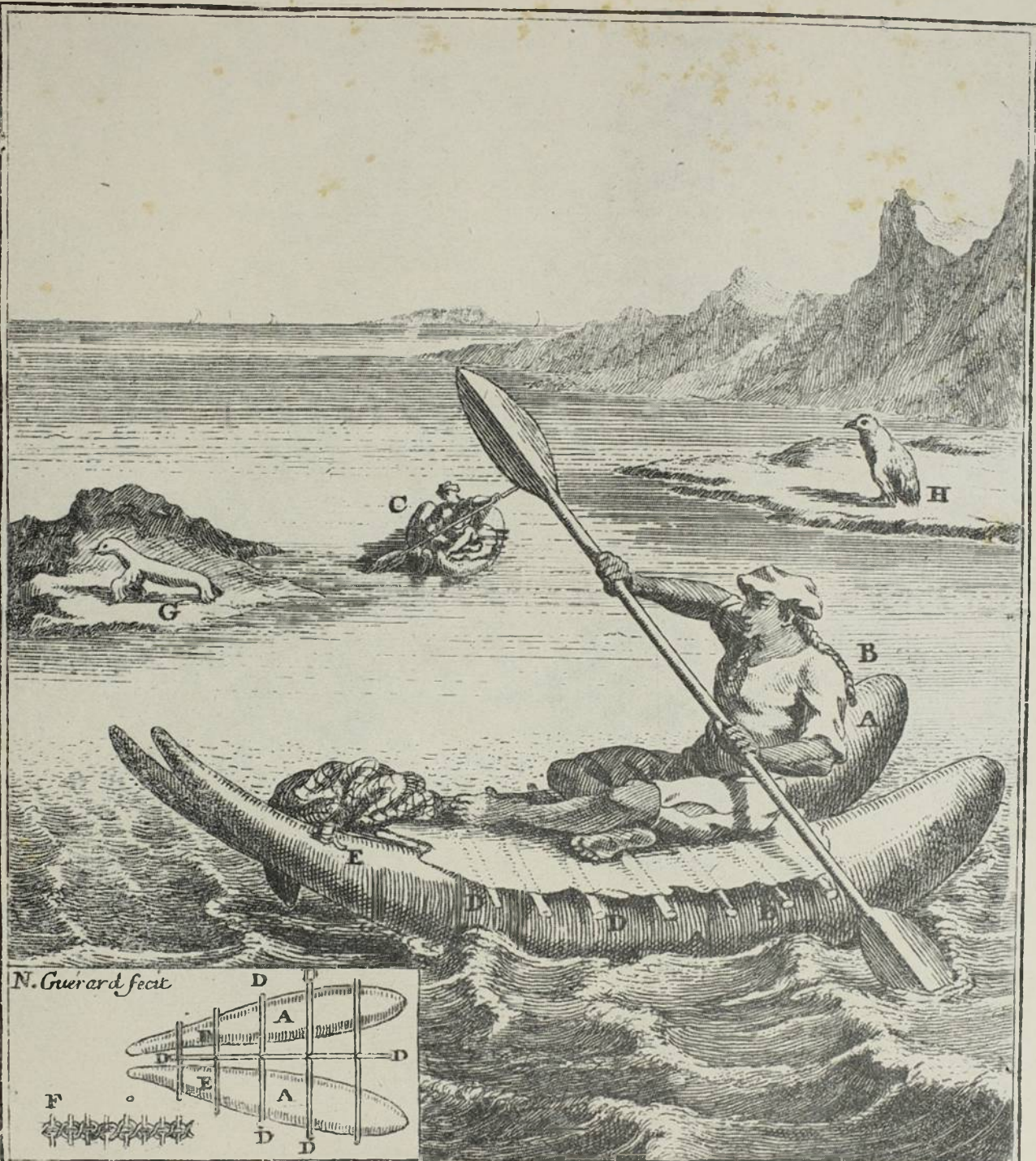
força de prendre sa chambre et son lit, ce qui est contre l'usage, eût-il eu un seigneur a son bord ; je passay en deux jours au Callao ; je fus a bord de l'Aurore, ou je ne connoissois personne ; M. de La Rigaudiere m'y reçut tres bien, et je passay agreablement trois jours a bord de cette fregate... » (1)

En racontant son séjour à Lima, l'auteur s'étend surtout sur le récit de diverses aventures sentimentales, sans grand intérêt ; il donne cependant une courte description de la ville et du port, El Callao, qui la dessert : « Lima est une grande ville, comme Lyon ou Rouen, sur une pente douce, au haut de laquelle passe un torrent qui vient des montagnes, qu'on a saigné pour faire passer dans la plupart des rues, qui sont toutes au cordeau, plusieurs ruisseaux de tres belle eau qui arrosent la ville, qui par ce moyen seroit tres propre, si toutes les rues étoient pavées ; la plupart ne le sont point du tout, et par conséquent pleines de terre et de boue, quoiqu'il n'y pleuve jamais ; les maisons, quoy que presque toutes de terre, sont peintes au dehors, et tres propres en dedans ; la plus grande partie sont basses, y en ayant tres peu qui ayent un étage a cause des tremblemens de terre. Sa grande place, dont l'église archi-épiscopale fait un côté, et le palais du viceroy un autre, est assés belle ; il y a au milieu une fontaine de bronse tres belle ; les couvens y sont en grand nombre, et les églises richements ornées ; dans celle du Noviciat des Jésuites, qui y ont cinq maisons, il y a 220 à 230 mille marcs d'argenterie, dont tel marc a couté jusqu'a 50 piastres a cause de la façon, a ce que m'a assuré le procureur de la Communauté. L'église a couté 500 mille piastres a bâtir, et autant en ornemens, sans parler de l'argenterie, quoy qu'a la richesse prés, elle ne soit pas comparable a celle du Noviciat des Jesuites a Paris ; celles des Cordeliers, et des autres communautés sont a peu prés semblables ; chaque couvent fait une île, et ils sont tous tres grands ; c'est un beau coup d'œil quand on entre dans ces églises, d'y voir des retables et des balustres tous d'argent.

« ... Châque particulier occupe sa maison de quelque qualité qu'il soit, d'ou on peut juger que la ville n'est pas fort peuplée ; il y a tres peu de carosses, et environ quatre mille chaises.

retour qu'elle ne vous sera parvenue. Je vous diray seulement que les affaires pour lesquelles j'ay esté envoyé ici ont eu jusqu'a présent peut de fruit. Je ne scay comment cela se passera à l'avenir, mais je crain beaucoup qu'elles n'aient pas l'effet qu'on s'estoit proposé... Mr le Vice-Roy m'a promis de m'expédier vers la fin d'aoust; je passeray au Chily pour y prendre mes provisions et je n'en retourneray tons le plutost qu'il me sera possible. Il m'a dit qu'il me remettroit ce que vous luy avés presté et trente mille piastres que la Compagnie de l'Assiente luy mende de vous remettre... Il n'a paru aucun vaisseau ennemi en cette mer ; il y a 10 à 12 navires particulliers qui y font tres mal leurs affaires ; on n'a point voulu les recevoir en ce port ni leur permettre de faire aucun commerce. Mr le Vice-Roy leur a envoyé dire de se retirer de ces mers et qu'il ne vouloit ni les entendre ni les voir ni entendre parler d'eux ... » (Arch. Nat. Colonies F2 A 8).

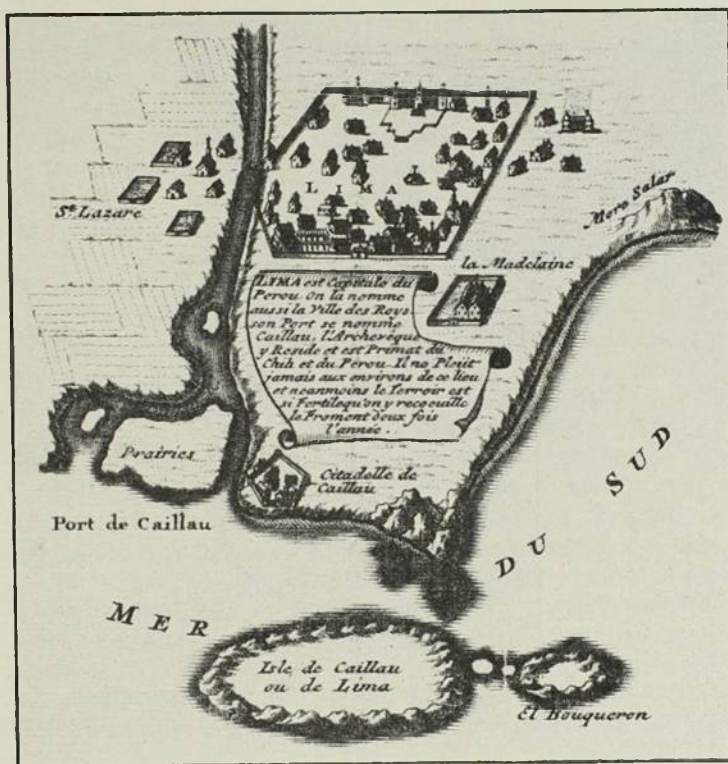
(1) Pp. 75-86.



N. Guérard fecit

A. Plan d'une Balse faite de peaux de loups marins cousues et pleines d'air.
 B. Indien sur vne Balse vüe de Côté. C. autre vüe de front

« A deux lieues autour de Lima, excepté du côté haut de la riviere, le terrain est charmant, arrosé de quantité de ruisseaux, qu'on saigne de la riviere, qui après avoir passés par les ruës, arrosent la plaine, et les jardins, qui fournissent toutes sortes de fruits, non seulement de ceux que nous con-



noissons en Europe, mais encore de plusieurs autres especes que nous n'avons pas ; chaque saison en produit, et il s'en cueille dans les arbres toute l'année.

« Le climat est le plus beau du monde ; il n'y a jamais de pluye, de vent, de grêle, de tonnerre, d'éclairs, de chaud, ni froid, et s'il n'y avoit pas quelquefois des tremblemens de terre, il n'y auroit rien à souhaiter.

« Quelque grande que soit cette ville, il n'y a pas une seule auberge mais en recompense les étrangers y sont favorablement reçus, moyenant qu'ils n'inspirent pas la jalousie ; nous étions, M. de La Rigaudiere et moy, chés un riche habitant, qui nous regaloit tres bien, quoique nous fussions servis à une table à part ; l'hôte mangeoit avec sa femme, dont il étoit fort jaloux ;

je ne sçay si elle en valoit la peine, car je ne l'ay pas vuë ; ce qu'il y a de certain, c'est que les femmes mariées sont souvent plus cloîtrées que les religieuses.

« L'entrée du Viceroy a Lima étoit autrefois si magnifique, qu'on pouvoit de barres d'argent la rue par laquelle il alloit a son palais, mais le commerce qu'y font les François depuis plusieurs années, y a éclaircy cette matiere, qui n'y est plus si abondante. Les peuples, et surtout les femmes, sont devenus si sensuels en habits, qu'ils trouvent le secret d'épuiser leurs trésors.

« J'ai sauté de Pisco a Lima passant par le Callao, qui mérite d'avoir sa place ; j'ay dit que je m'embarquay dans un vaisseau espagnol ; le capitaine me donna non seulement mon passage gratis, mais ne voulant pas même entendre parler de present, il poussa la politesse, jusqu'a me forcer d'accepter son lit sans que je pusse m'en défendre, ce qui ne se pratique pas même par les nations les plus civilisées, un capitaine ne se decouchant jamais. Le vaisseau étoit chargé a couler bas de vin et d'eau de vie, en *botiges* ou petites jarres de terre ; non seulement la cale en étoit pleine, mais encore le pont tout couvert ; heureusement que nous n'avions que beau tems, et vent arriere ; neantmoins il ne se pouvoit que le vaisseau ne fit quelque mouvement, et ne roulât un peu ; au dessus du pont il n'y a point de bordage, seulement les membres pour soutenir la lice, afin que l'eau qui entre d'un côté, ait la facilité de sortir par l'autre ; on vogue ainsi dans l'eau, ce qui n'est nullement plaisant. Nous entrâmes au port du Callao par une passe qui est entre la grande terre, et une assés grande île qui se nomme l'île du Callao, et qui vraisemblablement a communiqué son nom au port et a la ville ; *Callao* veut dire tranquile ; en effet cette île couvrant le port, la mer y est comme un étang, et les vaisseaux peuvent approcher de terre tant qu'on veut, ce qui fait un excellent mouillage...

« L'île du Callao n'est habitée que par peu de personnes, qui y sont préposées pour faire travailler les forçats qui y sont condamnés comme aux galeres, a tirer des pierres, qu'on transporte au Callao et a Lima pour bâtir.

« Le Callao est la seule ville forte du Perou, au bord de la mer, enceinte de bonnes et épaisses murailles, quoyque de terre pour la plus grande partie, dans lesquelles souvent les tremblemens de terre font de grandes brèches ; il peut y avoir 50 pièces de canons de fonte, dont quelqu'uns sont si longs qu'ils battent toute la rade. Il y a dans le port trois vaisseaux du Roy, de 46 canons, très mal bâtis, et dont l'entretien coûte au Roy si considerablement, qu'on n'en carenne pas un à moins de 80 mille piastres, parce que ceux qui y sont employés volent impunément (1).

(1) Ici un renvoi : « Depuis mon depart de ce país, un tremblement de terre a abimé le Callao, qui n'est maintenant qu'un lac ». — Peut-être cette note fait-elle allusion au fameux tremblement de terre de 1746.

« J'ai vu sur le terrain près de la ville deux demies galeres, qui y furent jettées par la mer, il y a environ 20 ans, et y sont restées depuis ; c'est un evenement qui mérite d'être raconté ; il commença par une pluie extraordinaire, puisqu'on n'en avoit jamais vu en ce país la, mais seulement des brumes épaisses ; un tremblement de terre suivit, qui renversa bonne partie des villes, ensuite la mer se retira a trois lieues de ses limites, tellement que les vaisseaux qui étoient dans les rades, resterent a sec ; peu de tems après, elle monta avec une rapidité éfroyable jusqu'à une lieue sur le terrain, et resta ainsi élevée pendant trois heures, entraînant avec elle les vaisseaux, dont les cables furent rompus ; de ce nombre furent ces deux demi-galères. Toutes les villes qui se trouverent proche de la mer furent inondées, et ce qui avoit échappé au tremblement de terre fut renversé par la mer ; il y périt une infinité de peuple. Pisco étoit alors près de la côte, et fut tellement détruit, que je n'y ay vu que quelques restes de fondemens de maisons, et d'une église ; on l'a rebaty depuis un quart de lieue sur le terrain ; les églises et les couvens sont assés bien bâtis, mais les maisons particulieres, sont toutes basses, de terre, recouvertes de cannes de tous côtés ; heureusement qu'il n'y pleut point, et qu'ils ne craignent pas les voleurs.

« Revenant de Lima a Pisco par terre en 40 grandes lieues de chemin, on ne trouve que deux a trois pauvres vilages ; on remarque a Cagneté d'anciens chateaux des seigneurs Indiens assés entiers ; leur maniere de bâtir étoit singuliere, et solide, quoy que ce ne fût qu'avec de la terre ; j'y ay vû des restes d'appartemens, dont les murailles en dedans sont toutes peintes d'oiseaux et autres animaux, ce qui prouve que ces peuples avoient l'usage de la peinture ; il y a des fourneaux, ou on fondoit les metaux, qui a force de feu, ont petrifié la terre tout autour, d'une si grande épaisseur, qu'il faut que le feu y ait été terrible. Une grande plaine proche de ces châteaux, me parut de loin couverte de fleurs blanches, et je fus bien surpris en étant proche de voir que ce n'étoient que des ossemens & des têtes de morts ; on m'a dit qu'il y avoit eu en cet endroit un combat entre les Espagnols et les Indiens, ce qui est prouvé par ces ossemens.

« Chinchá est encore une charmante vallée ; la terre y est aussi couverte d'ossemens ; il y avoit tant de peuple en ces endroits, qu'après un grand combat, ou la plus grande partie des Indiens périt, il en resta 80 mille qui se rendirent aux vainqueurs, sans parler d'un grand nombre qui s'enterrentent tout vifs, pour éviter l'esclavage ; mon beau-pere qui demeure en ce lieu, me fit voir ce qu'il y avoit de plus curieux — entr'autres grand nombre de châteaux d'Indiens, qui font admirer combien ces peuples étoient laborieux ; en éffet, on ne scauroit imaginer la grandeur de ces châteaux, bâtis au milieu d'un marais, sur des especes de montagnes de terre transportées exprés, afin que l'approche en fût plus difficile. Il y a un chemin bordé de murailles, depuis un de ces châteaux, jusqu'à la ville de Cusco, par lequel on portoit du poisson

au Roy, par le moyen d'Indiens, postés a certaine distance dans ce chemin, qui se le donnoient de main en main, après une legere course, et cela étoit si prompt, que la poste la mieux servie n'auroit pas été plus vite.

« Les Indiens avoient des trésors immenses cachés dans ces châteaux, qu'on n'a jamais pu découvrir, et qu'ils ont peut être enlevés depuis la conquête des Espagnols, — sur quoy ils gardent un secret inviolable, que tous les tourmens imaginables ne seroient pas capables de leur faire découvrir, n'ayant jamais perdu l'esperance de recouvrer leur liberté quelque petit nombre qu'ils soient, et quelque peu d'espoir qu'ils en doivent avoir, tant par l'impossibilité morale, que par leur destruction, n'y en ayant pas la milième partie.

« Mon beau-pere m'a conté qu'au commencement que les Espagnols conquirent ce pais, un des principaux Indiens, Casique ou gouverneur des autres, sous l'autorité des Espagnols, qui demouroit dans un de ces châteaux, avoit une femme qui devint amoureuse d'un Espagnol, biscayen au service de son mary, laquelle au bout de quelque tems pour recompenser l'Espagnol de sa tendresse, luy promit de l'enrichir, s'il vouloit luy promettre et jurer le secret, d'autant qu'il s'agissoit de la vie a tous deux ; l'Espagnol promit tout ce qu'elle voulut ; après quoy elle le conduisit dans l'endroit du château ou étoit le tresor, duquel il prit ce qu'il voulut, et put emporter ; il fallut incontinent se retirer, et il ne demandoit pas mieux ; il passa en Espagne, ou il vecut commodement ; a la mort il dit a son confesseur, et au notaire qui fit son testament, ou et comment il avoit fait sa fortune, avec des éclaircissemens si circonstanciés que ces deux hommes crurent que le tresor ne pouvoit leur échapper ; ils obtinrent un ordre du Roy, pour avoir tous les travailleurs dont ils auroient besoin, et passerent ensemble au Perou ; ils mirent la main a l'œuvre, avec grand nombre d'Indiens qu'on leur donna, qui travailloient d'un grand courage, pendant qu'ils sçavoient qu'on étoit éloigné de l'endroit. Cependant a force de fouiller, ils parvinrent a approcher du veritable lieu ; les Indiens alors n'agissoient pas avec la même vigueur ; ils sçurent éluder le reste du jour, sous pretexte qu'ils étoient fatigués, et qu'ils commenceroient le landemain plus matin ; ils s'assemblerent la nuit suivante et enleverent le tresor ; les aventuriers s'en aperçurent bien le landemain, mais toutes leurs perquisitions furent inutiles ; leurs prieres et leurs menaces ne servirent de rien ; ils trouverent seulement la valeur de quarante mille piastres, qui avoit échappé aux Indiens dans l'obscurité de la nuit

« Il y a a Pisco une grande île déserte nommée Talcagoane, séparée de la terre, par un détroit ou les vaisseaux peuvent passer, par ou on tient par tradition que vint un tresor inestimable, que les Indiens portoient pour la rançon de leur Roy Attabalipa, après avoir été pris par les Espagnols ; mais les Indiens ayant sçu en cet endroit que les Espagnols avoient fait mourir

leur Roy, ils enfouirent leur tresor, sans qu'on ait jamais pu le découvrir, quelque perquisition qu'on ait faite.

« Les Indiens ont un talent, et une connoissance toute particuliere pour chercher l'argent dans les mines, et il n'y a qu'eux qui y reussissent, quoy qu'on y fasse travailler des negres, on ne trouve rien, s'il n'y a des Indiens.

« A mon retour a Pisco je trouvay trois vaisseaux de la Compagnie des Indes, chargés d'un assés mauvais assortiment ; ils avoient écrit au Vice-roy pour avoir la permission d'aller au Callao, mais il leur répondit que cela étoit contre les ordres du Roy son maître ; il les refusa si honnêtement et si poliment qu'il sembloit leur demander par grâce de ne pas s'approcher de Lima, et cette lettre fut apporté par un juge, qui avoit ordre d'empêcher tout commerce des François avec les Espagnols, sous de grandes peines contre ces derniers, comme de confiscation de biens et exil à Baldivia contre les particuliers, confiscation de marchandises et exil hors du Perou contre les prêtres et moines, et 200 coups de fouet et exil a l'île du Callao contre les Indiens et mulatres (1).

« Ma traite étoit finie et ces rigueurs ne m'interessoit plus ; c'est pourquoy pour n'en être pas témoin, nous partimes le 14 juin de Pisco, pour aller a Coquimbo, ou nous arrivâmes le 5 juillet ; ce port étant un des meilleurs de toute la côte, nous y carenâmes en attendant la saison pour revenir en France, en compagnie de l'Aurore, avec qui nous nous étions donné rendez-vous a la Conception au mois d'Octobre ». (2)

Ici s'ouvre dans le journal du négociant une parenthèse, pour raconter l'odyssée lamentable du *Falmus*, ce navire avec lequel le *Comte-de-Toulouse* devait primitivement voyager de conserve, et qu'il avait rencontré dans le Détroit de Magellan :

« Nous trouvâmes a Coquimbo un navire espagnol dans lequel étoit en qualité de pilote le St. Mazurier, un de ceux qui s'étoit sauvé du *Falmus*, que nous avions laissé dans le détroit de Magellan, dont voicy l'histoire tragique telle qu'il nous l'a racontée.

« Après que nous eûmes laissé ce vaisseau dans l'entrée du détroit de Magellan, il y fit de l'eau et du bois, et en ressortit deux jours après nous ; il passa au large de l'île des Etats au lieu de débouquer par le détroit du Maire, ce qui le retarda beaucoup ; il parvint ensuite a la hauteur des Evangelistes, vis a vis le détroit de Magellan du côté du ouest ; deux a trois jours de vent favorable pouvoient le conduire a Valdivia, ou il auroit trouvé du secours, mais il avoit dès Magellan, 25 a 30 scorbutiques ; ce nombre s'étoit tellement accru, qu'ils n'avoient plus ni force ni vertu, — plus que de mauvaise viande sallée, ne pouvant plus manœuvrer, de sorte qu'ils furent forcés de faire vent arriere, au gré du vent, et d'aller se perdre dans la riviere de la

(1) Cf. la lettre de La Rigaudière, citée ci-dessus.

(2) Pp. 94-96 et 98-114.

Platte a plus de quinze cent lieues d'ou ils étoient ; étant a l'embouchure de cette riviere ils envoyerent leur canot, avec un officier, et un equipage des moins malades qui étoient dans le vaisseau, pour aller demander du secours a Buenosayres ; plusieurs jours s'étant écoulés sans recevoir aucunes nouvelles, ils jugerent (comme il étoit vray) que leur canot étoit péry, et n'ayant plus de ressource, 20 s'embarquerent dans la chaloupe. L'aumônier se traîna comme il pût sur le bord du vaisseau, et il conjura ceux qui étoient déjà embarqués de ne le pas abandonner ; ils en eurent compassion et le prirent, mais il mourut avant que d'arriver a terre qui n'étoit éloignée que d'une lieue. Les autres 20, après bien de la peine, arriverent a terre, a 30 ou 40 lieues de Buenosayres, pais inhabité, ou ils n'avoient rien à manger ; ils tuerent un tigre, qui les nourrit trois jours, avec quelques corbeaux fort puans, et passoient de l'herbe ; ils ne pouvoient chasser parce qu'ils n'en avoient pas la force ; le plus vigoureux de la troupe ne pouvoit se tenir debout ; ils se laissoient aller au courant quand la mer montoit, et mouilloient dès qu'elle commençoit a baisser ; ils trouverent dans leur route les débris de leur canot a la côte. Un jour que le tems étoit beau, ils se trouverent mouillés près d'un lieu couvert d'arbres ; quatre des moins malades prirent des fusils, et a peu de distance de leur chaloupe ils virent un taureau qui alloit boire a une espece de lagon ; ils se traînerent auprès, et s'étant recomandés a Dieu, tirerent tous quatre sur le taureau qu'ils tuerent ; ce fut un grand secours qui leur servit jusqu'a Buenosayres, ou quand ils arriverent, dans leur chaloupe, tout le monde fut éffrayé de voir des hommes plus morts que vifs ; ils furent soulagés par M. Hais, directeur de la Compagnie de l'Assiente, et par M. de Terville, capitaine d'un petit navire que le Roy d'Espagne y avoit envoyé, le gouverneur ayant été informé de tout dépêcha un bateau, pour aller avec des vivres a bord du vaisseau, ou on trouva que de 46 hommes qui y étoient restés un seul vivoit encore, qui dit qu'après le depart de la chaloupe, ils avoient couppé les cables, que la mer avoit jetté le vaisseau à la côte, où il s'étoit enterré dans le sable, a l'exception de la dunette qui restoit seule hors de l'eau, dans laquelle étoit cet homme vivant, au moyen d'une eau qu'il puisoit avec une bouteille attachée a une corde au fonds de la mer, il ajouta que la Ste Vierge luy étoit apparue, et luy avoit dit de puiser de l'eau ainsi, qui le soutiendroit, jusqu'a ce qu'il pût rendre témoignage de ce qui s'étoit passé ; les Espagnols goûterent de cette eau, qu'ils trouverent parfaitement bonne ; ils essayerent ensuite s'ils en pouvoient puiser de pareille, mais ils ne tirerent que de l'eau sallée. Cet homme mourut devant eux, et de près de 200 hommes d'équipage embarqués dans ce vaisseau, les seuls 20 qui se sauverent dans la chaloupe échaperent ; ils auront même bien de la peine a se remettre des maux qu'ils ont souffert, puisque le Sr Masurier qui m'a fait ce recit, quoique jeune, ne peut parvenir a fortifier son estomac. Après qu'ils eurent un peu repris des forces, chacun prit son party, celui-cy vint par terre au Chily, sur des mules et dans des charettes ;

il a traversé un grand país, ou il s'en trouve de tres bon ; ce n'est proprement qu'une plaine, ou il y a de l'herbe jusqu'a my corps, et une si prodigieuse quantité de bestiaux que la terre en seroit couverte, si une espee de chiens sauvages, et une sorte d'oiseaux, qui est entre l'aigle et le corbeau, n'en détruisoient beaucoup ; on nomme ces oiseaux *Caraneroes* ; il y en a quantité tout le long de la côte du Perou et du Chily ; c'est de tous les animaux le plus vorace ... »

« Le Sr Masurier me dit encore qu'en passant la Cordillere pour aller au Chily, il trouva dans ces montagnes un moine gelé sur sa mule, qui l'étoit aussi. Il m'assura aussi avoir vu trois sources sortant d'un rocher près l'une de l'autre, dont l'une étoit froide comme de la glace, une autre tiède et la troisième bouillante... » (1).

Sur cet épisode tragique, l'auteur reprend le récit de son propre voyage, et narre ses préparatifs de retour, qui n'allèrent pas sans quelques incidents — burlesques ceux-là — assez révélateurs de la mentalité de l'époque, dans ce monde de marchands, de semi-aventuriers, et de gouverneurs férocement attachés à leurs intérêts :

« Ayant carenné notre vaisseau a Coquimbo, nous en partimes pour aller à La Conception, ou M. de La Rigaudiere arriva peu de jours après nous. Le *Coregidor* qui défendoit tout commerce comme les autres, s'étoit mis sur le pié de fournir luy-même, ou par des gens a sa devotion, les vivres dont avoient besoin les François, qu'il rançonnoit a merveille ; nous luy dîmes que nous n'avions besoin de rien (graces a mon beau-perc de Cagneté) ; cela ne luy plut pas, et il voulut s'en vanger ; il fit confisquer environ 30 pots de vin que nos matelots avoient acheté, et il nous fit veiller de près. Etant en ville le 2 Novembre le capitaine et moy, pour faire embarquer quelques passagers, qui devoient passer dans notre vaisseau, leur argent étoit déjà dans nôtre canot, nous vîmes nombre de gardes qui vouloient le visiter ; nous y courumes, le capitaine et moy, l'épée a la main, les gardes abandonnerent le canot, qui se sauva a bord avec l'argent des passagers, et on arrêta quelqu'uns de nos matelots qui étoient a terre, qu'on conduisit au corps de garde, ce que nous ne pûmes empêcher, parce qu'il y avoit plus de 20 halbardiers ; nous suivîmes nos gens jusqu'au corps de garde, qui étoit proche de la maison du *Coregidor*, ou nous nous trouvâmes environés par plus de 50 personnes, qui nous presserent de telle sorte, que nous nous vîmes enlevés et portés dans le corps de garde, sans que nos piéz touchassent a terre ; le bruit s'en repandit sur le champ par toute la ville ; M. de La Rigaudiere avec plus de 30 officiers de son bord, du nôtre, et de deux autres vaisseaux françois qui étoient dans le port, y accoururent, a leur approche tous les soldats s'enfuirent, et nous restâmes seuls. Nous fûmes en porter nos plaintes au *Coregidor*, qui desavoïa avoir donné tel ordre, et fit mettre quelques soldats au carcan. Nous savions

(1) Pp. 114-121.

bien qu'il étoit l'auteur de tout, mais il fallut nous contenter de cette satisfaction apparente, au moyen de laquelle il se délivra de la peur d'une sédition qui seroit arrivée, dont il se seroit mal tiré, car il y avoit plus de 400 françois dans nos vaisseaux, nombre plus que suffisant pour prendre et piller la ville, d'ou nous partîmes le lendemain pour France. » (1)

Ici se termine le récit du voyage de « Don Vincent » ; la suite de son journal est consacrée à des remarques d'ordre général sur les Indiens et les Espagnols, sur la vie assez relâchée que l'on menait alors dans les colonies d'Amérique, et sur les coutumes familières aux peuples de l'endroit ; il note, avec quelque stupéfaction, que les Péruviens consomment avec plaisir le chocolat, et plus encore le maté, connu alors sous le nom d'*herbe du Paraguay* : « Ils ont une espèce de gondole séparée par le milieu d'une plaque d'argent, trouée comme une râpe ; d'un côté ils mettent de cette herbe avec du sucre, et de l'eau chaude, et de l'autre côté ils boivent avec un tuyau d'argent ; il n'est pas concevable de la quantité qu'ils prennent de cette boisson qui approche assés du thé ». Il remarque aussi qu'ils fument du tabac, « mais au lieu de pipes, ils mettent le tabac dans du papier roulé, qu'ils fument autant que le tabac, ce qu'ils appellent *cigaros* » — on l'eût évidemment bien étonné en lui révélant la place que cigares et cigarettes étoient appelés à prendre dans la vie courante de ses compatriotes ! Il connaît aussi les vertus stimulantes de la *coca*, que les Indiens utilisaient pour se soutenir lorsqu'ils avaient de longues marches à faire. Enfin, en homme pratique, il conclut sur les bénéfices que son commerce lui a valus : « Si quelqu'un est curieux de sçavoir le résultat de mon voiage, je luy diray que d'une cargaison de 350.000 lb. j'ai rapporté tous frais payés 380.000 piastres ».



(1) Pp. 123-126.



A Espagnole du perou en Chupon et faldellin. B. autre en Montera et gregonillo C. autre assise tenant un Chalumeau d'argent pour sucer la teinture de l'herbe du paraguay D. Maté ou Coupe de Calebasse armée d'argent E. pot d'argent pour chauffer leau au milieu de la quelle est le feu dans un reservoir G.

Les Tribulations d'un Négrier

L'AMÉRIQUE du Sud, au XVIII^e siècle, est considérée comme la terre classique de l'esclavage. C'est là qu'aboutissent les navires négriers, arrivant d'Afrique avec leur vivante cargaison, qu'ils revendent aux trafiquants de la côte pour les besoins des mines et des plantations ; encore leurs apports restent-ils très au-dessous de ce que réclamerait l'exploitation, pour incomplète qu'elle soit, des ressources du Nouveau Continent. Si l'Afrique fait l'effet d'un inépuisable réservoir de populations, l'Amérique espagnole, elle, semble un gouffre où, malgré l'activité des négriers, la main-d'œuvre reste toujours disproportionnée avec les possibilités du pays.

Aussi les Compagnies de commerce créées pour le transport des noirs ont-elles toujours été débordées par leur tâche. Elles se succèdent, avec des déboires variés. C'est d'abord la Compagnie des Indes Occidentales, qui obtint au XVII^e siècle le monopole du commerce avec la côte occidentale de l'Afrique, du Cap Blanc au Cap de Bonne-Espérance, sans pouvoir suffire à l'exploitation de cet immense territoire ; en 1673, la Compagnie du Sénégal se voit concéder un privilège pendant trente années, pour fournir deux mille nègres par an aux îles d'Amérique, mais elle s'en révèle incapable et ne tarde pas à disparaître.

Une autre compagnie, la Compagnie de Guinée, se fonde en 1685 pour le trafic des nègres et de la poudre d'or. En 1701, un traité passé avec le gouvernement espagnol lui octroie le monopole de la fourniture des esclaves à l'Amérique méridionale ; elle prend alors le nom de *Compagnie de l'As-*

siento (1) sous lequel elle subsistera jusqu'à la fin du règne de Louis XIV ; le chevalier Du Casse, en négociant ce traité au nom des intéressés, s'est engagé à introduire de trois mille à quatre mille huit cents nègres par an ; le roi fournira les navires nécessaires, dans la mesure où les expéditions maritimes les laisseront disponibles. Vingt-deux navires devaient être ainsi prêtés entre 1702 et 1711 (2). Aussitôt mise en activité, la Compagnie de l'Assiento ne fut cependant pas, pour les associés, la source de gros profits qu'ils avaient espérés ; mal organisée, servie par des employés négligents, menée par des directeurs inexpérimentés, ses affaires périçlèrent de bonne heure. Lors de la signature du traité d'Utrecht, le privilège qui lui avait été octroyé fut cédé à l'Angleterre, et la Compagnie dissoute (3).

Un témoignage de son existence nous est resté, sous la forme d'un ouvrage fort rare, intitulé : *Journal d'un Voyage sur Les Côtes D'Afrique et Aux Indes D'Espagne ; avec Une Description Particulière de la Rivière de la Plata, de Buenosayres, & autres Lieux ; commencé en 1702. & fini en 1706*, paru à Rouen, en 1723, Chez Robert Machuel, derrière le Chœur de S. Martin-sur-Renelle ; il a été réédité en 1730, toujours sans nom d'auteur (4). Brunet signale les deux éditions de cet ouvrage dans son *Manuel* (5), sans toutefois en percer l'anonymat ; mais ni Leclerc dans son *Americana*, ni Barbier dans son *Dictionnaire des Anonymes* ne le mentionnent.

Nous avons essayé vainement de retrouver, dans les restes des archives

(1) De l'espagnol : *Assiento de negros*, fourniture des nègres.

(2) Cf. BONNASSIEUX (Pierre), *Les Grandes Compagnies de Commerce. Etudes pour servir à l'histoire de la colonisation*, (Paris, 1892, in-8°), p. 394.

(3) Cf. à ce sujet WEBER (Henry), *La Compagnie française des Indes (1604-1875). Thèse pour le doctorat, présentée et soutenue le mardi 31 mai 1904...* (Paris, 1904, in-8°), pp. 289-290 et suiv. Voir aussi SCHELLE (Georges), *Une institution internationale disparue. L'Assiento des nègres* (Paris, 1906, in-8°), extrait de la *Revue générale du droit international public* ; VIGNOLS, *Les anciennes compagnies de commerce* (Rennes 1893, in-8°) ; MARTIN (Gaston), *Nantes au XVIII^e siècle. L'ère des Négriers* (Paris, 1931, in-8°) et *Négriers et bois d'ébène* (Grenoble, 1934, in-8°).

(4) Cette dernière édition a été donnée : *A Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie*. La bibliothèque de M. Jean LEBAUDY possède un exemplaire de chaque édition (nos 933 et 2915), tous deux de format in-12, et dans leur reliure d'époque. Un exemplaire de l'édition de 1723 se trouve à la Bibliothèque nationale (cote : G 24369) ; il contient 1 f. blanc, 1 f. de titre, 372 pp. de texte et 2 ff. pour le privilège, qui ont été supprimés, probablement par le relieur, dans l'exemplaire de M. Jean LEBAUDY ; ce privilège est daté du 26 Janvier 1720, et l'approbation du 9 Février 1713 ; la collation est la même pour l'édition de 1730, et les pages se correspondent exactement.

(5) Cf. la *Table méthodique*, col. 1062, n° 20040 ; c'est sans doute par erreur qu'il date les deux éditions d'Amsterdam.

de la Compagnie de l'Assiento (1), une indication qui nous permet d'en identifier l'auteur. Il faut probablement se résigner à ne le pas connaître, et à se contenter de son journal, tenu fidèlement, jour par jour, pour un ami demeuré à Paris ; avec une évidente bonne foi, il retrace les dangers et tribulations diverses essuyés au cours de ce voyage, et présente un tableau très exact des défauts d'organisation de la Compagnie de l'Assiento, et des difficultés éprouvées par elle, qui ne devaient pas tarder à causer sa perte. D'autre part, ce journal, par ses descriptions de la côte de Guinée et surtout de l'Amérique du Sud, et par les détails qu'il donne sur la traite des nègres, est d'un intérêt plus complet et plus divers, semble-t-il, que les différents documents publiés jusqu'ici sur ce dernier sujet.

Le début de la rédaction date du 14 Juillet 1702 ; l'auteur se trouve en rade de la Rochelle, à bord du navire l'*Aigle*, destiné faire le transport des nègres de Guinée à Buenos-Ayres ; en ce qui concernait cette ville, en effet, le traité passé entre la Compagnie de l'Assiento et le gouvernement espagnol permettait de faire entrer pendant chacune des dix années qu'il devait durer « deux navires capables de porter sept à huit cens nègres des deux sexes pour les y vendre, à tel prix qu'elle avisera bon être » (2) ; l'*Aigle* représentait donc l'un de ces deux navires, à son premier voyage au service de la Compagnie. L'autre était l'*Opiniâtre*, qui devait arriver à Buenos-Ayres quelque temps avant lui. Les Archives nationales conservent le *Rôle d'équipage du Vaisseau du Roy nommé l'Aigle, du lieu de Rochefort, de 300 tonneaux, armé de 30 canons, 4 pierriers, à 2 ponts et 2 guillards, appartenant au Roy, commandé par Monsieur Le Roux pour faire le voyage de la Coste de Guinée et Isles de l'Amérique*, (3) mais ce rôle, s'il donne le nom des membres de l'équipage, (4) ne nous apprend rien sur les passagers ; l'auteur lui-même se contente de dire qu'ils sont sept, « entre lesquels M... tient le premier rang. Il est préposé, ajoute-t-il, par la Compagnie Royale de l'Assiento, pour faire la Direction du Comptoir de Buenosayres, lieu de ma destination » (5). Par un curieux hasard, le nom de ce passager nous est fourni dans le manuscrit que nous publions ci-dessus (6). Il s'agit de M. Hais, ou Hays, qui, effectivement,

(1) Versés primitivement dans les Archives du Ministère de la Marine et des Colonies, les cartons de la Compagnie de l'Assiento sont conservés actuellement aux Archives Nationales, sous la cote : Colonies F 2A 7 et suiv.

(2) Art. 10 du traité (Arch. Nat. Colonies F 2A 7).

(3) Arch. Nat. Marine C 6 1051.

(4) Voici les noms des principaux : Le Roux, capitaine ; Herpin, lieutenant ; Dubois, Aumônier ; La Rosevallet, chirurgien ; Langlois, écrivain ; Aimar, écrivain du Roy.

(5) P. 3.

(6) Cf. p. 16.

devait demeurer à Buenos-Ayres en qualité de directeur du comptoir ; les cartons de la Compagnie de l'Assiento aux Archives Nationales contiennent une lettre qu'il écrit à Pontchartrain le 20 octobre 1705, par le vaisseau le *Médemblick* (celui qui devait ramener en France l'auteur du journal) ; il rend compte des difficultés éprouvées par la Compagnie de l'Assiento, qu'il attribue surtout au nombre insuffisant de vaisseaux dont elle dispose, et à l'hostilité que les Espagnols lui manifestent (1).

Quant à l'auteur lui-même, quel est-il ? La Roncière, qui, dans son ouvrage *Nègres et Négriers*, cite deux extraits de son journal (2), voit en lui un marin, ce qui ne paraît pas possible : il donne en effet le détail de ses journées, passées, dans les intervalles que lui laissent le mal de mer, les tempêtes ou les chaleurs excessives, à étudier l'espagnol et le pilotage, occupations qui ne sont guère compatibles avec le travail d'un matelot ; d'autre part, il ne cache pas que c'est son premier voyage sur mer, et qu'il n'a aucune envie de recommencer l'expérience. Il faut sans doute voir en lui un agent de la Compagnie de l'Assiento ; la manière dont il parle des affaires de cette Compagnie et s'intéresse à la traite rend cette hypothèse vraisemblable, et bien qu'il ne donne aucun détail sur sa situation, il laisse entendre cependant que ses fonctions lui font un devoir de demeurer auprès de M. Hays, déjà nommé (3).

En tous cas, il s'agit d'un personnage assez lettré, qui écrit agréablement et philosophe volontiers ; croyant sincère, il ne manque aucun exercice religieux et passe de longues heures à causer avec l'Aumônier du bord, avec qui, dit-il, « il y a beaucoup à profiter ; on lui reproche à tort de trop parler... je trouve qu'il parle si bien & si juste que je ne me lasse point de l'entendre » (4). Sa tournure d'esprit un peu moraliste et son goût décidé pour les idées générales l'entraînent parfois à des considérations d'une certaine banalité, mais il sait se les faire pardonner par la sincérité qu'il y apporte, et surtout par l'intérêt des descriptions et des détails qu'il donne au cours de son journal. Son style est légèrement monotone ; il se répète souvent : à vrai dire, c'est chose excusable lorsqu'on a résolu d'écrire chaque jour quelques lignes à l'adresse d'un lointain correspondant, et que l'on se trouve, comme cela lui arrive, retenu pendant des semaines entières par les calmes, sur un vaisseau immobile où les équipages ne peuvent rien faire, qu'attendre le bon plaisir des vents. En revanche, le ton familier de sa relation la rend facile à lire, et si le sens de l'humour lui manque un peu, il le rachète par son évidente application à ne rien manquer de ce qui peut intéresser le lecteur.

(1) Arch. Nat., Colonies F 2A 8.

(2) LA RONCIÈRE (Ch. de), *Nègres et Négriers* (Paris 1933), pp. 59 et 83-84 ; les citations sont extraites des pp. 112 et 37 du *Journal* ; elles sont données sans aucune référence ; il ne nous a pas été possible de savoir si elles étaient ou non de seconde main.

(3) P. 116.

(4) P. 38.

LES premières pages du journal sont consacrées aux classiques difficultés et contre-temps de l'appareillage. L'*Aigle* devait naviguer de conserve avec un autre vaisseau du roi, également prêt à la Compagnie de l'Assiento, la *Badine* (1), frégate de 44 canons se rendant au comptoir de Juda en Guinée (2) ; un retard de celle-ci provoque un faux-départ : « Nous avons mis à la Voile à dix heures du matin, & y sommes demeurés une heure. Le vent étoit Nord-Nord-Est, bon pour la route ; mais voyant que la *Badine* ne nous suivait pas, on a reviré de bord pour sçavoir ce qui l'en empêchoit ; c'étoit huit de ses Matelots qui étoient restés à terre. Le Matelot est un animal terriblement paresseux, & qui aime plus le vin que le travail. M. Heros, Commissaire de la Compagnie, a dîné avec nous ; il a payé à l'Equipage ce qui lui restoit dû de sa demi-solde, jusqu'à ce jour. En nous quittant, il a été abord de la *Badine*, la presser de mettre à la voile ; cependant les vents sont devenus contraires ce qui nous a obligé de relâcher à Châtebois... » (3)

L'*Aigle* et la *Badine* mettent définitivement à la voile le 16 Juillet. Dès lors, c'est la vie ordinaire du bord, sur laquelle les détails donnés ne manquent pas d'être intéressants : « La chaleur augmente à mesure que nous avançons. Le surtout est quitté il y a long tems, demain le juste-au-corps, & la veste sous le soleil. Nous n'avons pas toutes nos aises, tant s'en faut : mais notre tems est si bien partagé, & s'écoule si agréablement, que notre sort ne laisseroit pas d'être envié, s'il étoit connu. On se leve, *ad libitum* ; on fait quelque lecture ; on étudie ; on lie conversation ; on se promene, on remarque les différentes manœuvres ; on retourne à l'étude ; & par-dessus tout cela, on trouve bon ce que l'on mange. La chère n'est pas délicate ; mais l'appétit qui ne manque point, y supplée. *Illud bene sapit quod fames accendit*. A dîné, la soupe faite avec le lard & le bœuf salé paroît délicieuse, & le bouilli nous fait trouver le vin bon. Le soir un quartier de mouton maigre, & souvent faisandé, nous semble meilleur qu'un perdreau du fumet le plus exquis » (4). En ce qui le concerne personnellement, il s'est dressé un emploi du temps qui lui permet

(1) Le capitaine de la *Badine*, nommé Frondat, devait être à son retour poursuivi pour diverses malversations et pillages des prises à son profit ; un arrêt fut rendu contre lui en 1713 ; quant au navire lui-même, il est mentionné dans les Archives de la Compagnie comme s'étant perdu le 15 avril 1705 « sur les Salmedines » (Arch. Nat. Col. F 2A 7).

(2) *Ouidah*.

(3) P. 4.

(4) Pp. 29-30.

de ne pas s'ennuyer : « Je déjeunerai ; de l'Espagnol ensuite ; une petite promenade sur le Pont, un tour dans la galerie, & à table. Après-midi du Pilotage, une heure ou deux de lecture, une demi-heure de charade ou de conversation, & quelquefois plus, un Chapitre du Nouveau Testament & de l'Imitation, le Journal. Tous ces exercices me meneront bien jusqu'au souper » (1). Il s'en faut d'ailleurs de beaucoup que ce ton optimiste se prolonge tout au long du voyage, qui, on le verra, ne manquera pas de péripéties. Mais, jusqu'à la côte d'Afrique, la sérénité règne.

Quelques petits incidents viennent cependant égayer ou troubler cette vie si bien réglée. Ainsi, il y a les inévitables cérémonies du passage de la Ligne, renouvelées d'ailleurs à deux occasions : lorsque le navire passe les Tropiques, puis la Ligne proprement dite. Amusements classiques, qui ont lieu encore à l'heure actuelle, et pour lesquelles l'auteur manifeste un aristocratique dédain : « Ce sont des extravagances & des inepties qui ne mériteroient pas d'avoir place dans le Journal : cependant comme je vous ai promis de vous faire part de tout, je me suis laissé aller : vous en ferez tel usage qu'il vous plaira.

« Ceux d'entre les Matelots qui avoient déjà passé le Tropique, se sont armés de broches, tenailles, pincettes, chaudrons & marmites. A la tête de cette épouvantable troupe marchoit le Pilote, que vous auriez plutôt pris pour un diable que pour un homme : les deux Tambours aussi noirs, & aussi effroyablement équipés que tous les autres, étoient de la fête. Ainsi armés & enharnachés, ils ont fait le tour du Vaisseau ; après-quoi ils sont venus se placer autour d'un grand baquet plein d'eau, dans lequel, suivant l'ancienne coutume, tous ceux qui n'avoient pas passé le Tropique, devoient être plongés. Quatre de la compagnie aiant à leur tête le Pilote, se sont détachés, & sont venus prendre M. [Hays] qu'ils ont conduit en cérémonie, jusqu'au baquet, où étant ils l'ont fait asseoir sur une douve qui le traversoit, & lui ont présenté une Mappe-Monde, sur laquelle il a juré de faire observer la même cérémonie, si jamais il repassoit le Tropique : & pour s'exempter d'être baigné, il leur a donné quelques pièces d'argent. A mon tour j'ai comparu comme les autres, & avec de l'argent j'en ai été quitte. Il en a été de même de tous les Officiers, & de tous ceux qui ont eu de quoi se racheter. Tous les autres ont été plongés & bêtisés : malheur à qui l'espece manquoit. Ce qu'ils ont reçu monte à près de 80. liv. qui seront partagés entre les Pilotes. » (2) On conçoit qu'ils aient tenu à recommencer quelque temps après, lors du passage de la Ligne. Parfois encore une fête est organisée : « Hier au soir nos Matelots danserent au son d'une musette : le Bal dura bien une heure. Les Bretons, & les Provençaux sur-

(1) P. 18.

(2) Pp. 31-33.

tout, firent merveilles. Ce sont des gaillards qui n'ont pas les gouttes » (1). Une autre fois, dit-il, « on joïa à Pettengueule : les Matelots danserent aux Chansons. Pour nous nous fimes de la Ponche (*sic*). Faites connoissance avec quelque Anglois, il vous apprendra ce que c'est. Il ne faut cependant pas vous faire languir : Ponche est une espece de Limonade faite avec de l'Eau-de-Vie, du Citron, du Sucre, un peu d'Eau, & de la Muscade » (2).

Il y a aussi les pêches de l'équipage : prise de dorades qui viennent améliorer l'ordinaire, poissons volants aperçus au loin, capture d'un marsouin, etc. Sans compter les incidents plus sérieux : chaque navire aperçu au large est un sujet d'inquiétude qui détermine le branle-bas ; les alarmes de ce genre sont fréquentes, mais pas toujours désagréables ; telle est, par exemple, une rencontre faite dans les premiers jours de la navigation : « La Badine qui marche devant nous fait signe qu'elle voit un Navire ; s'il n'a pas de bonnes jambes, elle l'aura bientôt joint, & nous ensuite. C'en est fait, la vache est à nous. C'est une Queche Angloise de vingt Tonneaux, chargée de Citrons & d'Oranges, qui retournoit à Londres. C'est un bonheur pour son Equipage que nous l'ayons rencontrée : car sans nous ils seroient morts de faim. Les pauvres gens étoient six & n'avoient pas pour deux jours de vivres... Il nous en est revenu trois caisses d'Oranges & de Citrons, dont deux ont été distribuées à l'Equipage. Le Maître a voulu se rançonner, & offroit 200 liv. sterlings ; mais on n'a pas voulu se contenter de son coq qu'il vouloit donner pour ôtage. Les Prisonniers ont donc été distribués : La Badine en a eu quatre & nous deux : on parle de brûler la Queche » (3).

L'auteur signale au fur et à mesure de la navigation les îles vues au passage : Porto-Santo, Madère, les Canaries, le Cap-Vert. La première relâche, après deux mois ou presque de navigation, est au Cap Miserado (4), du 5 au 12 Septembre. Pendant que l'équipage s'emploie à faire de l'eau et du bois, les officiers reconnaissent le pays et nouent des relations avec les indigènes : « Ils [*les Nègres*] conduisirent quelques-uns des nôtres à leur Village, qui est à deux ou trois lieues dans les terres : ils les firent embarquer dans une Pirogue qu'ils avoient sur une espece de Lac, qui n'est qu'à cinquante pas du bord de la Mer. ... Après qu'ils eurent passé la Riviere dans cette Pirogue, qui pensa virer dix fois, ils trouverent plusieurs Marais : alors les Noirs les prirent sur leurs épaules, & les porterent pendant un long espace de chemin. Lorsqu'ils furent arrivez au Village, le Capitaine les mena chez lui. Il commença par leur faire voir ce qu'il croioit avoir de plus curieux & de plus beau, comme les chambres qui composoient sa case, le lieu où il couchoit qui est sim-

(1) P. 37.

(2) P. 47.

(3) Pp. 19-20.

(4) *Cap Mesurado*.

plement couvert de nattes faites de jonc, ses femmes, car il en avoit cinq ou six, ses enfans, & quelques dents d'Elephants. Ensuite il leur fit servir des Ananas, des Bananes, des Figues, & du vin de Palme : c'étoit tout ce qu'il avoit de meilleur ; le pais ne produisant pas d'autres fruits ni d'autres liqueurs.

« Le hamcau est composé d'une cinquantaine de Cases entourées de tapades (ce sont des especes de murailles faites de Cannes) qui en forment les rues, lesquelles sont toutes bien percées, & fort propres, aussi-bien que le dedans de leurs maisons. Après avoir bû & mangé, & s'être promenez quelque-tems, ils s'en retournèrent. Le Capitaine leur donna, pour les accompagner, les mêmes Noirs qui les avoient amenez, & qui ne les quitterent qu'au bord de la Mer dans le même endroit où ils s'étoient embarquez. Pour des Sauvages, c'est avoir bien de la pólitesse. Que vous en semble ? Nôtre équipage a traité avec eux des Blagues, qui sont de petits sacs faits de fil d'écorce d'arbre de différentes couleurs, du Ris qui y est fort bon, & en abondance, des singes, des ananas, des bananes & des figues : le tout avec des couteaux & des bouges (1) qui leur servent de monnoie, comme l'argent en Europe » (2).

La traversée se poursuit ensuite, ralentie par les calmes et rendue fatigante par la chaleur excessive, dont l'auteur se plaint abondamment : « Je crois, dit-il, qu'il faudra créver : je ne sçais plus où me mettre. Si je reste à l'ombre j'étouffe : si je prends l'air, je respire du feu... » Il en délaisse l'étude de l'espagnol, car, ainsi qu'il le fait remarquer avec beaucoup de logique : « Si je dois mourir de chaud en passant la Ligne, qu'ai-je à faire de me tuer à force d'étudier » ! (3).

L'arrivée en vue de Loango est marquée par quelques épisodes mouvementés que la relation raconte jour par jour, suivant son habitude :

« Le 8. [Octobre]. A la pointe du jour on a mis à la voile : deux heures après on a vû la terre de Loango. Comme à mesure que nous avançons nous découvrons la Rade, en sortant de table on a crié *Navire*. Un moment après nous en avons vû deux qui y étoient mouillez. Sur le champ on s'est disposé au combat : & croiant qu'on attaqueroit ces Vaisseaux dès le soir même, & immédiatement après la Priere, l'Aumônier a donné l'absolution générale. Mais la nuit nous aiant surpris, & craignant de dépasser ces Bâtimens & d'approcher trop le récif (c'est une barre ou un haut fond sur lequel la Mer brise) on vient de mouiller par six brasses et demie. Voici bien de la besogne qui se prépare. Nous ne comptons point trouver la place prise. Il en faudra découdre : le plus fort l'emportera, & le champ de bataille lui demeurera.

(1) Sorte de coquillages, ceux que l'on appelle *cauris*, dont il est question à plusieurs reprises dans les transactions.

(2) Pp. 56-58.

(3) Pp. 61-62.

Nôtre équipage a bonne volonté, & ne demande que plaies & bosses. L'un a besoin d'un chapeau, l'autre d'un juste-au-corps : un autre de bas, un autre de souliers, un autre de tabac. Enfin, ils ont, disent-ils, tous besoin de quelque chose, & voudroient déjà être aux prises...

« Le 9. Personne ne s'est coüé : nous avons passé la nuit sous les armes & dans une impatience très-grande. Enfin le jour est venu, & nous nous trouvons à deux portées de canon des ennemis. On voudroit bien les aprocher de plus près, mais le calme en empêche. Il est dix heures, & l'on voit une Pirogue qui vient à nous.

« ...C'étoit un Matelot Anglois conduit par trois Nègres, qui s'est dit être envoyé par le Sieur Bragagne (je vous expliquerai dans un moment quel est ce Mr. Bragagne) pour s'informer qui nous étions, & du sujet de nôtre arrivée. On lui a fait réponse que nous étions François, & que nous venions traiter des Nègres ; ensuite on l'a questionné sur différentes choses ; & sur ce qu'il nous a dit que le plus grand des deux Navires que nous voions avoit 46. pièces de canons montées, & cent hommes d'équipage ; & l'autre vingt-quatre canons avec cinquante hommes, on a quitté la résolution que l'on avoit prise de le retenir. Mr. le Roux l'a donc renvoyé après l'avoir fait dîner avec les Pilotes. Lorsqu'il a été parti, on a tenu Conseil, & il a été résolu que quand le vent le permettroit, on s'approcheroit davantage de ces Vaisseaux pour reconnoître au vrai & par nous-mêmes quelle étoit leur force. Que s'ils se trouvoient plus forts que nous, on iroit à Cabinde, sinon qu'on les attaqueroit : de sorte qu'au premier vent favorable cette résolution sera exécutée. Cependant apprenez quel est ce Mr. Bragagne. Bragagne est un Portugais, qui habite avec les Nègres de Loango depuis dix-huit ans. Il a avec lui deux ou trois Mulâtres & autant de Nègresses. Il fait le commerce de Nègres, & les vend indifféremment à toutes sortes de Vaisseaux...

« Le 10. Il est venu ce matin deux Pirogues à bord, qui nous ont assuré que celui des deux Vaisseaux, qui nous paroissoit le plus petit, n'avoit d'équipage que deux Macoutes & demie, c'est-à-dire, vingt-cinq hommes, & le plus grand neuf Macoutes, c'est-à-dire, quatre-vingt-dix hommes. Ce discours tenu par gens non suspects, nous a confirmé dans le dessein déjà formé de nous aprocher d'eux pour en juger par nous-mêmes : ce que l'on a effectivement exécuté sur les onze heures. Mais les ayant reconnus plus forts que nous, on a fait route pour Cabinde qui n'est qu'à trente lieuës d'ici, un degré & demi plus Sud.

...

« Le 12. Navire, on voit un Navire... Voici du vent : pour le peu qu'il dure, il n'a qu'à se bien tenir, ou chercher des jambes ; car si nous le joignons, il trouvera à qui parler. Le vent est bon : on a mis à la Voile, & chemin fai-

sant, nous donnerons chasse à ce Vaisseau. Nous l'approchons, il n'est pas à trois lieues de nous. On vient de mettre Pavillon Anglois en lui tirant un coup de canon pour l'assûrer : il ne répond rien & continuë sa route ...

...

« Le 14. C'est un Anglois : on l'a gardé toute la nuit ; tout le monde a fait bon quart, & le jour venu on lui a crié qu'il y avoit guerre entre la France et l'Angleterre ; ainsi qu'il n'avoit qu'un parti à prendre, qui étoit de se rendre, sinon qu'on le couleroit bas. Il a fait réponse qu'il étoit rendu. Aussitôt nôtre Lieutenant, l'Écrivain du Roi et celui de la Compagnie se sont embarquez dans la Chaloupe bien armée, pour aller prendre possession de cette prise. L'équipage de la Chaloupe a servi à l'emmariner : celui de ce Vaisseau avec les Officiers ont été conduits à nôtre bord ; après-quoi nous avons appareillé & continué nôtre route pour Cabinde. Le Lieutenant est resté dans la Prise pour la commander ; & l'Écrivain du Roi & celui de la Compagnie, pour y faire l'inventaire de tout ce qui s'y trouvera. Ce Vaisseau se nomme *le Coventri* : il a quatorze canons montez, & est chargé de Marchandises, pour la traite des Nègres. Il y a neuf mois qu'il est parti d'Angleterre, pendant lesquels il a perdu son Capitaine & bon nombre de son équipage. ... » (1)

Une troisième alerte, plus sérieuse celle-là, aura lieu en rade même de Cabinde, où la Compagnie de l'Assiento doit établir son comptoir et faire sa traite. A l'arrivée, on découvre trois navires ; deux sont portugais, le troisième arbore pavillon anglais ; il faut céder la place ou livrer bataille, et c'est ce dernier parti qui est choisi — d'autant plus que le vaisseau anglais est visiblement moins fort que l'*Aigle* et le *Coventry*. On envoie donc le sommer de se rendre, sous peine d'être « traité sans quartier. Le Capitaine Anglois a fait réponse qu'il avoit de la poudre & du Canon pour se défendre, que nous pouvions commencer, qu'il nous répondroit. Aussi-tôt on a fait passer tout le monde à son poste, & on lui a tiré plus de deux cents coups de Canon ; mais qui ne l'ont pas beaucoup incommodé parce que le roulis du Vaisseau empêchoit de pouvoir bien les pointer ». La bataille continue quelque temps, indécise. « Cependant, parce qu'il falloit absolument que nous eussions la traite libre, ce qui ne pouvoit être sans prendre cet Anglois ou le chasser du Port, on a résolu de mettre 60. hommes dans le Coventri & de les envoyer l'aborder. C'en est bien assez pour le battre, puisqu'il n'a, suivant le rapport du Capitaine Portugais, que 32. hommes d'équipage. Ce dessein a été exécuté dès ce jour, avec toute la réussite qu'on en pouvoit attendre. Le Lieutenant s'est embarqué dans le Coventri avec 60. hommes bien armez, & bien résolus, à quelque prix que ce fût, d'enlever ce Vaisseau. Lorsqu'ils ont été à portée, l'Anglois leur a envoyé sa bordée ; mais son Equipage qui craignoit l'abordage, ou éfraiée

(1) Pp. 80-88.

par le feu que les nôtres faisoient de toutes parts, les voiant approcher, a coupé les cables pour faire échoier le Vaisseau, & ensuite s'est sauvé à terre sans que le Capitaine ait pû ni par prieres ni par menaces les engager à faire leur devoir & à se défendre. Se voiant donc abandonné & sans forces, lui qui d'ailleurs étoit malade depuis long-tems, il a fait amener son pavillon. Aussi tôt le Lieutenant a fait cesser la mousquetterie, & embarquer dans la Chaloupe la plus grande partie de ses gens tous armez pour aller à bord de cette nouvelle prise, qui ne leur avoit pas couté bien cher. ... Ce Vaisseau a nom *le Dom Carlos*. On y a trouvé, entr'autres choses, 162. Noirs hommes & femmes, qui ont été distribuez sur le champ dans le Coventri & dans l'Aigle, de crainte que dans une telle confusion, les Negres, trouvant tout ouvert par le pillage que les nôtres avoient fait, ne se fussent révoltez sans qu'on eût pû les réprimer. La précaution étoit prudente, parce que l'Equipage étoit si plein de toutes sortes de liqueurs qu'il ne connoissoit plus personne, pas même son Commandant.

« Le Capitaine, & les Officiers de cette prise, sont à bord. Mr. le Roux les a parfaitement bien reçûs, & je pense qu'il les fera manger avec nous ... » (1).

Enfin, l'*Aigle* peut mouiller en sûreté et les négociants songer à établir leur comptoir et à faire leur traite. Mais quelques visites préliminaires s'imposent : il faut d'abord obtenir du roi du pays l'autorisation de s'installer. Leurs renseignements pris, « Messieurs D. Q. & H[ays], Directeurs du Comptoir de Cabinde & de Buénosaires pour la Compagnie de l'Assiento » se rendent à Angoye, résidence du roi. Le récit de leur réception vaut la peine d'être reproduit : « En arrivant à terre, ils ont trouvé sur le rivage, comme il avoit été convenu la veille, le Capitaine Portugais & le Mafougne, ou Chef du Commerce, qui les y attendoient avec les Hamacs et les Nègres qui devoient les porter à Angoye. A deux lieuës delà le Roi a envoyé au-devant d'eux plusieurs de ses Officiers & de ses Gardes qui les ont conduits jusqu'au Palais ; si tant est qu'on puisse donner ce nom à une méchante Cabane faite de Cannes, & couverte de Roseaux. Le cortège étoit nombreux, & s'est toujours grossi jusqu'à leur arrivée. D'abord on les a fait entrer dans une salle médiocrement grande, & très-pauvrement parée, où ils ont attendu que le Roi ait été en état de leur donner audience. Peu après il leur a envoyé deux Fidalques qui les ont fait passer dans une autre où il les a reçûs. Le Roi étoit assis dans une espeece de Trône au dessus duquel étoit un Dais de Damas couleur de feu, bordé tout autour d'un galon d'or très-large, dont lui avoit fait present le Capitaine du *Dom Carlos*. La harangue a été courte : ils l'ont simplement assuré de l'amitié du Roi leur maître, l'ont prié de leur accorder sa protection, & la liberté de faire le Commerce sur ses terres. Ensuite ils lui ont présenté

(1) Pp. 92-97.

de la part du Roi un Manteau d'écarlate, une Robe de chambre, & un Chapeau garni d'un plumet blanc. Ce Nègre ébloui par la vûe de tant de belles choses leur a fait mille caresses en sa maniere, & les a reçus parfaitement bien, mais encore mieux leur present. Il leur a promis de favoriser leur Commerce, & les a assurés qu'ils pouvoient compter sur sa protection. Ils ont convenus des Coutumes ou Droits qu'on lui paieroit... Il leur a permis, pour la sûreté des Marchandises, l'établissement d'un Comptoir à terre, sans canon cependant, non seulement pendant le séjour des Navires dans son Port, mais aussi après leur départ. Après-quoi ils ont fait servir devant le Roi, les viandes qu'ils avoient aportées, qui consistoient en un quartier de Mouton, & quelques Pouies. Mais, prenant le Mouton pour du Porc, il n'a touché à rien, parce que ni lui ni ses peuples n'en mangent jamais, non plus que de Poules. Leur Religion le leur défend, je ne sçais sur quoi fondé, ni par quelle raison. Il a seulement bû à leur santé, & à celle du Roi de France... Le repas fini, & toutes choses ainsi réglées, ils ont pris congé du Roi & se sont disposez à s'en revenir. Le Nègre sans s'élever de terre, où il étoit assis, les a remerciés, & a ordonné à ceux qui avoient été au-devant d'eux, de les accompagner & de les faire reporter dans leurs Hamacs par les Nègres qui les avoient aportés. Ainsi finit l'Ambassade (1). »

Après quelques difficultés soulevées par les Fidalques ou officiers du roi, qui essayent de faire verser des *coutumes* plus fortes qu'il n'avait été convenu, le comptoir est établi et la traite commence. L'auteur se promène parfois à terre, visite la côte qu'il trouve assez morne : sables et palmiers ; il boit du vin de palme, mange des « soupes à la patate et à l'igname », des figues, des bananes, etc. Petit à petit, les nègres arrivent : quatre un jour, puis six, puis huit ; il en viendra ainsi jusqu'à cinq cents ; parmi eux, quelques négrillons avec lesquels il ne dédaigne pas de jouer, rappelant pour son excuse que Socrate en faisait autant. Il s'intéresse aussi à l'installation du Comptoir : « La Case est assez belle : ils ont un Magasin, un Comptoir, & trois petites chambres, dont une sert de cuisine, où le valet couche ; le Directeur en occupe une des deux autres ; & le Soudirecteur, & le Commis, occupent la troisième. Ils ont fait faire tout proche un petit enclos où ils ont semé des laitues, des concombres & plusieurs autres graines : si elles viennent, ils mangeront de la salade & de la verdure. Ce ne laisse pas d'être une douceur, quand on manque de tout autre chose... » (2). Malheureusement, il y a les moustiques, la chaleur, si bien que notre auteur se félicite de n'avoir pas à demeurer sur cette côte peu attirante.

(1) Pp. 99-103.

(2) Pp. 114-115.

*
**

AVANT de la quitter toutefois, il nous donne sur la traite des nègres toutes sortes de détails qu'il serait regrettable de passer sous silence.

D'abord les divers personnages avec lesquels il faut s'entendre : le *Mafougne* « celui auquel les Blancs ont le plus à faire. S'il arrive quelque différend au sujet de la traite, c'est à lui à qui on a recours, & qui le termine en lui payant quelque chose. Tous les jours lui-même fait quelque nouvelle chicane : c'est pourquoi il est difficile de vivre en bonne intelligence avec lui » (1).

Ensuite, ce sont les Courtiers « c'est-à-dire, les Nègres qui amènent les Marchands d'Esclaves au Comptoir » ; ceux-là sont, à n'en pas douter, de « grands fripons », avec lesquels il faut savoir se débattre : « Ils viennent trouver le Chef du Comptoir auquel ils disent qu'ils ont trouvé un Marchand qui a, par exemple, deux Esclaves à vendre : ils conviennent avec lui qu'il en donnera quatorze pièces de chacun. Le marché ainsi fait, ils y mettent une condition, & disent au Chef : vous vous êtes engagé de me donner quatorze pièces de chacun des deux Noirs que je dois vous amener ; mais, si vous voulez que je vous en fasse venir d'autres, il faut, quand le Marchand auquel ils appartiennent viendra pour vous les vendre, que vous lui disiez que vous n'en voulez donner que sept pièces ; je ferai en sorte qu'il vous les laisse pour ce prix, & vous me remettrez les sept autres. Le Directeur est obligé d'en passer par là : autrement il ne trouveroit point de Nègres à acheter » (2).

Les transactions finissent par se faire, à grand renfort de flacons d'eau-de-vie. L'auteur passe aux *coutumes*, ou droits qu'il faut payer avant de pouvoir s'installer. Il est d'usage d'en verser « au Roi, à Mambouc (3), au Capitaine Maure (4), à Mafougne, à Macinge (5), à Manibanzy, & Manibelly (6). Pour un Vaisseau de 30. ou 40. Canons, ils exigent ordinairement cent et quelques pièces. Nous en avons payé pour l'Aigle, qui en avoit trente, cent dix-huit. Mais il n'est pas dit que cela soit général, & chacun doit s'appliquer à tirer le meilleur marché qu'il peut. Lorsqu'on est d'accord pour

(1) P. 128.

(2) P. 117.

(3) Le premier ministre du roi, destiné à lui succéder.

(4) Le second ministre « qui est comme le Chef du Conseil ».

(5) Le quatrième ministre. « C'est lui, dit le journal, qui est le Capitaine de la Côte, & qui fournit du bois aux Vaisseaux. On lui paye, pour son droit à Cabinde, deux pièces par Chaloupée » (p. 128).

(6) L'auteur ne donne pas d'indication sur ces deux personnages.

les Coûtumes, on les paie toutes à Cabinde au Mafougne, qui les distribue : moyennant quoi la traite vous est permise.

« Les Coûtumes païées, on vous envoie des Serviteurs, & souvent beaucoup plus que vous n'en avez besoin ; mais vous ne sçauriez vous dispenser de les prendre, parce qu'ils sont donnez par le Roi & par ses Ministres qui se font paier de leurs salaires. On leur donne des gages pour le tems que l'on reste à la Côte, autant de pièces que la Case où l'on fait la traite a coûté ; outre une brassé par semaine à chacun pour leur nourriture. L'Esclave donné par le Roi a la moitié plus que les autres. La Case du Comptoir de Cabinde avoit coûté dix pièces ; ainsi on fut obligé d'en paier autant à chacun des Serviteurs au nombre de dix ; & pour celui du Roi, il en reçût quinze » (1).

Il est temps maintenant d'expliquer en quoi consiste la « pièce du pais », l'unité de paiement des coutumes et de la marchandise. L'auteur en donne un tarif détaillé que nous transcrivons :

- « *Annabas* (2), il en faut 10 pour faire une pièce.
- Bassins de cuivre*, 10. pour une pièce.
- Bassins d'étain*, 6. petits ou 4. grands pour une pièce.
- Barils de Poudre à tirer* (3), 1. pesant 3 liv. pour une pièce.
- Barils d'Eau-de-Vie* (4), 1. contenant 3. pots pour une pièce.
- Cannettes d'étain*, 6. petites, ou 4. grandes, pour une pièce.
- Cannettes de terre*, 8. pour une pièce.
- Cadenats*, 24. pour une pièce.
- Clochetes limées & non limées*, 8. pour une pièce.
- Corail*, 2 onces pour une pièce.
- Coûteaux*, 24 pour une pièce.
- Drap rouge, à lisière large*, 18. pouces valent une pièce à leur mesure, qu'ils nomment Pau.
- Drap bleu, aussi à lisière large*, Idem.
- Poulines*, 2. pièces n'en valent qu'une & demie du pais.
- Fusils*, 1. pour une pièce.
- Grelots*, 24. pour une pièce ; mais à Cabinde ils n'en veulent pas.
- Miroirs grands*, 6. pour une pièce.
- Miroirs petits*, ils n'ont point de cours à Cabinde.
- Nicanais*, 1. pièce en vaut deux du pais.
- Pintades*, 1. pièce en vaut une & demie du pais.

(1) Pp. 136-137.

(2) Sorte de toile.

(3) Ici un renvoi : « Ceux des Anglois ne contiennent que trois livres : Pour ceux que nous avons, ils en contiennent sept ou huit ».

(4) Autre renvoi : « Rarement ils entrent dans la traite, parce que les Nègres n'estiment l'Eau-de-Vie que quand on leur en fait present. »

Rassade (1), elle n'a pas ici de débit.

Salampory (2) *bleu*, 1. pièce en vaut trois du pais.

Salampory blanc, il n'y est pas bon, & les Noirs n'en veulent pas.

Silesie (6), 1. pièce en vaut une du pais.

Sabres, 2. pour une pièce ; ils estiment plus les droits que les courbes.

Tapsel (4), 1 pièce en vaut deux du pais.

Trompettes, 2. pour une pièce. (5)

« Il est bon d'apporter une Barique ou deux de Pierres à fusil, pour leur en donner lorsqu'ils en achètent quelques-uns. »

A ce tarif vient s'ajouter celui du prix des Nègres « pièces d'Inde ». On sait que la pièce d'Inde était, si l'on peut dire, l'unité de nègre : elle représentait l'individu de 15 à 35 ans, sans défauts et de bonne constitution ; les nègres de la Côte de Guinée, jugés de qualité supérieure, étaient presque tous pièces d'Inde, mais les vieillards, les enfants, et ceux d'une constitution plus faible n'étaient considérés que comme une fraction de pièce.

« L'on donne ordinairement pour un nègre pièce d'Inde 10 pièces 1/4.

« Pour une Nègresse pièce d'Inde, 8. pièces 1/4. & quelquefois neuf, selon la qualité de l'Esclave.

« Les Négrillons, mâles & femelles, depuis trois ans jusqu'à douze ou quatorze, valent depuis deux pièces, jusqu'à six ou sept : outre la brasse ou quart de pièce, que l'on paye pour le Courtage.

(1) Verroterie.

(2) Toile de l'Inde.

(3) Drap léger.

(4) Cotonnade (indienne bleue).

(5) Il est intéressant de comparer ce tarif avec un projet établi par la Compagnie et demeuré inédit :

« La Compagnie qui se forme pour l'Assiente des nègres se propose de vendre dans les Indes Espagnoles 3.600 pièces d'Inde et pour remplir ce nombre d'en traiter 5.000 en Guinée. Elle est obligée pour les payer de tirer d'Hollande et d'Hambourg :

des cauris ou bouges
des bassins de cuivre
des platilles
de la poudre à canon
des fusils
des serges de Leyden

« Elle prend dans le Royaume :

du fer — des draps communs — des bazins rayés — des eaux-de-vie — de la verroterie et quincaillerie — des serviettes unies et de vieux draps — des toiles appelées de Guinée, salamporis de la Compagnie des Indes Orientales.

« Elle se mettra en estat dans la suite de diminuer les marchandises étrangères en excitant les ouvriers à imiter ceux d'Hollande pour approcher de leurs prix pour les bassins et les fusils, et la Cie des Indes fournira apparemment les cauris... » (Colonies F 2A 7).

« Ce quart est pour le droit du Maclar ou Courtier, qui vous amène les Marchands Négriers.

« On observera dans la traite des hommes de ne point donner de Salampory, lorsque l'on donnera des bassins de cuivre : & dans celle des femmes, il faut faire en sorte, autant que l'on pourra, qu'il n'y entre point de poudre ni de Salampory.

« Dans quelque lieu que l'on traite, il faut s'appliquer à remarquer dès le commencement, quelles sont les Marchandises qui ont le plus de cours. Et comme ce sont toujours les meilleures, on observera, sur toutes choses, de ne s'en point défaire, & de les garder pour la fin. Ceci est de conséquence ; & si on faisoit autrement, on voit assez l'inconvénient qui en résulteroit.

« *Marchandises qui entrent dans la Traite d'un Noir Pièce d'Inde :*

<i>Une pièce de Salampory,</i>	3	
<i>Dix annabas,</i>	1	
<i>Une pièce de Pintade,</i>	1 1/2	
<i>Deux Sabres, un droit & un courbé,</i>	1	Pièces
<i>Trois Miroirs grands,</i>	1/2	du País
<i>Huit Cannelles de terre,</i>	1	
<i>Une pièce de Tapsel,</i>	2	
<i>Six Coûteaux,</i>	1/4	

Prix d'un Noir pièce d'Inde, 10. pièces 1/4

« Cet exemple peut servir de règle pour les autres Noirs que l'on traitera. Cependant on auroit tort de s'imaginer qu'il n'y eût absolument que ces sortes de Marchandises qui pussent entrer dans la traite des Noirs Mâles : car comme il est à la volonté du Marchand Négrier de prendre les Marchandises qu'il lui plaît, on doit seulement observer, comme je l'ai déjà dit, de ne pas lui donner de toutes les sortes des meilleures Marchandises ; mais une ou deux tout au plus ; & cela est facile, comme je vais le prouver. Lorsque vous êtes convenu avec le Courtier du prix d'un Nègre, mâle ou femelle, il n'importe ; comme ce sont tous d'insignes fripons, il vous dit, si par exemple c'est un Noir pièce d'Inde, que vous aiez traité pour dix pièces, de n'en délivrer que sept au Marchand, & de lui en mettre trois à part en Marchandises qu'il vous nomme, & qui ne sont jamais les plus mauvaises, & de les lui garder. Alors vous vous servez de l'occasion, & lui faites entendre que vous voulez bien l'obliger ; mais que de son côté il faut qu'il vous fasse vendre vos mauvaises Marchandises & qu'il engage le Marchand à les prendre. Il le fait : & voilà de quelle manière l'on s'exempte de donner ses meilleures Marchandises, & comme l'on fait passer le mauvais parmi le bon. » (1).

(1) Pp. 137-142.

Somme toute, en ce qui concerne le commerce du « bois d'ébène », la loyauté et la bonne foi en affaires ne paraissent pas avoir été la note dominante.

La façon dont l'auteur considère ce commerce et les malheureux individus qui en faisaient l'objet ne laisse pas d'être surprenante pour des cerveaux modernes ; elle semble d'ailleurs tout à fait caractéristique de la mentalité de l'époque. Non qu'il y ait cruauté systématique ou que leur vie à bord soit particulièrement malheureuse : le journal note même, parmi ces grands enfants de nègres, une certaine gaieté, tout au moins dans les débuts de la traite. « Les soirs, dit-il, ils dansent au son du tambour & sautent comme des cabris. Plus leur troupe augmente, plus ils paroissent contents » (1). Les danses quotidiennes étaient obligatoires ; elles constituaient pour les nègres la part d'exercice nécessaire au maintien de leur santé, mais on voit qu'en ce cas du moins il n'y avait pas lieu de les y forcer. Ce qui est déroutant, c'est l'habitude, bien ancrée et paraissant toute naturelle, de traiter ces êtres absolument comme des têtes de bétail. Notre auteur, qui est de toute évidence un homme doux et paisible, note froidement le nombre des nègres morts en cours de route, et se contente de déplorer la perte qui en résulte : « Nos Nègres décampent, dit-il ... Hier au soir il nous mourut deux Nègres & une Nègresse. En voila cinq en quinze jours. Cela n'apporte pas grand profit à la Compagnie de l'Assiento »... (2). Il remarque que ces gens semblent se laisser mourir volontairement, de dégoût et de tristesse, mais, lorsqu'il ressent envers eux un mouvement de pitié, il paraît s'en excuser comme d'une faiblesse dont il ferait l'aveu.

*

**

UNE fois consignées toutes ses observations, notre auteur nous entretient de son nouveau départ, en direction de l'Amérique méridionale. Mais ce n'est plus de l'*Aigle* qu'il s'agit. Sur l'initiative du Directeur du comptoir de Buenos-Ayres, M. Hays, déjà nommé, les noirs du *Don Carlos* ont été embarqués sur le *Coventry*, et il a été décidé que ce navire précéderait à Buenos-Ayres l'*Aigle*, de façon à pouvoir partir avant la mauvaise saison et à établir le comptoir avant l'arrivée du gros de la cargaison. Ce plan ne séduit guère le rédacteur, qui « augure mal de ce voyage » ; le navire est un « franc sabot », qui va « non plus qu'une charrette » ; il est mal équipé, encore plus mal ravitaillé : « Nous avons en tout dix hommes d'équipage, dont cinq sont plutôt des Mousques que des Matelots ; encore dans ce nombre j'y comprends le Capitaine qui étoit le second Pilote de l'*Aigle*. Nôtre chargement est composé de

(1) P. 110.

(2) Pp. 194, 155.

158 Nègres... Nous mangeons du biscuit Anglois : c'est celui qui étoit dans le Vaisseau où nous sommes. Ce n'est presque plus que de la Machemoûre : il est très-vieux & tout criblé de vers. Avec cela nous avons douze Poules, trois Cabris, & un peu de lard ; & puis c'est tout. Il faut que cela nous conduise à Buenosaires, ou crêver à la peine. M. [Hays] paroît vouloir s'emparer du Commandement & se charger de la conduite du Vaisseau. Je sçais qu'il ne faut faire aucun fond sur les pressentimens : mais après tout cette maniere d'être équipée ne laisse pas de me faire mal augurer du voyage » (1). Et pour comble de malheur, si l'on tombe malade, il ne faudra pas espérer grand secours du « chirurgien », un jeune homme de seize ans, « qui sçait à peine raser », remarque l'auteur avec amertume !

De fait, ses sinistres pressentiments ne tardent pas à se vérifier. A peine éloignés de Cabinde, une voie d'eau se déclare dans le navire ; on décide sur-le-champ de retourner au point de départ ; on revire de bord, mais, après quelques heures de navigation, les passagers sont tout étonnés de se trouver au large de Loango, suivant une route opposée à celle qu'ils croyaient prendre : les courants les avaient fait dériver considérablement. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils veulent profiter du chemin fait malgré eux pour aller relâcher à l'île Saint-Thomé ; mais une tempête et des brumes survenues mal à propos leur fait dépasser cette île sans s'en apercevoir. Nouveau désappointement ; enfin, ils tentent de gagner l'île du Prince ; à son approche, la vue d'un gros navire qui quitte le port leur donne quelque émotion ; ils s'estiment heureux d'en être cachés par un repli de la côte, mais quel ne sera pas leur regret lorsqu'ils apprendront, une fois à terre, que ce navire qui les avait tant inquiétés n'étoit autre que la *Badine*, qui, après avoir achevé sa traite à Juda en fort peu de temps, avait relâché pour faire de l'eau et du bois, et venait de reprendre sa route !

Et ce n'est pas tout, une fois la voie d'eau réparée, quelques provisions faites, au moment où l'on s'appête à mettre à la voile, on découvre à bord une conspiration : « Presque tout l'Equipage avoit formé le dessein d'assassiner M. [Hays] aussi bien qu'un passager Portugais qu'il avoit pris à Cabinde, & de se défaire du teneur de Livres, & de moi. Pour cet effet deux d'entre eux, le Contre-maitre & un Matelot, s'étoient chargés de faire le coup. Le premier s'étoit armé d'un pistolet chargé de trois bales, & l'autre d'une petite hache que nous lui voions éguiser depuis trois jours, sans sçavoir à quelle fin. Il y avoit déjà quelque-tems que ce Passager avoit été averti par un Matelot, aussi Portugais, qu'il se tramait quelque chose contre ledit Sieur [Hays]. Ce Passager lui avoit dit plusieurs fois que l'Equipage étoit mécontent (2), & qu'il devoit se tenir sur ses gardes : mais M. [Hays] avoit toujours

(1) Pp. 144-145.

(2) L'auteur avait fait remarquer précédemment qu'il avait le commandement assez dur, et exprimé ses appréhensions à ce sujet.

négligé de faire attention à ce dont il l'avoit averti ; de sorte que cette nuit, sur les onze heures, tems qu'ils avoient choisi pour exécuter leur dessein, ce Passager, soit par soupçon, ou qu'il eût effectivement remarqué quelques préparatifs pour cette mauvaise action, pressa fortement ledit Sicur [Hays] d'avoir soin de sa vie, & de se tenir sur la défensive. Dans le tems que le Passager le persécutoit ainsi, il étoit couché sur un bufet, placé au milieu du Gaillard, proche & directement au-dessous du Fanal de la Poupe, aux deux côtes duquel étoient deux coffres où les deux assassins s'étoient postez. Pour le mieux persuader, il lui dit de regarder dans le capot du Contre-maître, qui étoit assis à stribord sur l'un des coffres, faisant le quart de huit heures, & qu'il y trouveroit des armes qui l'empêcheroient de douter davantage de ce qu'il lui disoit. La chose étoit de conséquence ; ce qu'il alléguoit étoit positif & facile à éclairer : M. [Hays] se rendit enfin. Il se retira de dessus le bufet & fit mine de vouloir se coucher sur le coffre où étoit le Contre-maître qu'il fit lever pour cet effet : mais comme en s'en allant il voulut emporter le capot en question, M. [Hays] lui dit : laisse-là ce capot, qu'en veux-tu faire ? Il y a dedans, lui répondit-il, quelque chose que je veux pas que vous voiez, & en même tems le lui arrache des mains, le jette en bas du Gaillard, par un écoutillon qui étoit au milieu, & se sauve à la prouë sous le Château d'avant. Aussi-tôt M. [Hays] appréhendant que le Pilote qu'il soupçonnoit être d'intelligence avec eux, & dont la Cabane étoit sous le Gaillard vis-à-vis l'écoutillon, ne détournât le pistolet qu'on lui dit être envelopé dans le capot, se précipite, pour ainsi dire, du haut en bas, & s'en empare. Il y trouva effectivement le pistolet (qui même appartenoit audit Pilote) chargé de trois bales. Il nous apelle à son secours, le teneur de Livres & moi, car il y avoit déjà quelque-tems que nous étions couchés, & nous montons armez sur le Gaillard. Cependant l'autre assassin avoit joint son complice sous le Château d'avant, où je me suis rendu sur le champ le pistolet à la main pour les en faire sortir : mais s'obstinant à n'en vouloir rien faire, à moins que je ne leur promise quartier, j'étois prêt à les tirer, lorsque M. [Hays] me cria de le leur donner. Ils sortirent donc : je les fis passer devant moi, & les conduisis sur le Gaillard de la poupe, où je leur fis mettre les fers aux pieds, & une chaîne au cou » (1).

Tant d'émotions finirent par rendre malade notre narrateur, qui eut la fièvre pendant vingt jours ; ce n'est qu'après qu'il peut raconter comment le Gouverneur de l'Ile-du-Prince, fit le procès des conspirateurs, et de leurs complices, parmi lesquels le fameux « chirurgien » dont la science n'allait décidément pas bien loin : il avait préparé à l'intention de leurs victimes un poison dont il fit l'épreuve sur un petit nègre « qui n'en mourut pas », ce qui les avait déterminés à employer d'autres procédés plus efficaces.

Le résultat immédiat fut pour les négociants l'obligation de changer

(1) Pp. 160-163.

encore une fois de vaisseau, car leur équipage se trouvait réduit à neuf personnes, dont le Pilote coupable, qu'ils durent emmener bon gré mal gré, n'ayant pu trouver dans l'Île un autre pilote capable de les conduire. Ils échangèrent donc le *Coventry* contre un brigantin de vingt tonneaux, *Notre-Dame de l'Épine de France*, et comme ce navire était trop petit pour contenir leur cargaison, ils se contentèrent d'y embarquer quarante Noirs, laissant les autres à la garde du gouverneur. Le nouvel appareillage eut lieu le 25 Janvier 1703.

Leurs malheurs étaient d'ailleurs loin d'être finis : calmes, vents contraires, le journal ne contient pas d'autres indications pendant près de deux mois ; le temps se passe à épier la direction du vent, à se raccrocher au moindre indice favorable, pour être bientôt déçu. La monotonie même de la relation en cet endroit fait saisir tout le tragique de ces attentes interminables, cette sensation d'impuissance radicale que tant de navigateurs durent éprouver : atmosphère énervante à laquelle s'ajoute l'angoisse de voir les provisions de bord diminuer rapidement. Pendant plus d'un mois, l'équipage et les passagers de *Notre-Dame de l'Épine de France* durent se contenter, à chaque repas, de deux poignées de farine de manioc accompagnées de deux verres d'eau ; encore la farine était-elle rongée des vers, et les maigres rations furent-elles diminuées au début du mois de mars. Pour comble de disgrâce, à l'approche des côtes d'Amérique, des vents contraires les obligèrent à changer plusieurs fois de direction : tantôt Rio-de-Janeiro, tantôt la Baie de Tous Saints (1) ; en vue de ce port, une tempête effroyable, qui fait l'objet d'un passage réellement pathétique : « Nous sommes à deux doigts de nôtre perte. Le vent est si furieux, & la Mer si terrible, que nous ne sçavons plus sur quel bord amûrer. Nôtre Bâtiment est petit ; à tous momens nous nous croions engloutis. Le Navire est plein d'eau : je vois la mort peinte sur tous les visages & je crois que tout le monde voit de même. On se regarde, & on ne se dit mot. Je vous assure que ce silence effraieroit les plus hardis : il a quelque chose de plus épouvantable que le péril même » (2).

Enfin, au bout de trois jours, le 28 avril 1703, les malheureux passagers de *Notre-Dame de l'Épine de France*, plus morts que vifs, et semblables à des « corps ressuscitez », mouillaient dans la baie et commençaient à se remettre de leurs émotions. Reçus fort aimablement par le Gouverneur de l'endroit, ils rencontrèrent chez lui les officiers d'un navire français, l'*Amphitrite* (3), qui leur firent « force caresses », et les emmenèrent souper avec eux.

(1) *Bahia*.

(2) P. 219.

(3) Coïncidence amusante, ce navire était commandé par La Rigaudière, dont il a déjà été question deux fois au cours des relations publiées ci-dessus. Il était alors enseigne de vaisseau. « Il revient de Quantom richement chargé, pour le compte de la Compagnie de la Chine », note l'auteur du journal ; c'était le deuxième voyage

« Il est assez inutile que je vous dise, ajoute l'auteur, que j'ai officié en homme, qui depuis cinq mois n'avoit bû & mangé ni vin, ni pain, ni viande... On a été obligé de m'arrêter dans ma course, & de m'interdire mes fonctions... » (1). Il ne manquera pas de donner par la suite des informations sur ses exploits gastronomiques : « Le pain n'est pas ici fort bon : mais après de la caçave (2), il paroît excellent. Le bœuf est maigre ; les poules et les dindons fort durs : cependant après tout cela passe, comme si ils étoient meilleurs... Nous broutons de l'herbe tant & plus ; & les Oranges, les Figues & les Bananes ne nous manquent pas. On nous sert aussi d'une confiture qui n'est pas commune en Europe. Ce sont de très-petits Citrons verts : ils sont estimez par-dessus toutes les autres confitures... » etc. (3).

Tout occupé qu'il est à se refaire, il trouve cependant le temps de se promener dans la ville, sur laquelle il donne d'abondants détails ; il note ses fortifications, nombreuses et bien entretenues, et les deux parties qu'elle présente : la ville basse, celle des artisans, des pêcheurs et du menu peuple, et la ville haute où habitent le Gouverneur, les fonctionnaires et les principaux marchands. « Le commerce, dit-il, est ici considérable. Premièrement la plus grosse partie de la Flote de Lisbonne, qui est nombreuse, y vient tous les ans, à peu près dans cette saison. Elle y apporte de la farine, du biscuit, du vin, de l'huile, des jambons &c. Quantité d'étofes de soie & de laine, des chapeaux, des bas, des souliers même, & en un mot une infinité de Marchandises de toutes sortes, & de toutes façons, dont il se fait une consommation prodigieuse. Cette Flote reste ici trois ou quatre mois plus ou moins, & s'en retourne chargée de Sucre, de Tabac & de quelques Cuirs. En arrivant elle se partage en trois : une partie va à Pernambouc, une autre à la Baie, & la troisième au Riodejaneiro. Et lorsqu'elle a fait sa traite, tous les Vaisseaux se rendent à Pernambouc, d'où ils font voile pour Lisbonne. Il n'est pas difficile de concevoir combien de monde cette Flote apporte, non plus que l'or, sans compter les autres Marchandises qu'elle remporte.

« En second lieu, ceux de la Baie & des autres villes du Brésil, font deux autres sortes de commerce, qui ne leur sont guères moins utiles. Ils envoient à la Côte de Guinée traiter des Nègres, qu'ils vendent ici, & sur lesquels ils gagnent plus de cent pour cent ; car il est à remarquer que l'ar-

de l'*Amphitrite* pour le compte de cette Compagnie, fondée en 1698 par un Sieur Jourdan à qui la Compagnie des Indes Orientales avait cédé ses privilèges en ce qui concernait la Chine ; après ces deux essais fructueux, elle prit en 1705 le nom de Compagnie Royale de la Chine, sous lequel elle fonctionna jusqu'en 1712, date à laquelle la guerre de Succession d'Espagne mit fin à son activité. Cf. WEBER, *op. cit.*, pp. 290-291.

(1) P. 224.

(2) Farine de manioc.

(3) P. 229.

mement ne leur coûte presque rien. Ils mettent dans ces Bâtimens une douzaine de Matelots, & leur donnent pour toutes provisions de la farine de manioc, quelques fèves, & quelques barils de bœuf salé. Pour les Nègres ils les achèpent avec des babioles, & une infinité de mauvaises Marchandises, qu'ils ont pour très-peu de choses. Leur voyage est au plus de quatre ou cinq mois : jugez par là le profit qu'y fait l'armateur. Je vous dirai en passant que ceux de la Baïe envoient tous les ans à cette traite plus de deux cens Brigantins.

« Enfin, l'autre négoce est celui qu'ils font le long de leur Côte. Ce commerce consiste en farine de manioc, en poule, en bois, & en or, qui est fort commun dans tout le Bresil depuis la découverte des Mines de St. Paul à quatre-vingt ou cent lieues du Riodejanciro. Ces Mines sont d'or ; & il y a, dit-on, plus de soixante ou quatre-vingt mille hommes qui y travaillent.

« Le Gouverneur de la Baïe est comme le Vice-Roi du Bresil : tous les autres relevent de lui. Sa maison, à laquelle je ne puis donner le nom de Palais, est dans la Ville haute. Elle est assez belle, & passablement meublée ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle réponde à ce que les Portugais en content à ceux qui ne l'ont pas vûë. Sa plus grande beauté est de former l'aîle d'une place médiocrement grande, & qui n'a d'ailleurs aucun ornement ni aucun embellissement. La garde s'y monte tous les jours. Quand le Gouverneur sort il est escorté du Capitaine de ses Gardes, & accompagné de plusieurs Fidalques. Il n'a point de carrosses : mais il se sert, comme tout le monde, (j'entends ceux qui sont à leur aise) de Palanquins qu'ils nomment aussi Serpentes, & en d'autres lieux Hamacs... C'est une espece de réseau de soie ou de coton, pendant & attaché par les deux extrêmités, à un gros bâton de palmier façonné & ouvragé depuis un bout jusqu'à l'autre. Ce réseau est couvert d'un petit impérial ovale, attaché à ce bâton, d'où pendent tout autour des rideaux. Le dedans est garni de deux carreaux, un pour la tête, & l'autre pour les jambes : mais ordinairement il y en a toujours une qui pend hors de la serpentine. Ne m'en demandez point la raison : c'est leur maniere. Ce Palanquin est porté par deux forts Nègres, qui tiennent chacun à leur main une fourche pour l'apuyer dessus quand ils veulent se reposer. Il n'y a point d'autre voiture que celle-là : j'y ai pourtant vû des chevaux ; mais peu de gens s'en servent. Comme les maisons de campagne ne sont pas fort éloignées de la Ville, ils s'y font porter dans leurs Palanquins.

« Les Eglises ne sont pas toutes également belles : mais toutes sont extrêmement parées & dorées.

« La Cathédrale, qu'ils apellent la Cez, est dans la haute Ville. Elle est grande, élevée, toute bâtie de pierres-de-taille, & l'une des plus belles Eglises que j'aie vûës. La maison des Jésuites est superbe & magnifique : je n'en sache point en France qui puisse lui être comparée. Mais on admire sur-tout leur Sacristie : elle a au moins cent pieds de long, & trente de large. Les murs en sont lambrissés de bois de Jacaranda (je suis fort trompé si ce

n'est le même que celui qu'on appelle en France bois de violette, tant il lui ressemble) depuis le parquet, qui en est aussi, jusqu'au plat-fond, dont la peinture est exquise. Du côté où les Prêtres s'habillent, il y a un grand nombre de Tableaux, qu'ils m'ont dit être des meilleurs Maîtres d'Italie. De l'autre, entre les croisées, ce sont quantité de belles armoires du même bois que le lambris, toutes uniformes & bien travaillées. Toute belle & toute grande que soit cette Sacristie, elle a un air de simplicité & de propreté qui m'a plu plus que tout le reste. » (1)

Décrivant ensuite, mais plus rapidement, les autres couvents de la ville : Cordeliers, Bénédictins, Carmes Déchaussés, Capucins, etc., l'auteur passe à quelques détails sur la nourriture ordinaire des Portugais, en notant surtout leur goût pour le poisson.

Pendant ce temps, les préparatifs d'un nouveau départ vont leur train : pour parler avec le Consul de France, nommé Verdois, armement de *Notre-Dame de l'Épine de France*, qui doit retourner à l'Île du Prince chercher les nègres laissés là-bas cinq mois plus tôt, et pour laquelle on arrête un capitaine, « un jeune homme de l'Asiouta » (2) de Provence, enfin départ des traitants pour Buenos-Ayres, où doit les attendre avec impatience le capitaine Le Roux, qui, n'étant pas muni des lettres patentes de la Compagnie de l'Assiento, n'a pas dû pouvoir commencer la traite.

Ce départ n'est d'ailleurs pas facile : « Il n'y a point de Bâtiment qui aille d'ici à la Rivière de la Plata. Il n'y a que les Jésuites qui y envoient tous les ans un Vaisseau, qui va finir sa course à la Colonie du Saint-Sacrement, scituée à sept lieuës, & de l'autre côté de Buenosaires, dans la partie du Nord. Ce Vaisseau va d'abord à la Paraide ; delà à Pernambouc ; de Pernambouc à Spiritu Santo ; de Spiritu Santo au Riodejanciro, & de Riodejanciro à la Colonie du Saint-Sacrement. Quand ce Vaisseau ne seroit pas parti, il n'y a pas d'apparence que nous pussions nous en servir : il a trop de chemin à faire. Nous sommes donc résolu de fréter un Somaq pour nous porter au Riodejanciro, où l'on nous a dit qu'il y avoit un navire qui se disposoit à faire voile pour la Rivière de la Plata » (3).

Mais ce n'est pas tout que de fréter un « somaq » ; il faut attendre plusieurs jours les vents favorables, puis s'embarquer dans des conditions plutôt inconfortables : « Nous sommes pour le moins quarante ou cinquante Passagers ; car il y en a tant que je n'en sçais pas le nombre. Nous couchons, M. [Hays] & moi, dans une Cabane qui ressemble mieux à une souricière qu'à une chambre... Je n'y sçaurois tenir assis ; & quand je suis couché, mes pieds passent la porte, & ne sont point posés sur le matelas. Tous les autres se fourrent où ils peuvent ; les uns sur le Pont, les autres sur la Dunete : mais

(1) Pp. 237-241.

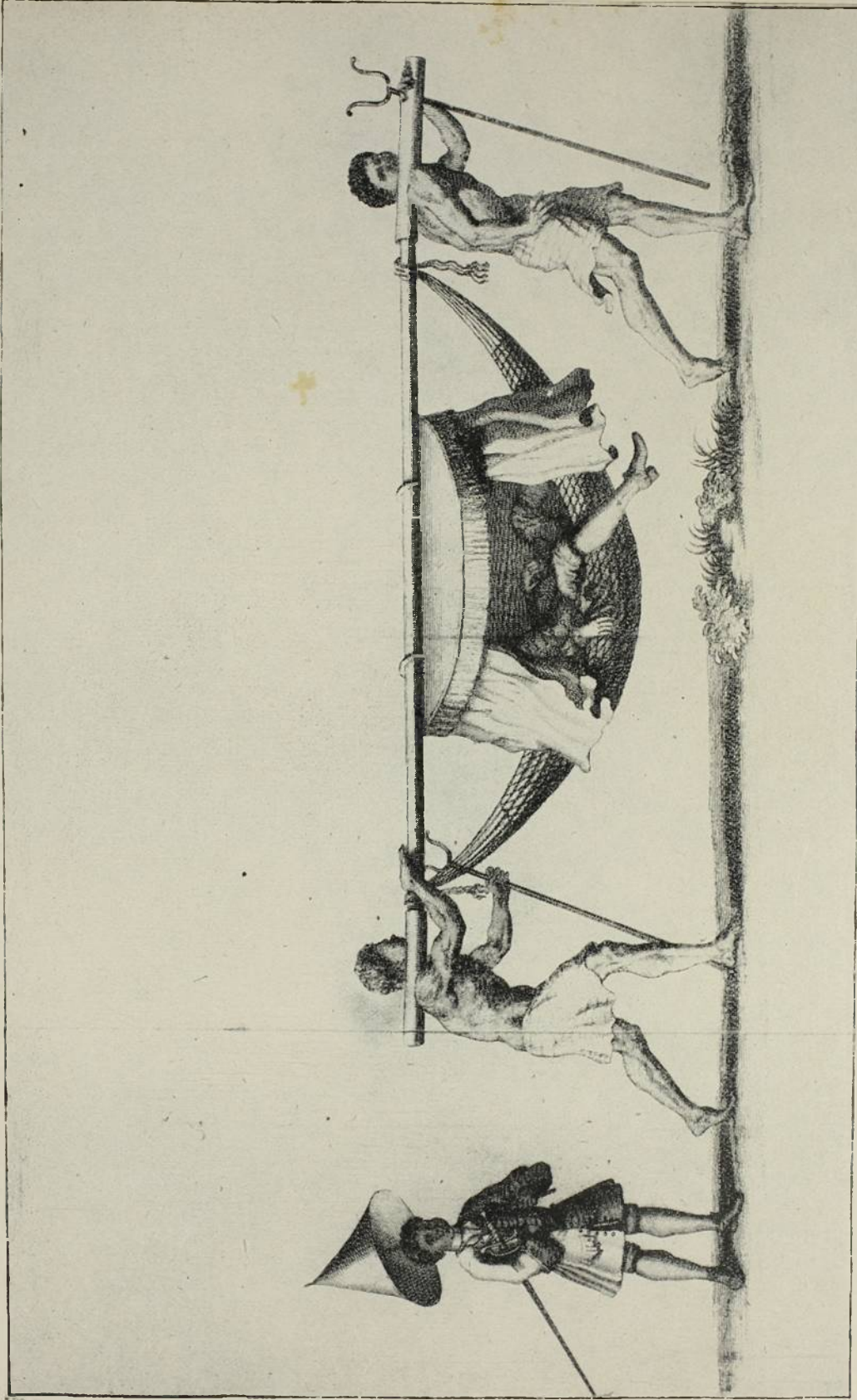
(2) *La Ciolat*.

(3) Pp. 231-232.

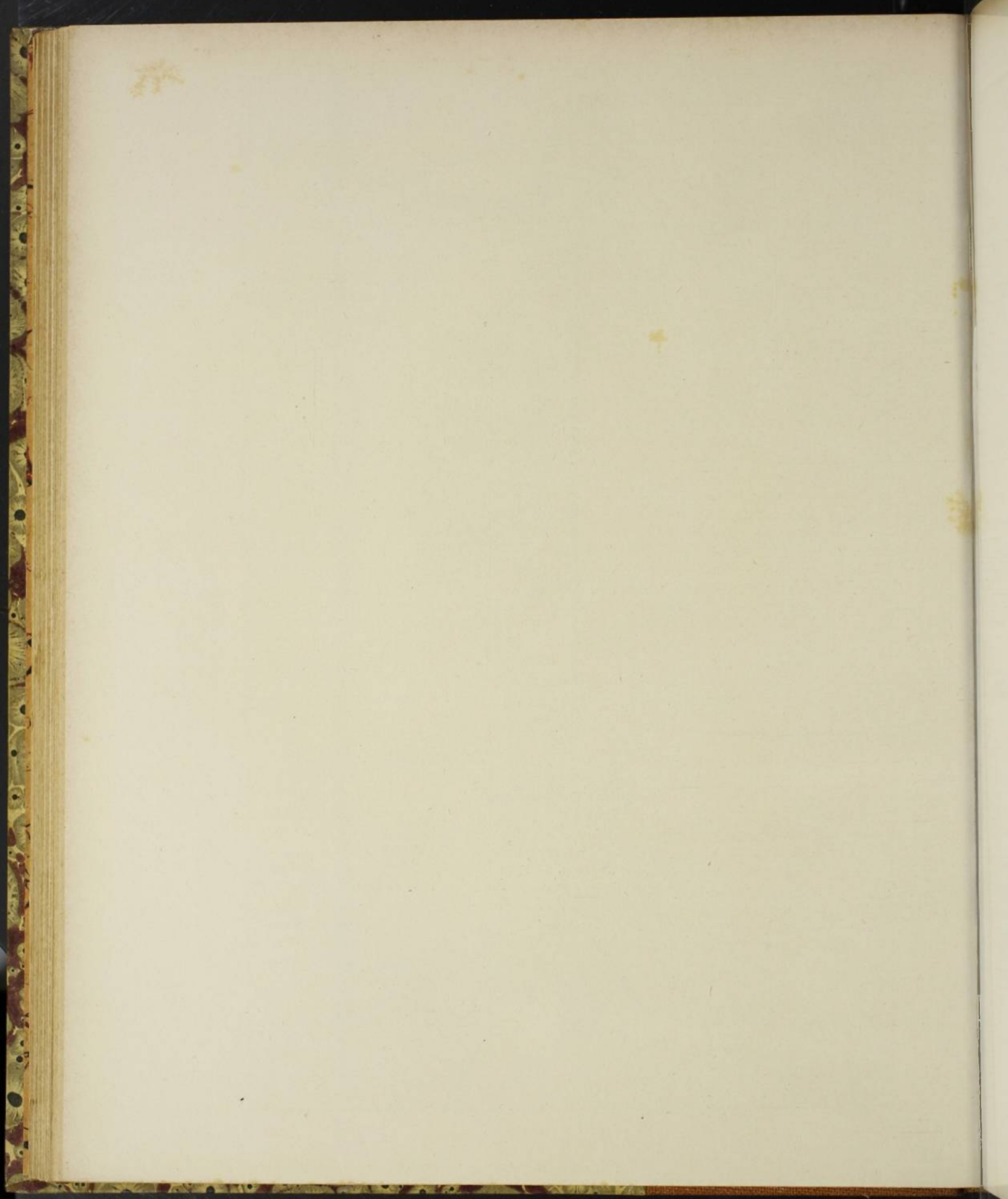
tous dorment à la belle étoile, les Blancs & les Noirs, tous pêle-mêle... Nous ne mangeons point de soupe : on fait rôtir un dindon qui dure tant qu'il peut ; je pense que nous en avons embarqué huit & deux douzaines de poules. Nous avons des cervelats, des confitures, des oranges & de bon biscuit qui vaut du pain frais... Le jour nous nous trouvons confondus avec cette canaille de Passagers, qui font un sabat diabolique. Les uns chantent, les autres jouent de la guitare, d'autres se querellent, & presque tous fument continuellement du Tabac du Bresil, qui est si violent, que non-seulement il nous entête, mais nous en sommes de plus empestez... » (1). On comprend qu'après cela il évoque avec mélancolie la vie calme de son correspondant, et les parties de *pharaon* auxquelles il doit se livrer paisiblement, le soir, en famille. Et comme décidément notre narrateur joue de malheur, la tempête s'en mêle, si sérieuse que le navire doit regagner la Baie, heureux encore d'en être quitte à si bon compte, et d'avoir l'occasion d'acquitter le triple vœu qu'au moment du péril l'équipage avait fait à Notre Dame del Pilar, à Saint Antoine et à Sainte Claire. Ce faux départ devait d'ailleurs faire le bonheur d'un des fonctionnaires de la Compagnie de l'Assiento, qui, n'ayant pas été prévenu à temps, était resté à terre lors de l'embarquement ! Enfin, le temps permettra de mettre à la voile pour la seconde fois, et d'arriver à Rio-de-Janeiro le 10 Juillet 1703 ; ce sera pour apprendre que le capitaine Le Roux, avec son navire l'*Aigle*, et sa cargaison au grand complet, se trouve immobilisé à l'embouchure de la Rivière de la Plata, depuis le mois de mars précédent, incapable de faire sa traite, puisque les cédules de la Compagnie sont restées entre les mains de Hays, qui comptait arriver avant lui... Inquiet et découragé, il est tout prêt à partir pour la Martinique, sans avoir rien fait. Nos deux négociants vont donc trouver le gouverneur, pour demander l'autorisation de prendre passage sur un navire en direction de la Colonie du Saint-Sacrement ; celui-ci fait des difficultés : il a ordre, prétend-il, d'empêcher qu'aucun étranger ne s'embarque dans les vaisseaux portugais en partance ; enfin les choses s'arrangent, moyennant cinquante pistoles versées à son Secrétaire.

Entre temps, l'auteur a noué connaissance avec une belle Brésilienne et paraît moins pressé de s'en aller. Mais la raison l'emporte, et il retrouve ses esprits pour faire à son correspondant la description de Rio-de-Janeiro, dont il note la situation exceptionnelle : « C'est une Place incomparablement plus forte que la Baie, quoique les Fortifications n'y soient pas en aussi grand nombre. La raison de cela est que la baie, qui est assez large à son embouchure, se trouve si étroite devant la Forteresse de Santa-Cruz, que les Vaisseaux sont obligés de la ranger, même de fort près. Cette Forteresse est de l'autre côté de la Ville dans la partie du Nord. Elle a, dit-on, quatre-vingt pièces de canon, desquelles il y en a vingt-quatre à fleur d'eau, je n'ai

(1) Pp. 252-253.



PALANQUIN OU SERPENTINE
(Tiré de la Relation du voyage de la mer du Sud, de FREZIER, pl. XXXI, p. 272)



vû cette batterie qu'en passant ; ainsi je ne sçauois vous dire au juste de combien de pièces elle est munie. Sa situation est en toutes manieres avantageuse. Elle est bâtie sur un roc en forme de pointe un peu plate, qui n'est pas fort élevé, mais extraordinairement à pic: les Chaloupes ne peuvent y aborder, que par une petite anse que ce roc forme, & qui est du côté & au-dedans de la Rade ; vis-à-vis & de l'autre côté de la Baie est encore un Fort. nommé le Fort S. Jean. Un peu plus avant dans la Baie du même côté de la Ville, il y a sur une langue de terre qui aide à former le Port. une autre Forteresse que l'on nomme le Fort Gaillon (1). Ce Fort commande tous les vaisseaux qui sont dans le Port, & les met à l'abri du vent de Nord-Oüest. On conte que ce nom de Gaillon lui fût donné par un François qui fit le premier la découverte de cette terre : qu'ayant trouvé les Indiens maîtres de tout le pais lorsqu'il y aborda, il se retira sur cette espèce d'Isle avec le peu de monde qu'il avoit ; & qu'il attendit là le retour d'un Vaisseau qu'il envoia en France chercher du secours avec lequel il se promettoit de dompter les Indiens, & de se rendre maître d'un pais, qui par sa bonté & sa beauté méritoit bien d'être habité. Mais que n'ayant point eu de nouvelles de son vaisseau, & les vivres lui manquant, il fut obligé de s'en retourner & d'abandonner une terre que l'on peut dire être une des meilleures & des plus riches de toute l'Amérique. Peu de tems après les Portugais vinrent s'y établir.

« La Rade est grande & toute entourée d'Isles, sur une desquelles, qui regarde la Ville, on a bâti depuis peu deux Forteresses ; l'une à fleur d'eau, & l'autre au-dessus. Elles commandent toute la Rade, de loin cependant. Du côté de la Mer, sur une montagne fort élevée, un peu au-dessus de l'Eglise qui ser voit autrefois de Cathédrale, il y en a d'autres : mais je puis vous assurer que ces quatre Forteresses sont les plus considérables par le nombre de leur artillerie, & par leur situation.

« Le Port est bon & commode : les Vaisseaux y sont mouillez fort proche de terre ; & la Mer y est ordinairement si tranquille & y roule si peu, que l'on débarque & s'embarque à pied sec. Le vent de Nord-Est cependant souffle dedans avec tant d'impétuosité quelquefois, que les Navires ont besoin d'être bien amarez pour ne pas chasser.

« La Ville n'est pas grande : cependant ce n'est pas faute de terrain. Il y a derriere une Prairie entourée de Montagnes, dont l'aspect ne laisse pas d'être assez agréable. La ruë la plus marchande & la plus fréquentée est celle où demeure le Gouverneur, & qu'ils apellent la grande ruë. Elle est fort large, fort longue, & comprend seule plus de la moitié de la Ville. A un bout est le Couvent des Bénédictins, ou, comme ils disent, de San Benito, dont l'Eglise est la plus belle de la Ville. A l'autre est la maison des Jésuites, aussi magnifique par sa structure, que par ses logemens. Elle est en partie bâtie sur

(1) On reconnoît là, légèrement déformés, le nom et l'histoire de Villegagnon.

une montagne : de sorte que le Bâtiment qui règne jusqu'au pied est dans cet endroit d'une hauteur prodigieuse, & tout de pierres de taille. Les dedans ne cèdent en rien aux dehors. La distribution en est tout-à-fait belle & bien entendu. Toutes les belles chambres des Peres sont boisées. Leur Apoticaire est superbe, bien ornée, & aussi-bien entretenue & pourvue de toutes sortes de drogues, qu'aucune que nous aions en France. C'est le Magasin de tous les Apoticaire de la Ville. L'Eglise est petite, mais extrêmement parée & décorée. Derrière la maison est le Collège : je ne vous en dirai rien, parce qu'il n'est pas achevé.

« On monte à ces deux Eglises, celle des Jésuites & des Bénédictins, par deux très-longues rampes, toutes deux carlées (*sic*), & dont la pente est presque imperceptible. Le travail qui y paroît, & le tems qu'il a falu pour rendre ces endroits praticables, & aussi commodes qu'ils sont font croire qu'ils ont couté des sommes immenses. Ces rampes (car il y en a deux qui conduisent à la maison des Jésuites) sont taillées dans le roc même, sur lequel l'Eglise est bâtie, & garnies de Parapets des deux côtez. Celle des Bénédictins est extrêmement large, & bordée aussi de murs à hauteur d'apui, qui régner depuis le bas jusqu'en haut, où l'on trouve une assez belle place carrée, sur laquelle donne le Portail de l'Eglise. Le Vaisseau en est beau, large, & la voûte extraordinairement élevée. Tout autour régner deux ailes, dont la voûte & la largeur sont proportionnées à celle de la Nef. Leur maison n'est pas encore achevée : mais à en juger par le dessein, & par ce qui est déjà bâti, ce sera un édifice considérable.

« Au milieu de cette rue, du côté de la Mer, est la maison du Gouverneur, qui n'est pas grand chose. Il y a encore plusieurs autres rues qui, quoique moins grandes, ne laissent pas d'être belles, bien percées, & dont les maisons sont assez bien bâties.

« Le Riodejaneiro, dans l'état où il est, est une des plus considérables Colonies, & peut-être la meilleure Place que les Portugais aient dans le Bresil. Mais il seroit bien autre chose sans les Mines. Depuis qu'elles sont découvertes, ce fut en 1696, il en est sorti plus de dix mille hommes, qui par leur désertion ont mis, pour ainsi dire, la famine dans le pais : ... si ces dix mille hommes, qui presque tous s'appliquoient à cultiver la terre, n'étoient pas sortis du pais, ils auroient continué de faire valoir leurs Habitations, la terre semencée auroit produit, non-seulement de quoi les nourrir, mais encore une infinité d'autres. En un mot, le pais se seroit maintenu dans l'abondance où il étoit ; ce qui en faisoit toute la richesse. Au lieu qu'en abandonnant leurs Plantations, elles sont demeurées désertes, & la terre en friche ; à quoi seul on peut attribuer la disette où est à present tout le Bresil. Car outre le Riodejaneiro, les Mines ont encore dépeuplé la Baie de tous les Saints, Pernambouc, & toutes les autres Colonies qu'ils ont le long de cette côte. Il s'en faut bien qu'elles ne fournissent au Portugal la quantité de Sucre & de Tabac qu'elles

y envoioient tous les ans. Elles manquent généralement de farine de Manioc, qui est pourtant le pain, & presque toute la nourriture des Nègres, & même des Blancs habitans du pais. Dans le tems que nous étions à la Baie, elle y étoit chère, & si rare qu'on n'en trouvoit pas pour de l'argent. Il y en a bien moins, & la cherté en est encore plus grande au Riodejaneiro ; je l'ai vû paier, trois jours après nôtre arrivéc, trois écus la fanègue : c'est une mesure qui peut contenir à peu près quatre boisseaux de Paris.

« Généralement parlant les Portugais sont très-civils, fort affables & de bon commerce. Je ne parle point du menu peuple, dont l'insolence & l'éfronterie sont au-dessus de tout ce que l'on en peut dire. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus vicieux ni de plus intraitable : menteur, fripon, querelleur, mutin, séditieux, plein d'injures & d'ordures les plus sales : c'est, en un mot, la plus indigne & la plus maudite canaille dont vous aiez ôûi parler. On reproche aux honnêtes gens, & peut-être n'est-ce pas sans raison, d'être vains, fiers, & d'avoir sur ce qu'ils apellent courtoisie une délicatesse trop outrée. On conte à propos de cela qu'un Capitaine de Vaisseau donna à un Matelot un coup de sabre dont il mourut, pour lui avoir, disoit-il, manqué de courtoisie. Ils sont pour la plupart extraordinairement ennemis du travail, paresseux, & fort adonnez à la volupté » (1).

Là-dessus, notre auteur s'embarque en direction de Buenos-Ayres, où il arrive le 19 Septembre, non sans un soupir de soulagement bien compréhensible. La première rencontre avec les officiers et l'équipage de l'*Aigle* soulève l'émotion que l'on devine. N'ayant aucun papier, Le Roux, le capitaine, avait été pris pour un forban et menacé d'être pendu ; on l'avait, bien entendu, empêché de faire sa traite, et « cela avoit été cause qu'ils avoient perdu quatre cens têtes de Nègres, qui étoient tous morts de froid dans le Navire » ; enfin il avait obtenu l'autorisation de vendre les autres, et le produit de sa vente avait été déposé à la Contadorerie Royale, jusqu'à l'arrivée des négociants : on juge avec quels transports furent accueillis ceux-ci. Et l'on comprend aussi que, menées de cette façon, les affaires de la Compagnie de l'Assiento n'aient guère prospéré.

Notre auteur devait séjourner deux ans à Buenos-Ayres, et ne reprendre son journal qu'au 20 Octobre 1705, peu de temps avant de s'embarquer à nouveau pour la France ; il consigne alors les observations qu'il a pu faire sur la ville, sur ses habitans dont il note l'exquise politesse — de nos jours encore l'un des traits marquants des Sud-Américains —, et sur les coutumes du pays : « Buenosaires est situé ... plus de cinquante-cinq lieuës au-dedans de la Riviere de la Plata ; ce Fleuve est Est & Ouest, & sépare par conséquent la terre du Nord d'avec celle du Sud. La Ville est dans la partie du Sud, & bâtie sur le bord de la Riviere qui s'étend, dit-on, plus de cinq cens lieuës dans les terres. Quelques-uns ont prétendu qu'elle prenoit sa source

(1) Pp. 285-293.

dans le Fleuve des Amazones : d'autres dans le Lac des Xarayes, qui est fort avant dans le Pérou ... Ce qui est certain, c'est qu'on la peut mettre au nombre des plus grandes Rivières du monde. Elle a plus de trente lieues d'embouchure ; & devant Buenosaires, qui, comme je vous l'ai déjà dit, est plus de cinquante-cinq lieues au-dedans, on en compte sept d'une terre à l'autre.

« Je reviens à Buenosaires. Il a été ainsi nommé, parce qu'effectivement l'air y est bon & plus sain qu'en aucun autre pais de l'Amérique Méridionale. L'endroit où mouillent les Vaisseaux est plutôt une Rade qu'un Port. Encore n'est-elle pas des meilleures ; car il n'y a point du tout d'abri, & les Navires y sont exposez à toutes sortes de vents.

« La Ville n'est défendue que par un mauvais Fort, qui est au milieu, & qui est à peu près aussi utile que s'il n'y en avoit point.

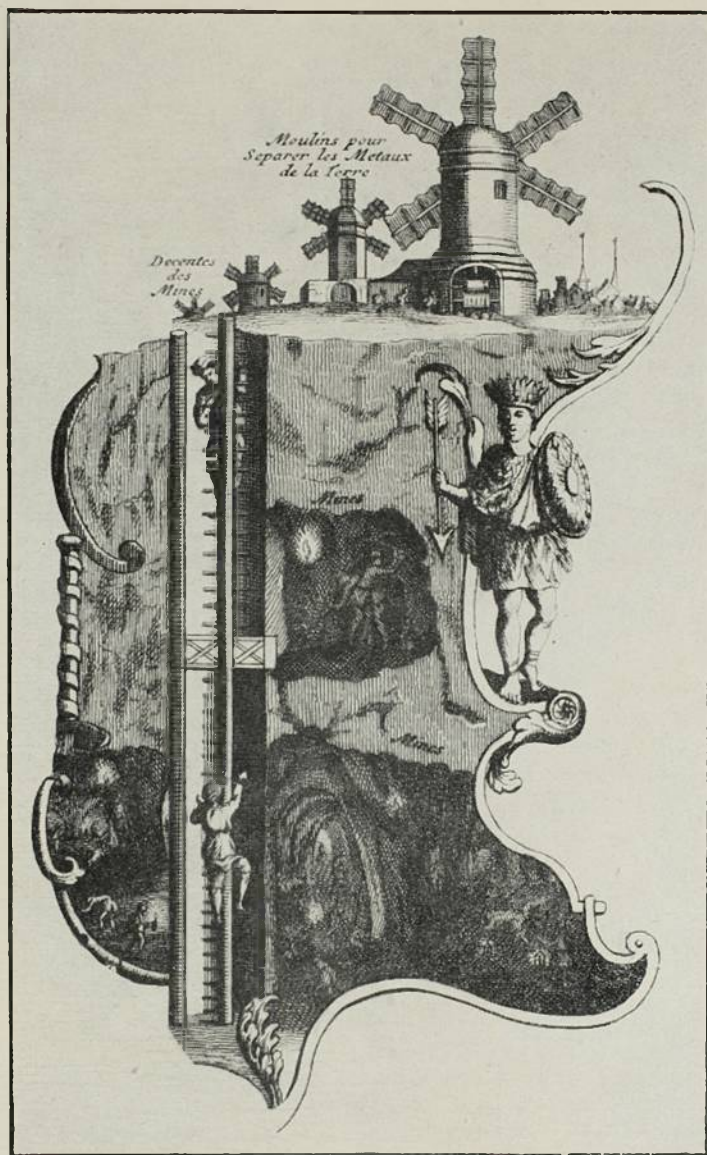
« ... Au reste, elle est assez grande. Les rues en sont bien percées, mais les maisons y sont mal-propres & fort mal-bâties. La raison est que, n'y ayant ni pierres ni bois, les habitans sont obligez de se servir de terre qu'ils pilent bien entre deux planches, ou de briques séchées au soleil, faute d'avoir du bois pour les cuire. Elles sont toutes basses ; & il n'y en a pas quatre, je crois, qui aient un second étage. Les vents qui y sont fréquents & terribles en sont la cause.

« La Cathédrale est de toutes les Eglises qui y sont la plus belle & la plus grande. Ordinairement il y a un Evêque, mais je n'y en ai point vû, le dernier étant mort quelque-tems avant que nous arrivassions. Les Jesuites, les Peres de la Merci, les Jacobins & les Cordeliers y ont des Couvens, & sont tous assez mal rentez. Chose très-rare en ce pais.

« ... On peut dire des Habitans en général, Maîtres & Esclaves, Blancs & nègres, qu'ils ont tous de l'esprit. Il n'y a même pas de comparaison à faire entre un Nègre qui est, pour ainsi dire, le dernier des hommes, & un de nos Paisans. Car à entendre raisonner le premier, il n'y a personne qui ne crût qu'il auroit eu toute l'éducation possible. Le peuple est doux, courtois, affable : mais pour ceux qui sont au-dessus du peuple, & que l'on appelle communément honnêtes gens, rien n'approche de leur politesse. Ils poussent même la civilité trop loin : elle en est fatigante... Ils se piquent sur-tout de bien recevoir les Etrangers, & ont pour eux toutes sortes d'égards & de déférences.

« Le Bois y est très-rare : on ne brûle que des os de bœuf, & des cardons d'artichaux dont la campagne est toute couverte. Les plus riches brûlent du bois de Pêcher qui y est fort cher.

« Quoique Buenosaires soit une Ville Capitale & Maritime, que le Gouverneur, qui est aussi Capitaine Général de toute la Province de la Plata, y fasse sa résidence, que cette Province soit contiguë à celle du Pérou ; néanmoins la Ville n'en est pas plus riche, ni l'Habitant plus à son aise. Le peu



LES MINES

(Extrait de la grande carte de l'Amérique méridionale contenue dans l'Atlas historique de GUEUDEVILLE (Amsterdam, 1732-1739), T. VI, p. 117)

d'argent que l'on y voit vient d'en haut, c'est-à-dire, du Potosi où sont les Mines ; encore cet argent passe-t-il presque tout en Europe, & voici comment. Lorsqu'il est arrivé devant la Ville quelque Vaisseau chargé de Marchandises, la vente ne s'en fait pas aussi-tôt ; les Capitaines laissent passer quelques mois pour donner aux Marchands du Pérou & des Provinces voisines, le tems de s'assembler. La Foire ouverte, chacun fait ses emplettes, mais les Marchands de dehors enlevant la plus grande partie des Marchandises qu'ils emportent avec eux, leur argent passe droit en Europe, sans séjourner à Buena-saires qu'autant de tems qu'il est nécessaire que les Vaisseaux y restent pour achever de vendre leurs Marchandises... »

L'auteur se plaint alors vigoureusement du *Segnor Governador*, et de ses exactions sans fin : droits à verser pour débarquer, droits pour embarquer, droits sur l'argent, droits sur les cuirs d'exportation, etc. etc. « encore se font-ils bien prier » ; après quoi il reprend sa description : « Le pais qui environne la Ville est assez beau. Le terrain en est bon, & capable de tout produire... La Campagne est couverte de bœufs & de cerfs. Le prix ordinaire des premiers est une piastre ; vous sçavez qu'une piastre & un écu, sont à peu près de la même valeur. On y voit des Troupeaux de dix ou douze mille chiens sauvages, qui ne vivent que de veaux & de genisses. Les mules & les chevaux y sont aussi fort communs ; mais ils ne sont ni si beaux, ni si forts que les nôtres : aussi y sont-ils à bien meilleur marché. Les mules, à les acheter au cent ou au millier, ne reviennent quelquefois pas à quinze sols pièce. Et pour deux écus vous aurez un fort joli cheval. On ne se sert des chevaux que pour les monter : ils n'ont pas comme nous la maniere de les atteler aux charettes, ni aux carrosses, pour lesquels on se sert de mules, et presque jamais de chevaux. Il y en a une si grande quantité que tout, pour ainsi dire, se fait à cheval. Les bœufs, les chevaux, les moutons même se gardent à cheval ; on conduit les charettes à cheval ; on pêche à cheval ; on va chercher l'eau, le feu, le vin, le pain, & tout ce dont on a besoin à cheval. Et ce qu'il y a de bon dans tout ceci, c'est qu'ils ne coûtent rien à nourrir. Car quand on s'est servi d'un cheval deux jours, & quelquefois plus, sans que pendant ce tems on lui donne ni à manger ni à boire, on le renvoie avec les autres paître à la campagne...

« Les moutons, les porcs & les poules y sont en abondance ; mais ni les unes ni les autres ne valent ceux & celles que nous mangeons en France. Ce qui fait cela, c'est que les cochons & les poules ne vivent que de charogne. Le bœuf y est fort bon, sur-tout en Hyver ; la campagne étant trop sèche l'Été, pour qu'ils puissent trouver de quoi s'engraisser. Le gibier même n'y manque pas. Il y a quantité de perdrix, & dans la saison grand nombre de canards sauvages, de bécasses & bécassines ; mais il s'en faut beaucoup qu'elles soient aussi bonnes que les nôtres. A peine les perdrix, grosses & petites (car il y en a des deux sortes) sont elles mangeables : elles ont la chair

blanche, & n'ont point du tout de fumet. On n'y voit ni lapins ni lièvres. En récompense il y a des Tigres ; mais qui discrettement n'approchent point de la Ville.

« On y trouve quelques-uns des fruits que nous avons en Europe, comme des poires, des pommes, des abricots, des figues, mais il n'y a que la pêche qui y soit bonne & en abondance. Je crois qu'il y en a plus que de pommes en Normandie. C'est le plus beau & le meilleur fruit du monde. Dans la saison le menu peuple ne vit presque pas d'autre chose ; & jamais personne ne s'en trouve incommodé, quelque quantité qu'on en mange. ... »

« Le Vin qui s'y boit ne croit pas dans le País ; on le tire de Mendosa, Ville à trois cens lieues de Buenosaires, & s'apporte dans des charrettes ; il a de la force, et seroit assez bon si la poix, dont les cruches ou potisses dans lesquelles on le met sont enduites, ne lui donnoit un goût auquel il est presque impossible de s'acoûter.

« Le Froment y vient à merveille. Un septier, ou autrement une hanègue à la manière du País, en rend communément quarante, cinquante, & quelquefois soixante. Je n'y ai point vû de Seigle, & je crois même qu'on ne l'y connoît pas. L'Avoine y est aussi inconnue. Ceux qui nourrissent chez eux des chevaux (ils sont en petit nombre) leur donnent de l'orge » (1).

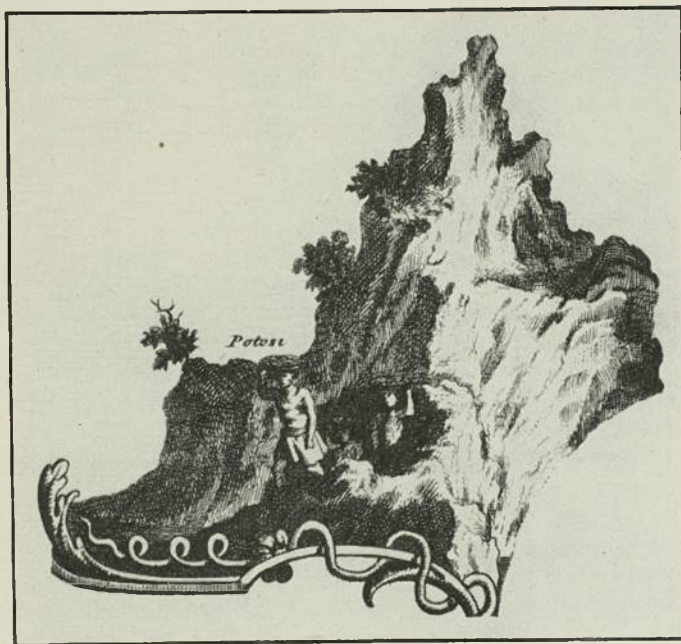
Après s'être ainsi étendu sur les ressources prodigieuses du pays, celles qui ont fait la richesse de l'Argentine, pays des blés et des troupeaux de bœufs, l'auteur donne quelques détails sur la manière dont on capture ceux-ci : les classiques exploits des *cow-boys* que le cinéma devait populariser deux siècles plus tard. « Deux hommes, sur des chevaux fort légers à la course, abatent les bœufs, & voici comment. L'un d'eux porte une assez longue courroie, dont un bout est attaché à la sangle de son cheval ; de l'autre il en fait un nœud coulant qu'il jette sur le bœuf, qu'il attrape toujours par les cornes ; & pendant qu'à l'aide de son cheval il tâche d'éviter les approches de cet animal furieux & bondissant, son camarade armé d'un fer qui est au bout d'une lance, lui coupe un des jarrets. La bête ainsi bas est bientôt écorchée par d'autres hommes destinez à cela, qui ensuite étendent les cuirs à terre, pour les y laisser sécher, pendant que les Cavaliers continuent leur exercice.

« Cette chasse ne se fait que lorsqu'il y a des vaisseaux en charge, parce qu'ils ne font point provision de ces cuirs. Il faudroit les aprêter d'une autre façon & de manière qu'ils pussent se conserver ; il faudroit des Magasins ; & tout cela ne convient point au génie de la Nation qui n'aime pas à s'embarasser d'un avenir incertain. Le reste du tems ils ne tuent de bœufs que ce qu'il en faut, pour la consommation de la Ville. Il est vrai qu'il n'en faut pas peu ; car on achepte ici un bœuf pour l'entretien du Domestique,

(1) Pp. 317-330.

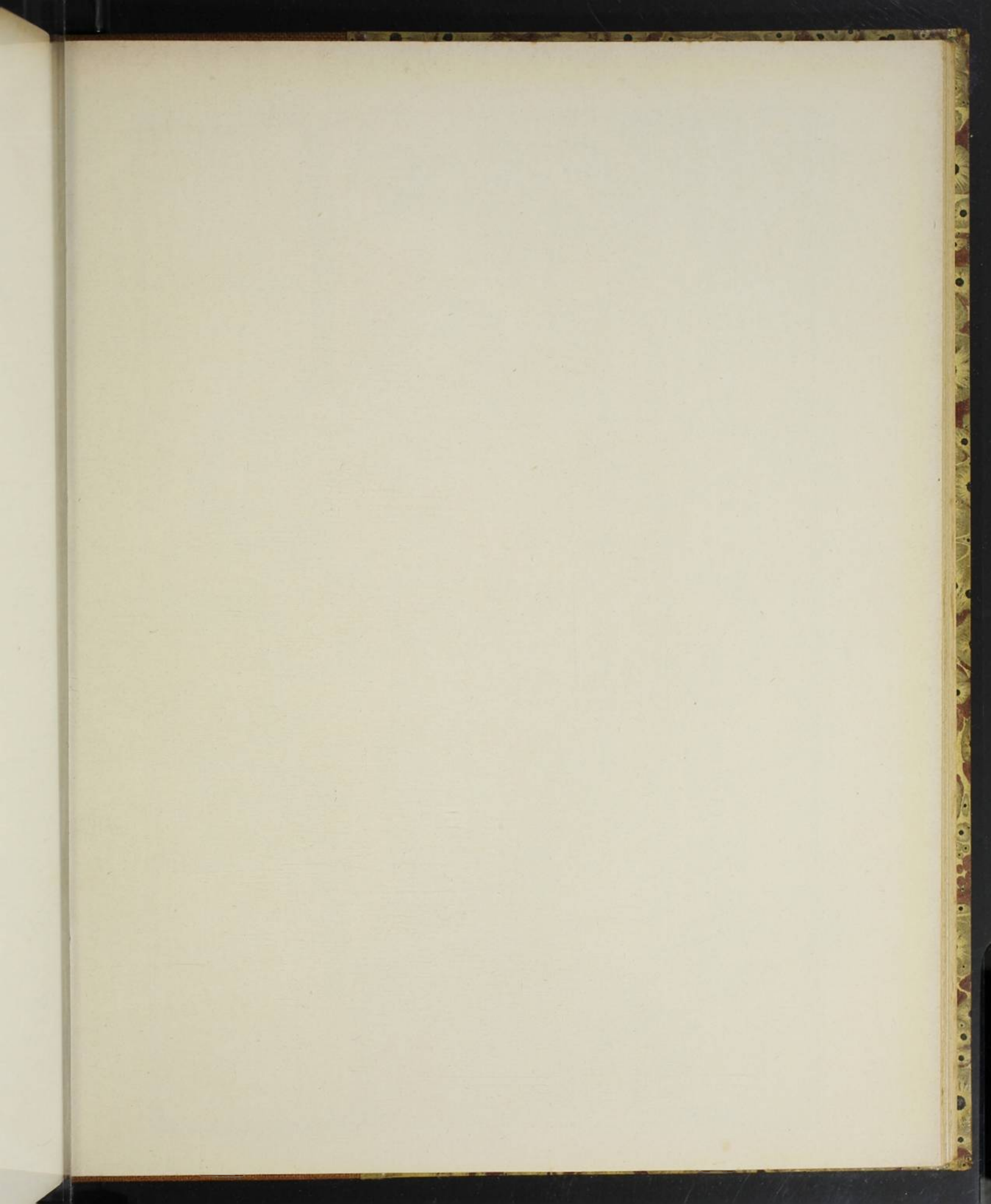
comme le Bourgeois achète une élanche à Paris. On en mange de bon ce que l'on peut, le reste est abandonné aux poules, aux cochons & aux Oyseaux de proie qui sont en grand nombre. » (1)

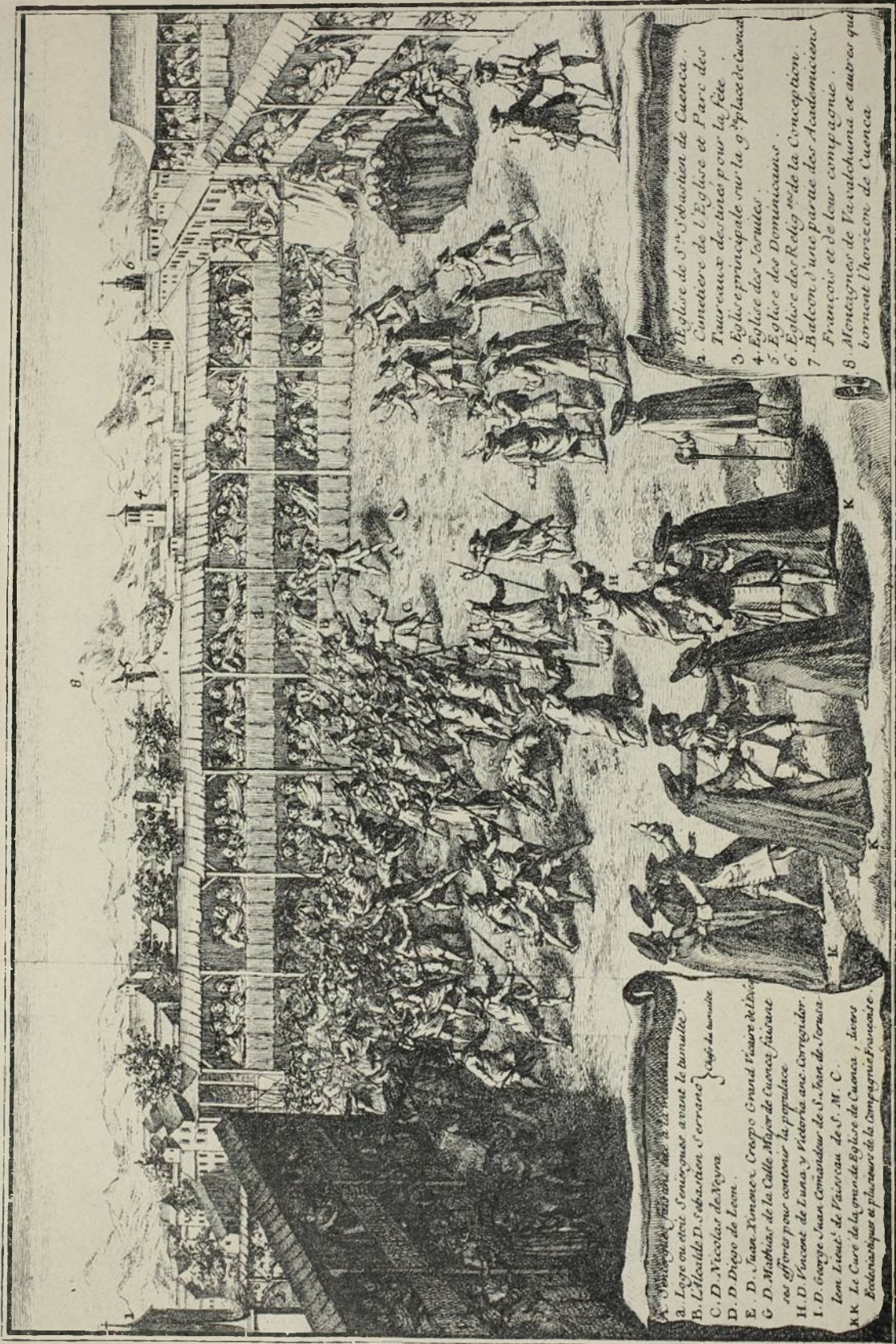
Quittant ce pays d'abondance, l'auteur s'embarque le 30 Octobre 1705 sur le *Médemblick*, vaisseau du roi mis à la disposition de la Compagnie de l'Assiento ainsi que l'*Amphitrîte*, qui allait voyager de conserve. La traversée devait être cette fois moins mouvementée qu'à l'aller, et c'est sans incidents notables que les navires touchèrent les côtes d'Europe, à *Sau Andero* (2), le 1^{er} mars 1706 ; ils devaient être de retour à La Rochelle le 5 mai suivant, comme en témoignent les rôles de la Compagnie.



(1) Pp. 332-334.

(2) *Sautander*. Les capitaines de ces deux vaisseaux, dont l'auteur donne les noms, Dulay et Casalis, devaient être poursuivis en justice pour avoir pris un bâtiment hollandais le 10 décembre 1704, qu'ils avaient pillé et dont ils avaient vendu les dépouilles sur la côte de Guinée, en y joignant d'ailleurs une partie des vivres de l'équipage et des munitions de leur navire ... On voit que la Compagnie de l'Assiento jouait de malheur avec ses subordonnés (Arch. Nat. Colonies F 2A 7). Quant à l'*Aigle*, il avait regagné La Rochelle dès le 23 août 1704.





A. Synagogue des Juifs de la ville de Cuenca.
 B. Loge ou écurie Senéergues avant le tumulte.
 C. D. Nicolas de Meyra.
 D. D. Diego de Leon.
 E. D. Juan Ximenez, Croyso Grand Vicair de l'église.
 G. D. Mathias de la Calle Mayor de Cuenca, faisant ses efforts pour contenter la populace.
 H. D. Vincent de Luna, y Victoria anc. Corregidor.
 I. D. George Juan Comandant de S. Jean de Toruay.
 J. D. Juan de Valcarlos de S. M. C.
 K. Le Cure de la grande Eglise de Cuenca, & ses Ecoliers qui se placent de la Compagnie Française.

M. Eglise de S. Sebastian de Cuenca.
 N. Cimetière de l'Eglise et Parc des Tauraux destinés pour la fête.
 O. Eglise principale ou la g. place de Cuenca.
 P. Eglise des Seculiers.
 Q. Eglise des Dominicains.
 R. Eglise des Relig. de la Conception.
 S. Balcon d'une partie des Académiciens Français et de leur compagnie.
 T. Montagne de Tavalchama et autres qui forment l'horizon de Cuenca.

Vue d'une Place preparée pour une Course de Tauraux, en la Ville de Cuenca au Perou, ou le S. Senéergues Chirurgien et Anatomiste nommé pour accompagner M. M. de l'Académie des Sciences envoyés sous l'Equateur p. la mesure de la Terre, supérie de plusieurs blessures mortelles le 29. Aoust. 1759. dans une école populaire excitée contre lay et contre les Académiciens.

IV

Une Emeute sous l'Equateur

Les Mésaventures de trois Académiciens

LE XVIII^e siècle est une époque de curiosité scientifique. Les rapports entre l'Europe et l'Amérique méridionale devaient s'en ressentir. Sans parler des voyages d'exploration, une mission scientifique envoyée par les rois de France et d'Espagne dans cette partie du Pérou devenue depuis la République de l'Equateur, fit en son temps beaucoup de bruit, et pas seulement dans le monde savant. Il s'agit de l'expédition organisée en 1735 pour la détermination de la figure de la terre par la mesure des degrés de latitude : comme on le sait, deux groupes de savants furent dépêchés simultanément, les uns vers le Cercle polaire, les autres sous l'Equateur, pour prendre chacun la mesure exacte d'un degré terrestre, d'où il devait être possible de conclure à l'absolue sphéricité de la terre, ou à son aplatissement aux pôles.

Les résultats scientifiques de cette mission sont bien connus ; en ce qui concerne la fraction qui fut envoyée à l'Equateur, diverses circonstances lui assurèrent une renommée un peu tapageuse, tandis que les Académiciens qui en faisaient partie apprenaient à leurs dépens que ce n'était pas une petite affaire que de mesurer des degrés terrestres : leurs occupations, bien inoffensives et paisibles en apparence, n'en devaient pas moins semer quelque trouble parmi les populations péruviennes, et, pour finir, susciter une émeute et un drame dans des conditions où le burlesque se mêlait à souhait au tragique — sans compter les brouilles survenues entre eux et les polémiques qui s'éternisèrent par la suite.

Le récit nous en est fourni, en particulier, par deux ouvrages appréciés des bibliophiles ; c'est, d'abord, le célèbre *Voyage Historique de l'Amérique*

Méridionale, de Jorge Juan et Antonio de Ulloa (1), les deux officiers de la marine royale espagnole chargés d'accompagner les Académiciens français et de les seconder dans leurs travaux, — ensuite la *Relation* de l'un de ces Académiciens, La Condamine (2), qui contient la *Lettre à Madame *** sur l'Émeute Populaire excitée En la Ville de Cuenca au Pérou, le 29. d'Août 1739. contre Les Académiciens Des Sciences Envoyés pour la mesure de la Terre*. Le premier est un exposé, à la fois précis et détaillé, du voyage de la mission et des observations géographiques, astronomiques et géométriques faites surtout par les deux auteurs, le second raconte le retour de La Condamine, et l'épisode dramatique qui marqua le séjour des Académiciens à l'Équateur.

RAREMENT, semble-t-il, mission scientifique réunit autant de personnalités et de destinées singulières que celle-ci. Les trois membres de l'Académie des Sciences étaient Bouguer, La Condamine, et Godin. Le premier, resté célèbre pour ses travaux d'hydrographie, et ses inventions, celle de l'héliomètre entre autres, devait être l'âme de l'expédition, dont il publia les résultats en 1749, dans sa *Théorie de la figure de la*

(1) *Voyage historique De L'Amérique méridionale fait par ordre du Roi d'Espagne Par Don George Juan, Commandeur d'Aliaga dans l'ordre de Malthe et commandant de la Compagnie des gentils-hommes gardes de la Marine, et Par Don Antoine De Ulloa, lieutenant de la même Compagnie. Tous deux Capitaines de Haut-Bord de l'Armée Navale du Roi d'Espagne, Membres des Sociétés Royales de Londres & de Berlin, & Correspondans de l'Académie des Sciences de Paris. Ouvrage orné des figures, plans et cartes nécessaires. Et qui contient une Histoire des Yncas Du Pérou, Et les Observations Astronomiques & Physiques, faites pour déterminer la Figure & la Grandeur de la Terre*. A Amsterdam et à Leipzig, Chez Arkstée & Merkus. M.DCC.LIII. [1752]. Cet ouvrage, en 2 volumes in-4°, est la traduction, faite par de Mauvillon, de la *Relacion historica del viage a la America meridional*, parue à Madrid, chez Antonio Marin, en 1748 ; l'histoire des Incas du Pérou est tirée de celle de Garcilasso de la Vega ; on connaît également de Ulloa les *Noticias americanas* parues en 1772 et traduites en français sous le titre de *Mémoires philosophiques, historiques, physiques, concernant la découverte de l'Amérique*, en 1787.

(2) *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur De L'Amérique Méridionale. Depuis la Côte de la Mer du Sud, jusqu'aux Côtes du Brésil & de la Guiane, en descendant La Rivière Des Amazones ; Lue à l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences, le 28 Avril 1745. Par M. De La Condamine, de la même Académie. Avec une Carte du Maragnon, ou de la Rivière des Amazones, levée par le même. ... A Paris, Chez la Veuve Pissot, Quay de Conti, à la Croix d'Or. M.DCC.XLV. [1745]. La Lettre citée est datée de 1746. Les résultats scientifiques des travaux de la mission française ont été publiés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, et dans les autres ouvrages de La Condamine ; Brunet, dans son *Manuel*, donne la liste de ceux qui ont trait à sa polémique fameuse avec Bouguer (Tome III, col. 729).*

Terre ; mais sa susceptibilité lui valut des disputes sans fin avec ses compagnons, et d'amères déconvenues. La polémique qu'il engagea dès son retour avec La Condamine est d'ailleurs suffisamment connue.

Celui-ci, esprit vif, brillant et un peu superficiel, manifesta au cours de ce voyage les traits qui déjà faisaient sa renommée : habileté à nouer des négociations, ingéniosité et surtout cette curiosité légendaire sur laquelle subsistent tant d'anecdotes (1) et qui devait hâter sa mort après lui avoir causé pas mal de complications pendant sa vie. A ses travaux de géomètre il sut joindre une activité d'explorateur, dont témoigne la *Relation* de son voyage de retour, le long du fleuve des Amazones : il y raconte dans un style alerte les diverses observations faites en cours de route, et ne dédaigne pas de consacrer quelques pages à des recherches sur des points de légende, tels que l'existence des Amazones ou celle du Village de l'or qui avait hanté l'imagination des aventuriers espagnols. Mais cette mission lui valut aussi d'être mêlé à plusieurs aventures désagréables, dont l'une, celle qu'il raconte dans la *Lettre sur l'Emeute*, mit en péril sa vie et celle de ses compagnons.

Louis Godin, astronome, qui s'était chargé plus particulièrement de la préparation matérielle de l'expédition : choix des instruments de précision, etc., semble avoir été d'un caractère plus paisible. Au moment de son retour en Europe, le vice-roi du Pérou le retint presque de force, pour lui demander d'enseigner les mathématiques à Lima ; le résultat le plus direct fut que Godin assista au terrible tremblement de terre qui, en 1746, détruisit la ville, ainsi que le port du Callao. Par une curieuse fatalité, lorsque, revenu en Europe, il se vit offrir la direction de l'Ecole des Gardes-marine de Cadix, il n'arriva dans cette ville que pour ressentir le contre-coup du fameux tremblement de terre de Lisbonne.

Un autre membre de l'expédition, Joseph de Jussieu, frère du célèbre botaniste, fut, lui aussi, retenu à son corps défendant par les Péruviens qui, appréciant ses connaissances en médecine, ne lui laissèrent pas quitter le pays avant la fin d'une épidémie qui y sévissait ; lui-même, d'ailleurs, ne put se résoudre par la suite à quitter un continent dont il aurait voulu connaître à

(1) Rappelons entre autres celle qui le montre éteignant d'un souffle, « pour voir ce qui arriverait », un cierge qu'entourait la vénération du peuple, dans un petit village d'Italie : la légende disait en effet que ce village ne manquerait pas d'être englouti par les flots si le cierge était éteint ; on n'eut que le temps de soustraire l'Académicien à la fureur populaire... On sait aussi qu'il voulut assister de près au supplice de Damiens : un des valets chargés de l'exécution, qui tentait de l'écartier, s'attira de la part du bourreau ce mot magnifique : « Laissez, Monsieur, c'est un amateur » ! La Condamine mourut d'une opération qu'il avait tenu à faire faire sur lui, bien qu'elle fût alors nouvelle et hardie : il comptait en donner le compte-rendu à l'Académie des Sciences et ne cessait de recommander au chirurgien d'« aller moins vite », pour qu'il pût « mieux voir ».

fond les incépuisables richesses ; il passa trente-six années en Amérique méridionale, entassant observations et souvenirs, mais son mauvais état de santé et sa mémoire affaiblie ne lui permirent jamais, lorsqu'il revint en France, de publier le résultat de ses travaux.

Des aventures presque incroyables attendaient un autre de leurs compagnons, Godin des Odonais, qui avait décidé de s'établir à Quito : obligé de se rendre à Cayenne pour affaires, et ne pouvant revenir à l'Equateur, il attendit pendant quinze ans les passeports de la cour du Portugal qui devaient lui permettre d'envoyer chercher sa femme ; celle-ci décida de le rejoindre par ses propres moyens, et y parvint en effet, après un voyage qui dura plusieurs années et au cours duquel elle perdit son fils et ses deux frères qui l'accompagnaient.

Mais le plus malheureux fut évidemment le chirurgien Seniergues, dont la triste fin, à Cuenca, est racontée par La Condamine, sur un ton vengeur, sinon impartial.

La mission ne devait pas être moins mouvementée pour les deux lieutenants de vaisseau espagnols. Chargés de retrouver les Académiciens français à Carthagène des Indes, port de la Nouvelle-Grenade (aujourd'hui la Colombie), ils les attendirent pendant quatre mois, qu'ils mirent à profit en étudiant les particularités géographiques, botaniques, et autres, du pays. Ils partagèrent ensuite les recherches et les fatigues des savants, mais durent, à trois reprises, s'y soustraire, pour se livrer à des opérations militaires. Une première fois Juan et Ulloa, — qui, remarquons-le, n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il fut désigné pour la mission en 1735 — furent chargés de mettre la côte de Lima et des environs en état de défense contre la flotte de l'amiral Anson, qui menaçait ces parages. Le danger passé, ils regagnèrent Quito, où les savants français avaient établi leur quartier général, mais, à peine arrivés, on les rappelait à Guayaquil, et lorsque la défense de cette ville eût été assurée, Ulloa obtint de reprendre seul le chemin de Quito, pour recevoir bientôt l'ordre d'aller de nouveau croiser sur les côtes du Chili. Lui et son camarade purent enfin terminer leurs observations, en 1744, avec Godin, demeuré seul à Quito après le départ des deux autres Académiciens ; leur voyage de retour fut fertile en épisodes : rencontres de corsaires, combats, tempêtes, etc. ; finalement, Ulloa (1) fut fait prisonnier à Louisbourg, et emmené en captivité à Londres, où le Président de la Société Royale, Martin Folkes, s'empressa de le faire remettre en liberté après l'avoir admis comme membre de cette Société. Entre temps, une polémique s'était élevée entre lui et les

(1) Ulloa est demeuré célèbre pour ses travaux scientifiques, surtout en astronomie. On sait qu'il poussa le goût de l'observation jusqu'à oublier, lors d'une croisière aux Açores, de décacheter le pli officiel dont il était porteur, et qui lui enjoignait diverses opérations militaires ; revenu en Europe après cette croisière inutile, il passa en conseil de guerre, et fut acquitté, sans doute par égard pour sa qualité de savant, auquel les distractions sont permises...

savants français, au sujet de l'inscription gravée sur les pyramides dressées à Quito comme témoignage des travaux de la mission : Juan et Ulloa dénoncèrent cette inscription comme injurieuse pour le Roi d'Espagne ; du moins évitèrent-ils de se brouiller entre eux, à l'exemple de leurs confrères, et rédigèrent-ils ensemble l'exposé de leurs observations.

*
**

ARRIVÉE le 15 Novembre 1735 à Carthagène des Indes, la mission française, qui venait de Saint-Domingue, fut reçue par Juan et Ulloa avec de grandes démonstrations de politesse. Il avait été décidé que les observations auraient lieu à l'Equateur, près de la ville de Quito, située presque exactement sous la Ligne ; quelques jours plus tard, les savants reprirent donc la mer, pour atteindre le 29 Novembre Porto-Bello, près duquel s'ouvre aujourd'hui le Canal de Panama. Le passage vers Panama se fit par voie fluviale : les bâtiments remontèrent la Chagre, dont Ulloa décrit le cours. Après un séjour assez prolongé à Panama, où s'achevèrent les préparatifs indispensables, les Académiciens s'embarquèrent de nouveau, le 21 Février 1736, pour Guayaquil, où ils arrivèrent le 26 du mois suivant.

La partie la plus dure du voyage restait encore à faire : il fallait d'abord remonter le fleuve de Guayaquil, les routes étant impraticables à la saison où se trouvaient nos explorateurs, puis, du port de Caracol, gagner Quito à travers les montagnes, à dos de mules. Rude épreuve pour des Académiciens ! Ulloa décrit longuement ce qu'ils eurent à souffrir, d'abord de la part des *mosquitos* dont les piqûres cruelles les contraignaient parfois à se jeter à l'eau pour tenter de leur échapper un instant, ensuite à cause des chemins à peine praticables par lesquels il leur fallut passer. Tantôt ils serpentent à travers la forêt, où les arbres se touchent presque, « de sorte, dit-il, que nous étions exposés à nous blesser à chaque instant en passant ; & malgré la plus grande attention, nous ne laissions pas de nous meurtrir les genoux & les jambes contre les troncs, & la tête contre les branches » ; tantôt ce sont des sentiers de montagne, n'offrant d'un côté que des « précipices affreux », et de l'autre un passage si étroit « que les montures & les Cavaliers ne pouvoient presque point passer, & encore moins éviter de heurter tantôt à un arbre, tantôt à l'autre, & quelquefois contre le roc », si bien qu'en arrivant à l'étape tous se trouvaient « fort meurtris ». Parfois ces chemins de montagne sont si mauvais que les muletiers indiens doivent préparer aux bêtes de charge, à l'aide d'un hoyau, l'endroit où elles poseront le pied ; d'autres sont de véritables glissoires sur lesquelles la mule se laisse aller, joignant les pattes et raidissant les jarrets ; le moindre mouvement mal à propos suffit alors pour précipiter cavalier et monture dans l'abîme. Les ponts que l'on passe branlent

sous les pas ; ils n'ont d'ailleurs que trois pieds de large, à peine, sans garde-fou ; on les refait chaque année, à la hâte, et ils ne durent que l'espace d'un hiver, car en été les rivières se passent à gué, et ils sont pourris à la fin de la saison. Cela, sans compter les accidents imprévus : arbres tombés en travers du chemin, que l'on se contente de franchir comme l'on peut, sans rien débayer, torrents grossis par les eaux de pluie, qui viennent raviner et détruire les sentiers, etc. A l'étape, les voyageurs s'arrêtent et s'abritent en général sous des cabanes faites de pieux et de feuilles de *vijahua*, que les Indiens leur bâtissent en moins d'une heure. Avec cela, le froid est parfois intense, et les cabanes, au matin, sont couvertes de gelée.

Quelques incidents viennent cependant jeter une note plus gaie : par exemple la réception faite aux voyageurs lors de leur arrivée à Guaranda : le Corréridor en personne vient à leur rencontre, accompagné de l'Alcade provincial, du Curé et des personnalités de l'endroit ; derrière eux, un cortège de jeunes Indiens vêtus de bleu, dansant et agitant de petits étendards ; lorsqu'ils approchent du bourg, les cloches se mettent à sonner, et c'est au son des fifres et des tambourins que les Académiciens font leur entrée : « On n'en use jamais autrement avec les étrangers de quelque distinction, leur explique-t-on, et c'est une coutume générale dans le pays ». Il faut remarquer d'ailleurs que, sans se manifester toujours d'une manière aussi bruyante, l'accueil cordial et l'hospitalité généreuse des Sud-Américains ont été relevés par la plupart des voyageurs comme l'un de leurs traits dominants.

Après dix-huit jours de ce voyage, les savants arrivèrent enfin à Quito, le 29 Mai 1736 ; ils y furent magnifiquement reçus par le gouverneur, Don Denys de Alcedo y Herrera, qui leur avait fait préparer un logement au Palais de l'Audience, et pendant trois jours ce fut un défilé de toutes les personnalités du pays, empressées à témoigner leur considération pour ces hôtes de qualité.

Ceux-ci se trouvaient alors à pied d'œuvre, et commencèrent leurs travaux sans tarder. Tout le reste de l'année fut consacré à préparer le terrain sur lequel ils devaient faire leurs observations, et qui allait servir de base à tout l'ouvrage ; la plaine de Cayambe, au Nord de Quito, fut d'abord choisie dans cette intention ; à peine y étaient-ils installés qu'un des membres de la mission, en sous-ordre, nommé Couplet, mourut d'un mal inconnu après deux jours de maladie.

Le terrain s'étant révélé defectueux, les Académiciens se transportèrent vers la plaine d'Yaruqui, au Nord-Est de la ville, et ce lieu devint définitivement la base de leurs expériences. « Notre tâche journalière, dit Ulloa, consistoit à mesurer ce terrain dans une ligne horizontale, nivelant continuellement pour en corriger les défauts. Nous commençons cet exercice avec le jour, & nous ne discontinuons qu'à l'approche de la nuit, à moins que quelque orage subit ne nous obligeât à le suspendre aussi longtemps qu'il

duroit ». Puis la caravane se scinda en plusieurs parties : les uns allèrent reconnaître les terrains au Nord de Quito, et en lever des cartes, les autres firent de même au Sud ; cela, pour faciliter la construction des triangles que les Académiciens voulaient établir afin de faire leurs calculs, et déterminer l'emplacement des signaux qui devaient servir de repère. Pendant ce temps, La Condamine accompagné de Jorge Juan se rendait à Lima pour y solliciter quelques secours d'argent sur les lettres de recommandation dont il était porteur, en attendant que vissent de France les subsides promis. Beaucoup de savants français ont passé par de semblables expériences, mais sans doute La Condamine avait-il des procédés particuliers pour réussir où tant d'autres ont échoué, car il avait heureusement rempli sa mission lorsqu'il revint, en Juin 1737, retrouver ses compagnons.

Dès lors commença la pose des signaux en montagne : un groupe dirigé par Godin et Juan alla vers les monts Pambamarca, un autre comprenant Bouguer, La Condamine, Ulloa et leurs associés s'établit sur le Pichincha. On a peine à croire toutes les souffrances qu'ils endurent pour mener à bien leur travaux. Ulloa fait remarquer qu'il n'aurait jamais cru avoir à supporter, au mois d'août, et dans la zone torride, des froids aussi rigoureux ; vents glacés, neiges continuelles, rien ne leur fut épargné. Lui-même éprouva d'abord le mal de montagne, si violemment qu'il demeura sans connaissance et dut s'habituer graduellement au changement d'altitude. Ils s'installèrent sur une roche couverte de neige, et sur laquelle, faute d'espace, il fut impossible de déployer la tente de campagne qu'ils avaient apportée ; force leur fut donc de faire construire une cabane par les Indiens, dans laquelle ils se tenaient ordinairement. « La porte de notre cabane étoit fermée de cuirs de bœufs, & en dedans nous avions grand soin de boucher tous les trous, pour empêcher le vent d'y pénétrer ; car quoiqu'elle fût bien couverte de paille le vent ne laissoit pas de s'y introduire... Souvent les jours par leur entière obscurité ne se distinguoient point des nuits ; & toute la clarté que nous avions venoit d'une ou deux lampes, que nous tenions toujours allumées, pour nous reconnoître les uns les autres, ainsi que pour passer le tems à quelque lecture. La petitesse de la cabane remplie de personnes, & la chaleur que donnoient les lampes, nous laissoient encore dans la nécessité d'avoir chacun une chaufferette, pour tempérer la rigueur du froid. Avec ces précautions nous nous serions moqués de la froidure, si nous n'avions été continuellement dans un danger prochain de périr, & si toutes les fois qu'il neigeoit nous n'avions été obligés de sortir de notre hute munis de pèles, pour décharger le toit de la neige qui s'y entassoit, sans quoi il se seroit affaissé sous le poids... » (1). Les domestiques Indiens étoient eux-mêmes si engourdis qu'ils n'étoient d'aucun secours ; d'ailleurs les savants éprouvèrent maints déboires avec eux :

(1) *Op. cit.*, T. I, p. 197.

ni le salaire quatre fois plus élevé que celui des domestiques ordinaires, ni les menaces de l'Alcade qui les leur fournissait, ne pouvaient les déterminer à demeurer longtemps dans de pareilles conditions. Plus d'une fois les Européens se virent abandonnés, ce qui aurait pu leur faire courir les plus graves dangers, si bien que le gouverneur se décida à leur envoyer quatre Indiens qu'il faisait relayer par de nouveaux de quatre jours en quatre jours, pour empêcher de semblables désertions. La nourriture consistait en un peu de viande ou d'un gibier quelconque cuits avec du riz dans de la neige fondue. Le séjour sur cette première station se prolongea pendant vingt-trois jours « sans que nous eussions pu finir les observations des angles ; par la raison que quand nous pouvions jouir d'un peu de clarté sur la hauteur où nous étions, les autres sur le sommet desquels étoient les signaux qui formoient les triangles pour la mesure géométrique de notre Méridienne étoient enveloppés de nuages : & les instans où nous jugions que ceux-ci alloient être libres de cet embarras, & ne le devenoient pourtant entièrement, étoient le tems où la montagne de Pichincha y étoit le plus assujettie ». Ces signaux étoient primitivement des panneaux de bois, de forme pyramidale, mais les savants durent bientôt y renoncer, car ils étoient tantôt arrachés par le vent, tantôt emportés par les Indiens qui faisoient paître leurs troupeaux sur la hauteur ; en fin de compte ils furent obligés d'employer comme repères les tentes qu'ils dressaient pour chaque campement.

Telle fut la vie que menèrent nos Académiciens pendant deux années, d'août 1737 à la fin de juillet 1739 ; ils occupèrent pendant ce laps de temps, les uns trente-deux, les autres trente-cinq installations différentes, mais toujours aussi inconfortables. On ne peut qu'admirer cette ardeur scientifique et ce désintéressement qui les poussaient à venir mesurer la figure de la terre sous des climats à ce point hostiles, mais on comprend aussi l'ahurissement des populations qui assistaient à ce singulier manège et ne pouvaient se résigner à croire que ces étrangers respectables fussent venus de si loin endurer de telles fatigues, simplement pour avoir le plaisir de mesurer le méridien — dont au surplus elles n'avaient sans doute jamais entendu parler.

Quelques âmes simples, parmi les Indiens qui habitaient les montagnes autour de Quito, prirent les Européens pour des sorciers : c'est ainsi qu'ils virent un jour venir à eux toute une famille éplorée qui les supplia de lui faire retrouver un âne qu'elle avait perdu, comptant pour cela sur les lumières surnaturelles qu'ils ne devoient pas manquer d'avoir. D'autres les prirent seulement pour des fous. Mais l'opinion la plus généralement répandue fut qu'on avait affaire à une bande de prospecteurs venus pour exploiter des mines par eux découvertes, et assez habiles pour cacher leur jeu sous le voile de soi-disant recherches scientifiques ; à ce titre, ils inspirèrent une certaine méfiance, du moins auprès du petit peuple.

MMAIS il y a loin de la méfiance à la malveillance, surtout parmi des populations renommées pour leur sens de l'hospitalité. Les allures arrogantes de l'un des membres de la mission, le chirurgien Jean Seniergues, allaient cependant éveiller des sentiments hostiles qui, parmi des êtres passablement impulsifs, ne tardèrent pas à provoquer un drame dont il fut la victime, et où nos Académiciens eux-mêmes virent leurs jours en danger.

La marche de leurs travaux avait amené tous les membres de l'expédition à Cuenca, où des mesures géométriques devaient être faites depuis la tour de la Grande Eglise de la ville, au mois d'août 1739. Seniergues y avait précédé ses compagnons et s'était déjà fait quelques relations dans la ville. Il y avait notamment noué connaissance avec une jeune fille, Manuela Quesada, et s'était mêlé assez imprudemment d'histoires sentimentales qu'elle avait eues avec un nommé Diego de Leon ; il n'en fallait pas davantage pour créer un ennemi au jeune chirurgien, et susciter contre lui une sourde hostilité dans la cité, d'autant plus qu'il affectait des allures insolentes et n'avait pas craint de défier publiquement le dit Leon. Comme il arrive souvent dans une petite ville, diverses gens prirent part à cette affaire : l'Alcade, le Grand Vicaire, et un ami de Léon, Neyra, qui s'était d'abord promis de réconcilier les deux adversaires. Sur ces entrefaites, les Académiciens furent invités à une course de taureaux : les fêtes devaient se dérouler pendant cinq jours sur la grande place de Cuenca, transformée en arène autour de laquelle avaient été dressées des tribunes pour les assistants. C'est dans ce tumulte de réjouissance populaire, parmi une foule surexcitée, qu'eurent lieu les événements qui devaient transformer les ébats des *toreros* en chasse à l'homme, et marquer tragiquement l'expédition française à l'Equateur.

Seniergues provoqua d'ailleurs lui-même la fureur générale en se montrant dans la loge de Manuela Quesada, en intervenant mal à propos dans un combat figuré qu'il avait pris pour un véritable duel, et enfin, en insultant, de sa tribune, le nommé Neyra qu'il soupçonnait de venir le narguer. Celui-ci, qui allait prendre part à une cavalcade précédant la course de taureaux, met alors pied à terre, crie que Seniergues veut le tuer, « qu'il va se retirer chez lui, qu'enfin il n'y a plus ni fête ni course de taureaux. Il n'en fallut pas davantage, raconte La Condamine, pour mettre tout ce peuple en fureur ; ils entourent leur capitaine [*Neyra lui-même*], en criant : Vive le Roi, meure le mauvais gouvernement, meurent les François, etc. etc. » (1). Il était évidemment excessif de clamer des menaces de mort contre le gouvernement à cette occasion, mais les esprits étaient échauffés, et rien ne pouvait désormais rete-

(1) La Condamine, *Lettre sur l'émeute*, p. 18.

nir la populace, qui se précipite vers la loge de Seniergues, aux cris de : A mort les *Gavaches* ! — terme injurieux par lequel les Espagnols désignaient alors les Français. Comme on commençait à démolir sa tribune, Seniergues « met pied à terre et donne un spectacle plus singulier que celui des taureaux. Adossé contre un pilier, un sabre dans la main droite, un pistolet de poche dans la gauche, il fait tête à cette multitude ; aucun n'ose l'approcher : mais la foule des survenants faisant avancer plus qu'ils ne vouloient ceux qui étoient les plus près de lui, prêt de se voir entouré, il rompt la mesure, se retire, faisant toujours face aux assaillants, jouant de l'espadaon avec son sabre, & parant les coups, sans tenter de faire, & sans recevoir aucune blessure. Il étoit parvenu à l'angle de la place & tout prêt (*sic*) de l'enceinte faite pour servir de barrière aux taureaux, toujours assailli d'une grêle de pierres, dont il ne garantissoit sa tête qu'aux dépens de ses bras, lorsque les coups de pierres redoublées lui firent tomber les armes des mains » (1). Le malheureux fut alors percé de coups ; l'Alcade allait lui décharger son pistolet dans la tête lorsqu'un prêtre intervint, et bravant la foule, fit entrer le blessé dans une maison amie, proche de la place.

Les autres membres de la mission avaient assisté impuissants au drame. Don Jorge Juan, dont le prestige était grand auprès de la population, et qui, deux ans auparavant, aux dires de La Condamine, avait tiré Seniergues d'un pas presque aussi dangereux où l'avait mis son esprit agressif et un peu brouillon, se précipitait à son secours, lorsqu'il fut arrêté par deux amis qui crurent qu'il s'exposait inutilement ; le reste de la compagnie, assailli à son tour, n'eut d'autre ressource que de chercher asile au plus tôt dans les maisons environnantes, aidée par deux Pères Jésuites qui se trouvaient là : l'un fit entrer La Condamine et Jussieu dans la maison où Seniergues avait été transporté, et en barricada la porte, l'autre entraîna Bouguer, lui évitant de justesse un coup d'épée, chez le Curé de la Grande Eglise de Cuenca, celle-là même où les Académiciens devaient faire leurs expériences. Le chirurgien mourut quatre jours plus tard de ses blessures.

Plainte fut portée par la mission française, et en particulier par La Condamine, qui, à l'inertie des différents juges nommés pour instruire l'affaire, opposa une ténacité méritoire ; de son propre aveu, les procédures, suivies pendant trois années, formaient un volume in-folio de plus de mille pages ; mais, craignant, soit de rallumer la fureur populaire, soit d'exciter la vengeance des ennemis de Seniergues, magistrats et gouverneurs se récusèrent ou n'agirent que mollement ; en fin de compte, l'Alcade, Leon et Neyra, qui avaient pris la fuite au lendemain de l'évènement, furent condamnés à huit ans de bannissement par contumace, mais la sentence, aux dires de La Condamine, ne fut pas exécutée. Quatre ans plus tard, celui-ci, quittant Cuenca, faillit

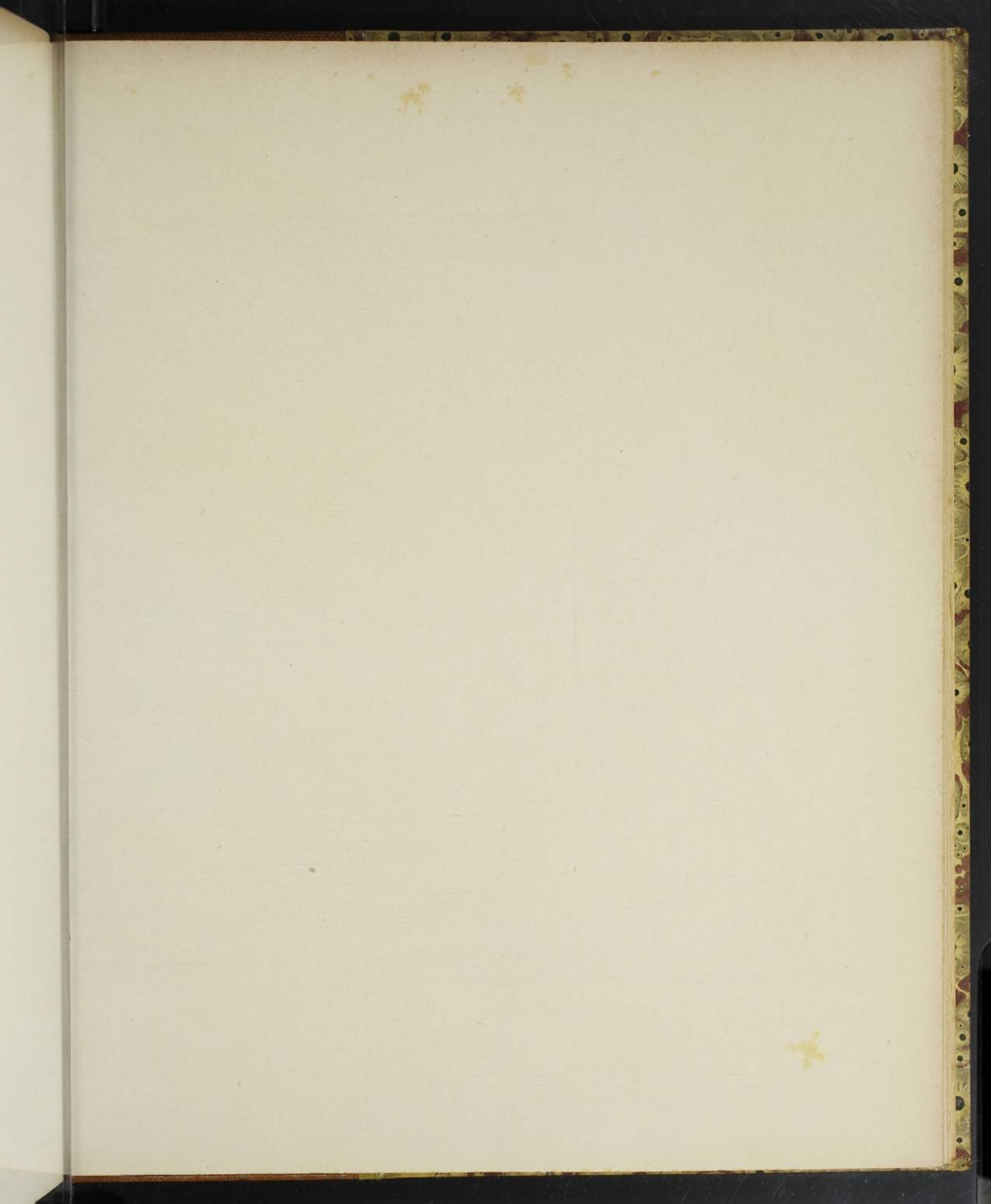
(1) *Ibid.*, p. 22.

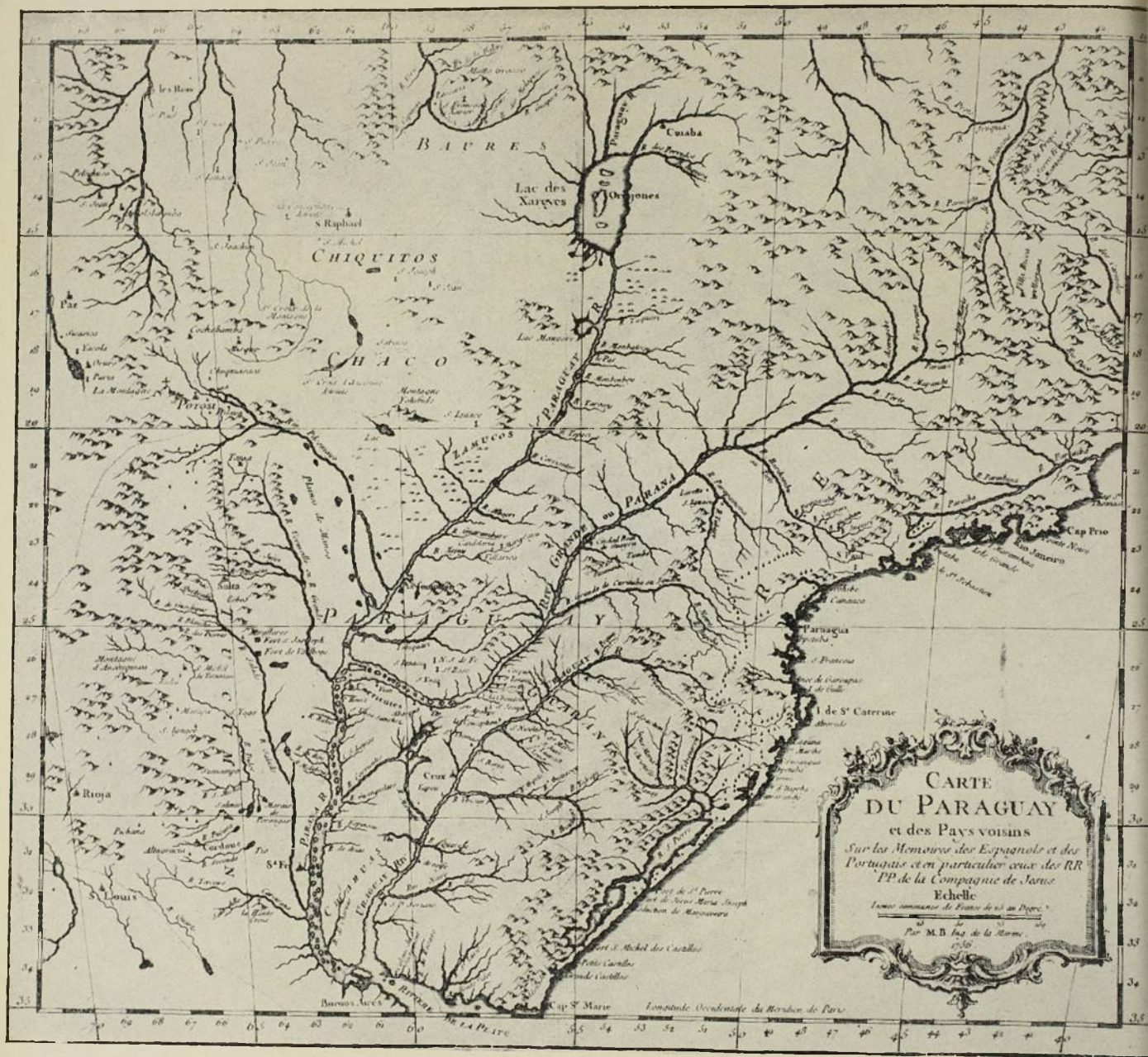
tomber dans une embuscade que lui avaient tendue les meurtriers de Seniergues pour s'emparer des pièces du procès qu'il emportait, et peut-être aussi pour le faire disparaître lui-même.

Il n'eut d'autre ressource, une fois revenu en France, que de jeter quelque lumière sur un incident dont le bruit s'était naturellement répandu jusqu'en Europe, et y faisait l'objet de toutes sortes de commentaires, en rédigeant cette *Lettre sur l'émeute*, qui se lit encore avec intérêt, grâce au style mordant et incisif de l'auteur ; il y joignit un dessin de sa main, représentant la grande place de Cuenca, théâtre du drame, (1) pour faire saisir sur le vif la manière dont la scène s'était déroulée, — ainsi que quelques-unes des pièces justificatives évoquées au procès.

Tels sont les principaux événements qui marquèrent le séjour en Amérique méridionale de trois Académiciens français, envoyés pour mesurer la figure de la Terre.

(1) Reproduit p. 81.





(Tirée de l'histoire du Paraguay du P. DE CHARLEVOIX, T. III)

Une Réussite Sociale

Les Réductions des Pères Jésuites au Paraguay

NOTRE époque est trop préoccupée d'expériences sociales pour ne pas manifester quelque curiosité à l'égard de l'un des systèmes les plus originaux que l'histoire des peuples ait connus. Nous voulons parler des *Doctrines*, ou *Réductions* établies par les missionnaires Jésuites parmi les Indiens du Nouveau Monde, au Paraguay en particulier. L'Amérique méridionale, pour les Européens du XVIII^e siècle, était, en même temps qu'une terre d'aventures, de négoce et de mystère, le théâtre d'une organisation sociale devant laquelle les contemporains restèrent passablement déconcertés ; le recul du temps et les essais divers auxquels nous avons assisté dans ce domaine nous permettent sans doute de mieux saisir la raison de cette organisation, et l'intérêt qu'elle présente ; en tous cas, sa réussite, pendant près de deux siècles, devait avoir une profonde influence sur les destinées ethniques et religieuses de l'Amérique méridionale, tout en achevant de caractériser pour nous la physionomie, si attirante, de ce vaste continent.

L'histoire des *Réductions* du Paraguay compte déjà une bibliographie importante. Dès le XVII^e siècle, le P. Nicolas del Techo, l'un des missionnaires, publiait une *Historia provinciae Paraquariae* (1) ; on trouve même mention des premières tentatives faites dans cette région dès la date de 1640, dans l'ouvrage qu'on pourrait appeler le Livre du Centenaire de la Compagnie de

(1) *Historia provinciae paraquariae Soc. Jesu, authore N. del Techo* (Liège 1673) in-folio ; citons aussi les *Insignes misionarios de la Compania de Jesus en la provincia del Paraguay*, par F. XARQUE (Pampelune, 1687) in-4°.

Jésus, connu sous le titre d'*Imago primi saeculi Societatis Jesu* (1), et qui donne, sous une forme luxueuse, un tableau de l'extension et des activités diverses de la Compagnie, symbolisées par de très curieux emblèmes gravés. Quelques ouvrages modernes ont paru sur la question, à l'étranger (2), mais les sources principales restent les travaux publiés au XVIII^e siècle : l'*Histoire du Paraguay* du P. de Charlevoix, la *Relation des Missions du Paraguay* de Muratori, et la collection des *Lettres édifiantes* (3), qui constitue une précieuse documentation.

**

AU XVIII^e siècle, les établissements des Pères Jésuites au Paraguay comptaient de trente à trente-deux bourgades, appelées communément *Doctrines* ou *Réductions*, qui groupaient environ cent-cinquante mille Indiens ; elles s'échelonnaient sur le cours du Rio Parana, du Paraguay et de l'Uruguay, jusque vers le pays des *Chiquitos*, et couvraient donc approximativement ce qui est aujourd'hui le Paraguay, une partie de l'Uruguay, de l'Argentine du Nord, et de la Bolivie.

(1) *Imago primi saeculi Societatis Jesu a Provincia Flandro-Belgica ejusdem Societatis repraesentata*, publié à Anvers, chez Plantin-Moret, en 1640, in-folio. D'après le *Dict. des Anonymes* de Barbier, ce serait l'œuvre collective des PP. Tollenarius, Henschen et Bolland ; les vers latins seraient dus à Hoschius et les vers flamands à Adrien de Poirtres ; l'illustration comprend 123 figures emblématiques gravées par Cornelius Galle. L'ouvrage lui-même est divisé en six parties : *Societas nascens*, *Societas crescens*, *Societas agens*, *Societas patiens*, *Societas honorata*, et enfin une partie consacrée spécialement à la province de Flandre-Belgique ; écrit sur un ton nettement apologétique, il devait susciter de vigoureuses polémiques, notamment de la part des protestants ; les missions du Paraguay y sont mentionnées pp. 231 et suiv. et p. 399.

Cet ouvrage est assez rare ; l'exemplaire de M. Jean LEBAUDY (n^o 2075 du catalogue de sa bibliothèque), en bel état, avec des gravures d'excellent tirage, se présente dans une reliure d'époque en peau de truie estampée sur ais de bois, avec des restes de fermoirs et de coins de cuivre ; il provient du collège des Jésuites d'Aix-la-Chapelle ; une note manuscrite indique qu'il lui fut donné en 1642 par un chanoine de l'église Notre-Dame de la même ville, Guillaume a Schonen. Il a ensuite fait partie, jusqu'en 1940, de la bibliothèque du Collège Saint-Grégoire, à Tours.

(2) Cf. HERNANDEZ (P. Pablo), *Organizacion social de las doctrinas guaranicas de la Compania de Jesus* (Barcelone, 1913), 2 vol. in-4^o ; FASSINDER (Maria), *Der Jesuitenstaat in Paraguay* (Halle, 1926), in-8^o, dans les *Studien über Amerika und Spanien* ; CARDEVIELLE (B.), *Misiones Jesuicas en el Paraguay* (Asuncion del Paraguay, 1923), in-12^o ; PASTRILS, *Historia de la Compania de Jesus en la provincia del Paraguay*, et les chapitres consacrés à cette même province dans l'*His-*

Politiquement, ces Réductions dépendaient du roi d'Espagne, auquel les Indiens juraient obéissance ; à ce titre, ils payaient un tribut annuel, dû par les hommes de dix-huit à cinquante ans, à raison d'une piastre par tête. Cette imposition était beaucoup moins forte que celle des autres Indiens, qui payaient cinq piastres chacun — inégalité qui donna lieu à d'amers reproches : à plusieurs reprises des tentatives furent faites auprès de la couronne d'Espagne pour que les Indiens des Réductions fussent soumis aux mêmes impôts que les autres, mais les rois ne s'y prêtèrent pas, et successivement Philippe IV en 1663, Philippe V en 1711 et en 1743 défendirent par décret de rien exiger d'eux en dehors de ce modique tribut. Il ne s'agissait pas en effet d'une imposition de guerre, les Indiens du Paraguay ayant été amenés par la persuasion à reconnaître l'autorité espagnole, et s'y étant soumis librement, à la différence des autres, qui y avaient été contraints par les armes ; d'autre part, leur maintien dans l'obéissance n'exigeait aucun déploiement de forces et l'impôt lui-même revenait à l'État sans aucun frais, puisque les Indiens venaient l'acquitter directement à Buenos-Ayres, sans qu'il y eût besoin de leur envoyer des collecteurs ; enfin, dans toutes les occasions où un service militaire leur était demandé, l'équipement et les frais étaient à la charge des bourgades, sans qu'il en coûtât une piastre au Trésor Royal.

En dehors de cette capitation, l'autorité du Roi était représentée par le Gouverneur du Paraguay qui exerçait un droit de visite, et pouvait seul condamner à mort un Indien, en cas de faute grave qui ne se présentait d'ailleurs jamais — mais elle se bornait pratiquement à nommer chaque année le *Corregidor* de chaque Réduction, sur une liste qu'on lui proposait.

Car — fait unique et tout à fait remarquable dans l'histoire de la domi-

toria de la Compania de Jesus en la Asistencia de Espana du P. ASTRAX (A), Madrid, 1925, in-8°, pp. 479-635. Un article de Ch. GIDE, intitulé *Les Républiques des jésuites du Paraguay*, a paru dans la *Revue des Etudes coopératives*, 7^e année, avril-juin 1928. Signalons aussi sur ce sujet une thèse en préparation, par M. A. GALLEMIN, sous le titre : *Communisme et système social des jésuites chez les Paraguayens du XVII^e siècle*.

Nous sommes redevables de ces indications au R. P. LECLER, bibliothécaire des *Etudes* à qui nous exprimons ici nos remerciements respectueux.

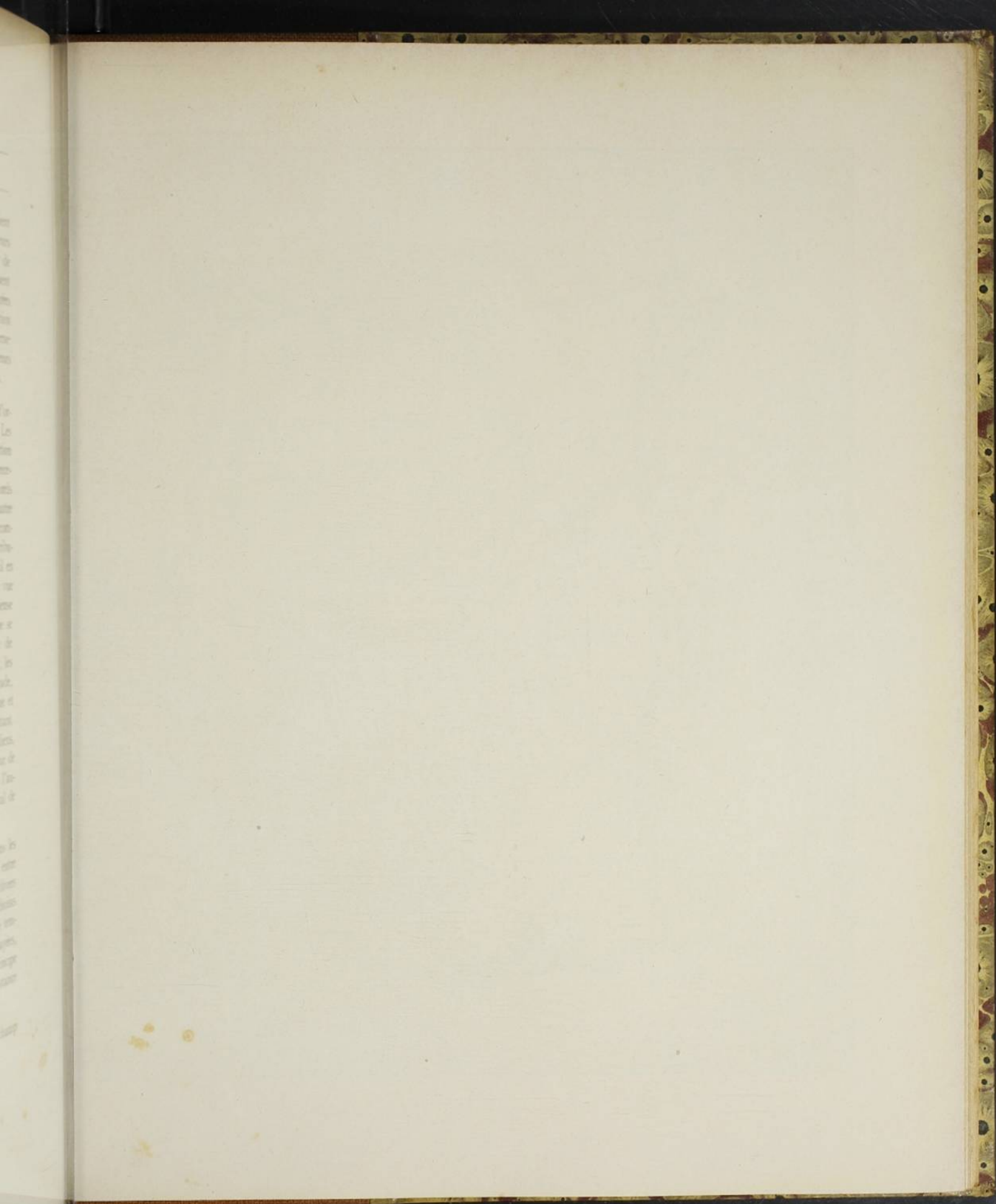
(3) Nous utiliserons *l'Histoire du Paraguay* du P. de CHARLEVOIX dans la première édition, en 6 vol. in-12° (Paris, 1757) ; l'ouvrage de MURATORI est la traduction, due à l'abbé de Lourmel, de : *Il Cristianesimo felice nelle Missioni di Padri della Compagnia di Giesu nel Paraguay*, parue en 1754 (Paris, Bordalet, in-12°) ; l'original et la traduction ont eu de nombreuses réimpressions. La collection des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des Missions Etrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus*, comprend, en première édition, 34 recueils, en 32 volumes in-12°, parus de 1717 à 1776, par les soins des RR. PP. Le Gobien, Du Halde et Patouillet ; plusieurs rééditions en ont été faites.

nation espagnole en Amérique méridionale — ces Indiens s'administraient eux-mêmes : ils avaient leurs *regidores* et leurs *alcaldes*, autrement dit, leurs officiers de justice et de police, élus par la population, le premier jour de l'année, et confirmés par le Gouverneur. Les chefs militaires étaient également choisis parmi les indigènes ; tout au plus les troupes étaient-elles encadrées par des officiers et des soldats espagnols, lorsqu'il s'agissait d'une expédition d'importance. Mais aucun espagnol ne venait s'immiscer dans leur gouvernement et leur administration intérieure ; l'accès des Réductions était d'ailleurs formellement interdit à tout autre qu'aux Indiens qui en étaient les sujets.

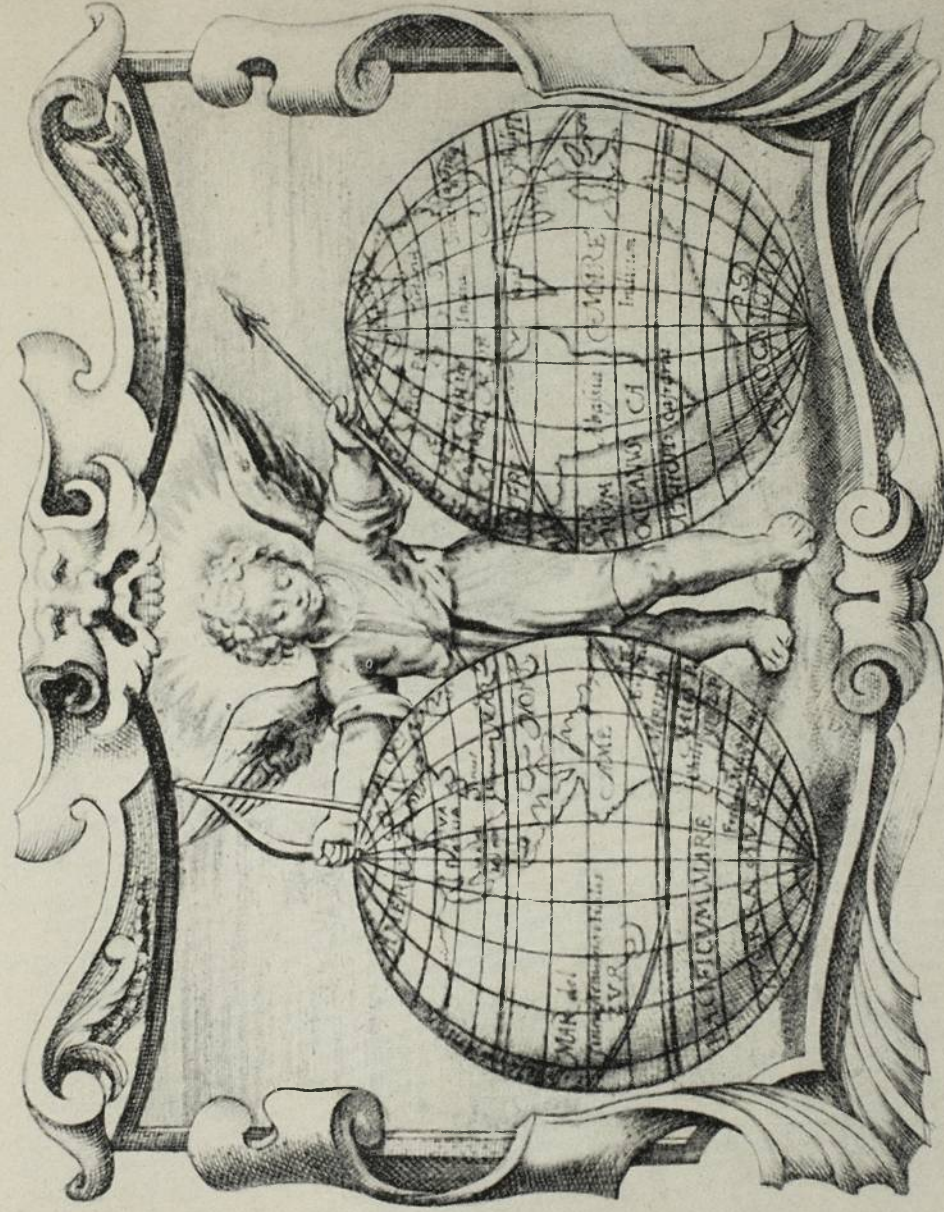
En pratique, l'autorité qu'ils reconnaissaient était essentiellement d'ordre moral, et fondée sur la conversion de ces peuplades au Christianisme. Les deux, quelquefois trois Pères Jésuites qui s'occupaient de chaque Réduction avaient toute la confiance, et par là toute la soumission des indigènes ; recevant d'eux les biens spirituels, avec à peu près tous les bienfaits temporels dont ils jouissaient, ceux-ci n'auraient pu admettre ou même concevoir d'autre autorité que la leur. Du point de vue judiciaire, par exemple, les fautes commises étaient par eux considérées, non comme des délits relevant des tribunaux, mais comme des péchés relevant du sacrement de pénitence ; et il en était ainsi pour tous les détails de la vie. Il importe de ne pas perdre de vue ce caractère pour comprendre l'histoire des Indiens du Paraguay, et l'immense prestige dont les Jésuites jouissaient auprès d'eux, qui pas un instant ne se démentit. Du point de vue ecclésiastique, les Réductions dépendaient de l'Evêque de l'Asuncion, qui pouvait les visiter comme bon lui semblait ; les Jésuites eux-mêmes étaient, nous l'avons dit, au nombre de deux par bourgade, l'un étant recteur, et l'autre, presque toujours un missionnaire plus jeune et achevant d'apprendre la langue du pays, lui servant de vicaire et d'assistant. L'entretien du premier était assuré par le roi, sur le tribut reçu des Indiens, l'autre était entretenu par la Compagnie. De plus, il y avait un Supérieur de la Mission, dont le temps se passait continuellement en visites de l'une à l'autre, et soumis lui-même, comme l'exige la règle de l'Ordre, au Provincial de la région.

Du point de vue économique et social, le système en usage dans les Réductions était entièrement original. D'abord, l'égalité était absolue entre tous les habitants, aucune distinction de naissance n'étant admise ; les divers officiers ou surveillants qui exerçaient une charge quelconque étaient choisis uniquement pour leur mérite et ne se voyaient attribuer qu'une autorité temporaire, soumise elle-même à un contrôle ; leurs fonctions n'étaient pas payées, et de toute façon l'usage de la monnaie était totalement inconnu. Le principe était que chacun devait avoir, en échange de son travail, la subsistance assurée.

Dans ce but, chaque famille indienne avait sa maison et son champ



Societatis Missiones Indicae.



Vnus non sufficit orbis.

qu'elle cultivait en toute liberté. Les semences lui étaient données au début de la saison, sous réserve d'en rapporter une quantité égale dans les magasins publics au moment de la récolte ; des bœufs de labour et des instruments agricoles ils n'avaient en général que l'usufruit. En dehors du champ familial, il y avait de vastes territoires appartenant à la communauté, et cultivés par l'ensemble des habitants, par les enfants en particulier, pour tout ce qui n'excédait pas leurs forces ; là surtout résidait l'originalité du système. Tout ce que produisait ce terrain de la communauté était déposé, avec les réserves de semences, dans les magasins publics. C'est de ce fond commun, nommé la *Possession de Dieu*, que l'on tirait les ressources nécessaires à l'entretien de l'église et du culte, — en partie du moins, — en partie le roi d'Espagne fournissait gracieusement aux missionnaires le vin et l'huile dont ils avaient besoin, et qui auraient représenté une dépense assez lourde, puisque l'une et l'autre de ces denrées devaient être importées, la contrée n'en produisant pas. Surtout, le fond de la communauté assurait la nourriture de tous ceux qui pour une raison ou une autre ne pouvaient travailler la terre : les veuves, les orphelins, les infirmes, les vieillards, les artisans et les fonctionnaires, qui, nous l'avons vu, ne recevaient pas d'autre salaire que leur subsistance. Cela permettait aussi de secourir ceux qui se trouvaient dans la gêne, de parer aux mauvaises récoltes, de payer les frais des expéditions militaires s'il y avait lieu, d'acheter les métaux nécessaires à la fabrication des armes ou à la décoration des autels : acier, cuivre, fer, or et argent ; enfin, cela permettait d'échanger avec les autres bourgades les produits indispensables, car, si toutes n'étaient pas propres aux mêmes cultures, du moins pouvaient-elles se compléter : « Dans celles qui approchent le plus du Tropicque, comme celles des environs du Parana, on recueille du miel, de la cire, du maiz & du coton. Les plus méridionales fournissent de la laine, du chanvre & du froment ; on y trouve de bons pâturages, couverts de troupeaux de bœufs & de moutons ; les bois & les rivières fournissent partout du gibier & du poisson ; or, tout ce qu'on ne tire pas de la terre & des rivières, on l'a par échange » (1).

Il s'agissait en somme d'un système semi-communautaire, où, sans bannir l'initiative et la propriété individuelles, on assurait à tous l'abondance grâce aux ressources collectives. Quelques auteurs ont même cru que la communauté des produits était absolue, et cela dut exister en effet dans les débuts de chaque bourgade : « Ceux qui font la récolte, écrivait un Père Capucin, le P. Florentin, de Bourges, en visite dans la Réduction S. François Xavier, en 1711, sont obligés de transporter tous les grains dans les Magasins publics : Il y a des gens établis pour la garde de ces magasins, qui tiennent un registre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois,

(1) CHARLEVOIX, *op. cit.*, T. II, p. 54.

les Officiers qui ont l'administration des grains, délivrent aux Chefs des quartiers la quantité nécessaire pour toutes les familles, donnant à chacun plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins nombreuse. Il en est de même pour la distribution de la viande : on conduit tous les jours à la Peuplade un certain nombre de bœufs & de moutons, qu'on remet entre les mains de ceux qui doivent les tuer. Ceux-ci après les avoir tuez font avertir les Chefs de quartier, qui prennent ce qui est nécessaire pour chaque famille... » (1). Mais cette communauté rigoureuse ne semble avoir été pratiquée que dans les tout premiers temps, lorsqu'il était nécessaire d'observer une économie stricte, et d'y accoutumer des êtres dont l'insouciance ne connaissait pas de limites.

En tous cas, même le travail individuel fut toujours étroitement surveillé : des inspecteurs passaient dans les champs, examinaient la façon dont ils étaient cultivés, comment on tirait parti des semences, et si l'on ne gaspillait pas les provisions ; il s'agissait d'empêcher que, par indolence ou par gourmandise, quelques-uns ne fussent à la charge des autres. L'entraide régnait d'ailleurs à tel point que ceux qui pour une raison quelconque étaient obligés de quitter leur terre : pour le service du roi ou les voyages nécessités par le paiement du tribut et les rapports de bourgade à bourgade — trouvaient à leur retour leurs champs cultivés par leurs compagnons et aussi bien entretenus que s'ils ne s'étaient pas absentés. Le châtiment des paresseux consistait à faire quelques heures supplémentaires dans le champ de la communauté.

Le travail des femmes était réglementé comme celui des hommes ; en plus du soin de leur maison et de quelques travaux des champs, proportionnés à leurs forces, on leur distribuait au début de chaque semaine une certaine quantité de laine et de coton qu'elles devaient rendre le samedi soir, après les avoir filés. Elles alimentaient ainsi les ateliers de tissage.

Car, à côté de la population paysanne, les Réductions comptaient tout un artisanat fort bien organisé : « Il y a partout, dit le P. de Charlevoix, des ateliers de dorcurs, de peintres, de sculpteurs, d'orfèvres, d'horlogers, de serruriers, de charpentiers, de menuisiers, de tisserands, de fondeurs, en un mot, de tous les arts & de tous les métiers qui peuvent être utiles » (2). Ils bâtissaient eux-mêmes leurs maisons, bien entendu ; ce n'étaient d'abord que de simples huttes de cannes et de torchis, comme les voyageurs les décrivent d'après les villages ordinaires d'Indiens où ils ont pu séjourner, avec le feu allumé au milieu de l'unique pièce, et sans autre meuble que les hamacs sur lesquels ils dormaient ; mais au XVIII^e siècle, dans la plupart des Réductions, on avait commencé à bâtir des maisons de pierre ou de briques, cou-

(1) *Lettres édifiantes*, Recueil XIII (1718), pp. 264-265.

(2) CHARLEVOIX, *Op. cit.*, p. 50.

vertes en tuiles, et aussi bien agencées que celles du peuple espagnol. Les rues étaient tirées au cordeau, avec au milieu une place publique, sur laquelle donnaient les magasins publics, l'Arsenal, les ateliers et l'Eglise. Celle-ci était toujours bâtie en pierre, et comportait souvent trois ou même cinq nefs ; elles étaient assez basses, les lambris portant sur des colonnes de bois d'une seule pièce, mais très vastes et ornées avec un soin tout particulier : « Les murailles, dit Muratori, sont ordinairement revêtues de toiles peintes garnies de franges, ou enchassées dans une boiserie. On y a représenté les principaux mystères de notre religion, afin de les mieux graver dans le cœur des néophytes » (1) ; fleurs et verdure y étaient toujours en abondance, et la richesse des vases sacrés, des linges d'autel et des objets du culte excitait l'admiration des visiteurs. Le tout était l'œuvre des Indiens, qui, éduqués dans les divers arts du bâtiment, de l'orfèvrerie, de la peinture, etc., par des Frères venus d'Europe, se révélèrent singulièrement adroits à copier les modèles qu'on leur proposait.

L'industrie du tissage était chez eux très active ; pour cela comme pour le reste, les Réductions se suffisaient à elles-mêmes et n'achetaient rien au dehors. Le P. de Charlevoix donne des détails sur la manière dont ils s'habillaient : « Les Hommes ont un pourpoint & des culottes à peu près comme les Espagnols, & par-dessus un sarrau de toile blanche, qui leur descend plus bas que les genoux. Quelquefois ce sarrau est de toile de couleur, & c'est une distinction qui s'accorde à titre de récompense. L'habillement des Femmes consiste en une chemise sans manches, qui descend jusqu'aux pieds. Elles n'ont que cela quand elles travaillent aux champs ; hors de là, elles mettent par-dessus une camisole un peu flottante. Tous ont les jambes & les pieds nus, & ne portent rien sur la tête » (2) ; seuls les officiers municipaux avaient des vêtements pour les distinguer, et les chefs des milices portaient pour faire l'exercice, « un uniforme fort propre, galonné d'or & d'argent » (3). Le tout était fourni gratuitement à la population, et distribué par ceux qui avaient la garde des magasins publics.

Les missionnaires assuraient aussi l'éducation des enfants. « Chaque Réduction a une école, où les Enfants apprennent à lire & à écrire ; il y en a une autre pour la musique & la danse » (4) ; les élèves s'y rendaient chaque matin après avoir récité en commun les prières à l'église ; les plus doués y apprenaient à lire et à écrire le latin et l'espagnol, tandis que les autres étaient suivant leurs dispositions dirigés vers les ateliers ou envoyés au

(1) *Ibid.*, p. 99.

(2) *Ibid.*, p. 56.

(3) *Ibid.*, p. 56.

(4) *Ibid.*, p. 49.

champ de la commune pour apprendre à cultiver la terre. La langue classique, si l'on peut dire, celle dont on se servait pour l'enseignement, était celle des *Guaranis*, qui formèrent les premières bourgades : car les difficultés linguistiques furent de graves obstacles pour les missionnaires ; dans telle peuplade groupant trente mille Indiens *Moxos*, on comptait une quinzaine de dialectes différents et suffisamment éloignés pour que les tribus ne puissent se comprendre entre elles. Quant à l'espagnol, on ne tenait pas à sa diffusion qui eût facilité avec l'extérieur des rapports dont on ne voulait à aucun prix. Il était essentiel, en effet, pour la réussite de l'œuvre, de préserver les peuplades du mauvais exemple que les populations espagnoles n'eussent pas manqué de leur donner : ces êtres qui vivaient sans argent, qui, selon le mot de Ulloa, ne connaissaient « ni l'inobéissance, ni la rancune, ni l'envie, ni les autres passions » (1), qui pratiquaient avec une entière sincérité les principes du christianisme qu'on leur avait inculqués, n'auraient pu manquer d'être scandalisés au contact des métis et des européens. Aucun de ceux-ci n'était admis à résider dans les Réductions : si la nécessité forçait un voyageur à s'y arrêter, il était reçu dans une maison réservée aux étrangers, où il pouvait demeurer trois jours, mais sans se mêler jamais aux indigènes. Exception était faite seulement en faveur du Gouverneur du Paraguay, de l'Evêque, et des officiers royaux qui furent envoyés pour enquêter sur des cas déterminés, par exemple, lorsque les Jésuites furent accusés de cacher dans leurs bourgades des mines d'or et d'argent, ou d'autres choses de ce genre. La force de l'exemple était très vive sur ces êtres primitifs, comme sur les enfants ; on a déjà fait remarquer que, s'ils étaient incapables d'invention, ils excellaient à copier, et les missionnaires avaient tout de suite senti qu'ils n'arriveraient à rien avec leurs néophytes si ceux-ci voyaient des populations qui se disaient chrétiennes mener une vie contraire aux principes du christianisme.

Chaque année, cependant, quelques centaines d'Indiens se rendaient dans les villes espagnoles, à Santa-Fé et à Buenos-Ayres ; ils emportaient sur des *balses* ou des radeaux équipés à frais communs par les Réductions, les marchandises à négocier : c'étaient des toiles de coton, du miel, des cuirs, du tabac et surtout du *maté*, connu sous le nom d'*herbe du Paraguay*, dont, nous l'avons vu, on faisait une grande consommation dans toute l'Amérique méridionale ; on le tirait des feuilles d'un arbre provenant des montagnes de Maracayu, à deux cents lieues environ du Paraguay ; un certain nombre d'Indiens allaient les recueillir périodiquement, mais ces expéditions affaiblissaient les peuplades qui manquaient alors de défenseurs

(1) P. 549 du T. I du *Voyage historique de l'Amérique Méridionale* ; Ulloa consacre tout un chapitre de son ouvrage (chap. XV), aux Réductions du Paraguay, pour lesquelles il ne cache pas son admiration.

et se trouvaient exposées aux incursions des ennemis ; aussi les Jésuites firent-ils venir des pousses d'arbres qu'ils acclimatèrent au Paraguay, et qui, sans avoir la force et la saveur du plant sauvage, fournissaient un *maté* de qualité suffisante pour le commerce. Dans chaque ville, un représentant, chargé des intérêts de la Compagnie, recevait les marchandises et s'occupait de les négocier ; une partie du profit servait à payer immédiatement le tribut ; le reste était consacré à l'achat des denrées nécessaires aux bourgades : « comme du fer, de l'acier, du cuivre, des harnois pour les chevaux, des hameçons, du linge, des étoffes de soye pour les ornemens de l'Eglise, ou d'autres choses de dévotion... tels que sont des crucifix, des médailles, des estampes &c. » (1).

*
*
*

ELLE était, dans ses grandes lignes, l'organisation sociale des missions du Paraguay ; elle y fut en usage pendant près de deux cents ans, sans qu'il y eût jamais le moindre signe de mécontentement ou de lassitude parmi les indigènes. Une fois ceux-ci groupés en bourgades, et amenés à la foi, les difficultés ne venaient plus que de l'extérieur : il est vrai qu'elles furent nombreuses et incessantes.

L'évangélisation du Paraguay avait commencé dès la fin du XVI^e siècle ; en 1588, l'évêque de la Plata fit appel aux Jésuites, et ces « explorateurs vraiment prodigieux » (2) se mirent à l'œuvre. En 1602, ils fondaient les deux premières colonies : les bourgades de *Lorete* et de *Saint-Ignace*. Le système alors pratiqué en Amérique méridionale était celui de l'*encomienda* : les territoires réduits à merci étaient remis en commande à un particulier chargé de les protéger, sous réserve de payer le tribut annuel de cinq piastres par tête d'Indiens ; inutile de dire que ces malheureux se trouvaient dès lors en esclavage, et féroceement exploités par les *corregidores*. Les bourgades formées par les Jésuites se présentaient sous une forme similaire, tout en permettant aux Indiens d'échapper à l'*encomienda* et au sort de leurs congénères. Elles eurent presque aussitôt l'approbation des rois d'Espagne, qui, nous l'avons vu, leur accordèrent divers privilèges et intervinrent à plusieurs reprises pour les faire respecter.

Le nombre des Indiens ainsi gagnés à la foi ne cessa de s'accroître. Chaque année, l'un des deux missionnaires affectés à la garde d'une Réduction allait vers les peuplades voisines. Les *Lettres édifiantes* décrivent à

(1) *Lettres édifiantes*, Recueil XXI (1734), p. 351-352 (tiré d'un *Mémoire* rédigé en 1732 par le P. Gaspar Rodero, Procureur général des Missions).

(2) L'expression est de Ch. GUIBÉ, *article cité*, p. 227.

plusieurs reprises ces « excursions » couvrant des distances de trente à quarante lieues : « Il part, n'ayant que son breviaire sous le bras gauche, & une grande croix à la main droite, sans autre provision que sa confiance en Dieu, & ce qu'il pourra trouver sur sa route. Il est accompagné de vingt ou trente nouveaux Chrétiens qui lui servent de guides & d'interprètes, & qui font quelquefois les fonctions de Prédicateurs ». Ces départs étaient autant de voyages d'exploration qui firent faire de grands progrès dans la connaissance de l'intérieur du pays. Les efforts des missionnaires pour trouver de nouvelles routes et faire communiquer entre eux les différents territoires évangélisés les amenèrent à une foule de découvertes ; c'est ainsi que le P. Samuel Fritz dressa la première carte du Marañon ou Fleuve des Amazones, que La Condamine devait corriger en partie après avoir descendu le fleuve à son tour. Très intéressante aussi à cet égard est la relation des tentatives faites pour reconnaître le cours du Paraguay et y parvenir depuis le pays des *Chiquitos* (1).

Lorsqu'il était arrivé à vaincre la méfiance des Indiens et à se faire recevoir dans une tribu, le missionnaire plantait une grande croix, et, avec l'aide des néophytes, commençait à expliquer la doctrine chrétienne, mêlant parfois des chants à sa prédication. Lorsqu'il parvenait à réunir un nombre de familles suffisant, il les emmenait à sa bourgade, ou, suivant les possibilités, en établissait une autre dont on choisissait soigneusement l'emplacement pour qu'elle puisse jouir d'un terrain fertile, et se préserver des incursions ennemies.

Car les ennemis ne manquaient pas. Et au premier rang, il fallait placer les Espagnols eux-mêmes : chaque mission établie représentait pour eux autant d'esclaves perdus ; aussi ne les voyaient-ils pas sans déplaisir. Ils avaient tenté de faire croire que les Indiens étaient trop bornés pour recevoir l'Évangile, et mettaient tout en œuvre pour entraver l'action des missionnaires. Une anecdote amusante est même racontée à ce sujet : lors des premières tentatives faites auprès des *Guaranis*, un habitant de Ciudad-Real, qui connaissait parfaitement la langue de cette tribu, s'offrit à accompagner les Jésuites ; or, pendant leur séjour, ceux-ci n'étaient pas peu étonnés de voir que leur interprète ne rentrait jamais sans qu'il manquât quelque chose à ses bagages ; une fois même, il revint à la mission dépouillé de la plupart de ses vêtements. Lorsqu'ils lui en demandèrent la raison, l'Espagnol répondit d'un air modeste que faire la charité était sa manière à lui de prêcher ; et les bons Pères de s'édifier devant un tel excès de générosité — jusqu'au jour où leur guide les quitta brusquement, en emmenant avec lui un certain nombre d'esclaves que ses prétendues libéralités lui avaient permis d'acheter.

(1) Cf. dans les *Lettres Edifiantes*, Recueil XXV (1741), le récit du voyage fait dans ce but en 1702 (pp. 60-92). La citation faite plus haut est extraite du même recueil, p. 23.

L'hostilité des trafiquants redoubla à mesure que l'exploitation des mines de Potosi dans le Pérou réclama davantage de main-d'œuvre. L'évangélisation des *Chiquitos*, sur laquelle les Jésuites portèrent principalement leurs efforts au début du XVIII^e siècle, se heurta de ce côté à toutes sortes d'obstacles ; le P. de Arce, qui voulut le premier se frayer un chemin vers ces régions, ne put même pas se procurer de guide et dut en engager un secrètement (1).

Mais les pires dangers vinrent des *Paulistes* ou *Mammelus* ; on appelait ainsi la population de Sao-Paulo qui était à cette époque un véritable repaire de brigands ; formée surtout de métis et de portugais, elle avait accueilli des aventuriers d'un peu tous les pays, qui faisaient leur principale ressource du commerce des esclaves. Aussi virent-ils d'un bon œil l'établissement des premières bourgades, qui constituaient pour eux d'excellentes réserves d'Indiens, destinés à devenir une proie facile. De fait, dès 1629, ils fondaient sur les Réductions de la province de Guayra et emmenaient en esclavage plus de quinze mille Indiens des bourgades de Saint-Antoine, de Saint-Michel et de Jesus-Maria, après avoir massacré ceux qui leur résistaient. Les Jésuites essayèrent vainement de se faire rendre justice, d'abord à Sao-Paulo, puis auprès du gouverneur du Brésil, Don Francisco de Oliveira ; cela faillit compromettre définitivement leurs missions, car les Indiens les soupçonnèrent d'avoir été de connivence avec les Paulistes, et de les avoir livrés à eux. A la suite de cet événement, ils obtinrent des rois d'Espagne l'autorisation d'avoir des armes à feu, et exercèrent leurs néophytes à les manier, si bien que dix ans plus tard, une nouvelle expédition des Paulistes rencontra une vigoureuse résistance, à laquelle ils ne s'attendaient pas, et échoua complètement. Les missions du Paraguay devaient peu à peu être considérées comme de vrais remparts contre ces brigands, dont le but semble avoir été de se frayer un chemin jusqu'au Pérou. Une surveillance continuelle était exercée dans un rayon de cinquante à soixante lieues autour des Réductions, pour prévenir toute surprise, et la valeur guerrière des Indiens, une fois disciplinés et accoutumés aux armes à feu, s'affirma dans toutes les occasions où ils durent combattre : dès 1641, huit cents Paulistes accompagnés de six mille Indiens étaient mis en déroute sur les bords de l'Uruguay ; les trois cents rescapés s'établirent dans la région de Buenos-Ayres, où, l'année suivante, les troupes des Réductions, ayant découvert leur retraite, vinrent les attaquer et les obligèrent à se disperser en laissant sur place deux mille prisonniers qui furent rendus à la liberté. Les *Mammelus* restèrent toujours redoutables, d'autant qu'ils ne reculaient devant aucun stratagème : à plusieurs reprises, ils se présentèrent devant des peuplades d'Indiens, portant soutane, une croix à la main, chantant des cantiques, etc., et tandis que

(1) *Lettres*, Recueil XII, (1717), p. 21.

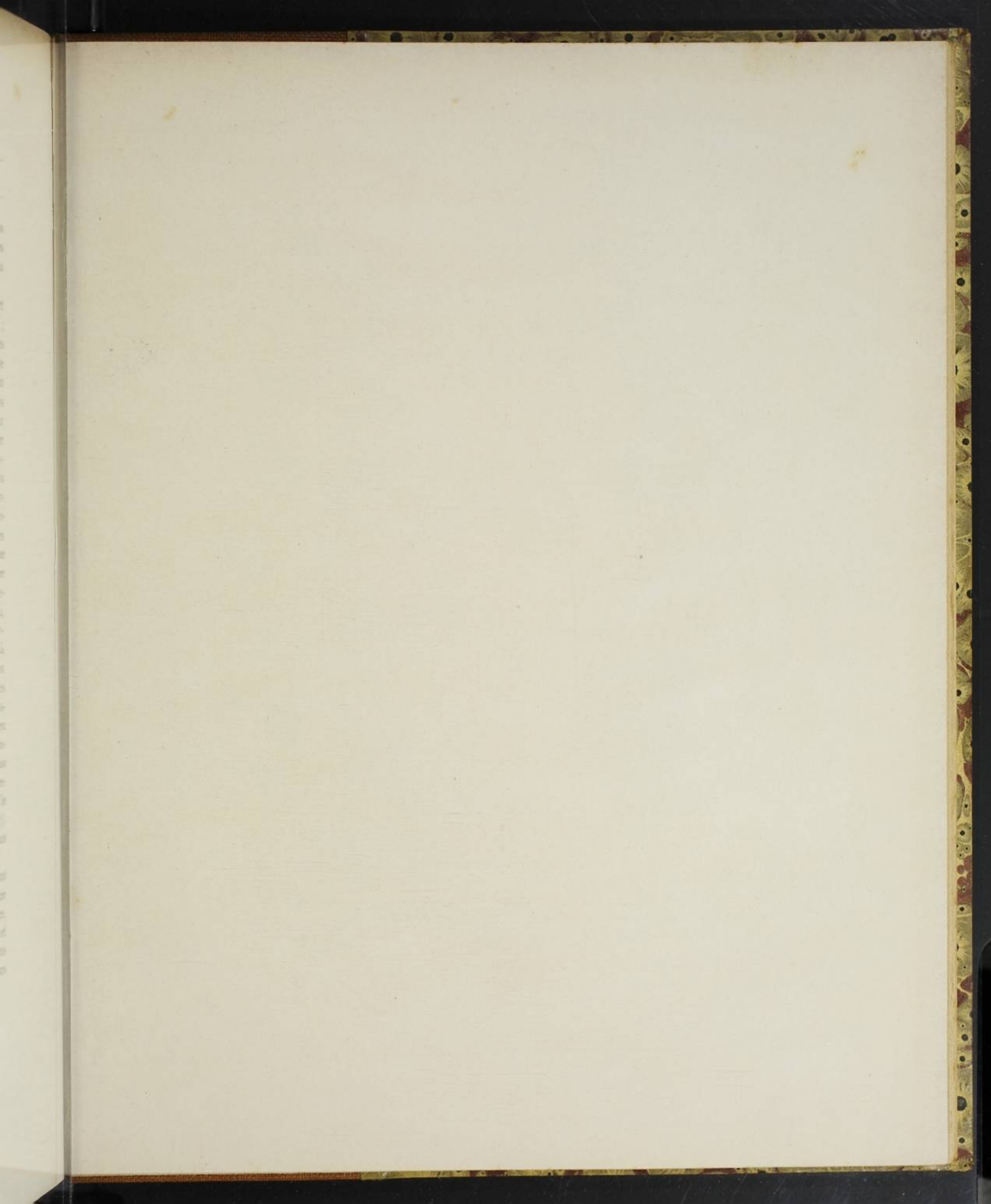
les indigènes, sans méfiance, s'assembloient pour les entendre, leurs troupes placées en embuscade fondaient sur eux ; cela suscita aux missionnaires des difficultés sans nombre, et provoqua une méfiance à leur endroit qui coûta la vie à beaucoup d'entre eux.

Les troupes indiennes comprenaient des bataillons de fantassins et de cavaliers ; on comptait parmi ceux-ci un certain nombre de lanciers ; outre les armes européennes : épée, fusil, mousquet, ils se servaient de celles auxquelles ils étaient habitués : arcs, frondes, etc. « Tous les lundis, dit le P. de Charlevoix, non seulement le Corregidor de chaque bourgade les fait passer en revue dans la place, mais on leur fait faire encore l'exercice ; puis ils se séparent en deux bandes, qui se chargent, & ils le font quelquefois avec tant d'ardeur, qu'on est obligé de sonner la retraite, de peur de quelque accident » (1). Les troupes des Réductions finirent par s'acquérir une réputation justifiée, si bien que les gouverneurs du Paraguay firent plus d'une fois appel à elles. Un petit fait révèle même de leur part un sens stratégique certain : on raconte qu'en 1680, pour faire le siège de la place du Saint-Sacrement, tombée au pouvoir des Portugais, le gouverneur de Buenos-Ayres demanda l'aide des Indiens des Réductions, qui mirent sur pied, en onze jours, une armée composée de trois mille trois cents combattants, avec quatre mille chevaux, quatre cents mules, et deux cents bœufs « pour tirer l'artillerie ». Le général qui dirigeait les opérations, Don Antonio de Vera Muxica, fit « la disposition de toute l'armée pour l'attaque, & s'étant mis à l'arrière-garde avec les Espagnols, les Mulâtres & les Negres, il plaça nos Indiens à l'avant-garde ; & vis-à-vis de la place il fit mettre les quatre mille chevaux à nud, comme pour servir de rempart, & recevoir les premières décharges de l'artillerie. Aussi tôt que les Indiens apprirent cette disposition, ils suspendirent leur marche, & députant vers le Général un de leurs Officiers avec le Missionnaire qui les accompagnoit pour les confesser, ils lui représentèrent qu'une pareille disposition étoit propre à les faire tous périr : qu'au feu & au premier bruit de l'artillerie, les chevaux épouvantés ou blessés retomberoient sur eux, en tueroient plusieurs, mettroient la confusion & le désordre dans leurs escadrons, & faciliteroient la victoire aux ennemis » (2). Le général eut la sagesse de s'en tenir à cet avis et de renoncer à ses fâcheux projets, ce qui lui assura la victoire.

Des précautions étaient naturellement prises pour que cet armement ne devînt pas un danger : fusils et mousquets étaient en temps ordinaire renfermés dans les arsenaux, d'où on ne les sortait que pour faire l'exercice, ou en cas d'alerte, et la poudre n'était fournie que pour les expéditions, et par les gouverneurs qui donnaient l'ordre de s'y rendre. Mais les événements avaient prouvé qu'un tel équipement était nécessaire, et suffisait d'ailleurs

(1) *Op. cit.*, T. II, p. 85.

(2) *Lettres*, Recueil XXI (1734), pp. 373-374.



Institutio Barbarorum.



Hi feros cultus hominum recentum
Voce formabant. *Horat. lib. i. Carm. Od. 10.*

en temps normal pour tenir en respect les ennemis, comme les tribus indiennes non converties qui, dans les débuts, se hasardaient parfois à des razzias aux alentours des bourgades.

En dépit de ces difficultés, nous avons vu que le nombre des Réductions ne cessa de s'accroître aux XVII^e et XVIII^e siècles ; leur existence fut d'ailleurs plus menacée par les ennemis qu'elles trouvaient à la cour d'Espagne et les calomnies qu'ils s'employaient à répandre, que par ceux qu'elles devaient combattre par les armes. On sait comment elles furent anéanties lors de l'expulsion des Jésuites en 1767 ; les autres Ordres qui essayèrent de reprendre l'œuvre n'avaient pas en mains les moyens suffisants et ne jouissaient pas auprès des Indiens du même prestige que la Compagnie.



L'ŒUVRE des Jésuites au Paraguay a été, de tous temps, diversement jugée. On peut dire que, d'une manière générale, elle a surtout provoqué de l'étonnement, avec les réactions correspondant aux tendances de l'époque ; mais il est rare qu'elle ait été comprise.

On ne pouvait guère s'attendre à ce qu'elle le fût au XVIII^e siècle : un gouvernement de « moines », cela cadrerait mal avec l'état d'esprit courant alors ! Et cependant, certaines particularités des Réductions étaient faites pour leur attirer quelque sympathie : cette manière d'aller éclairer des peuplades sauvages en portant chez elles le flambeau de la civilisation, de soustraire ainsi des êtres innocents à l'esclavage et à l'oppression espagnoles, — surtout, cette parfaite égalité qui régnait entre tous les membres d'une bourgade, tout cela, incontestablement, était digne d'admiration ; les principaux écrivains du temps le reconnaissent, non sans une pointe de dépit, mais ne peuvent se résoudre à admettre que tant d'efforts aient été accomplis dans un but désintéressé : c'était alors une accusation courante que de soupçonner les Jésuites d'avoir entassé d'immenses richesses, aux dépens de la population indigène.

Le chevalier de Jaucourt, qui, dans l'*Encyclopédie*, consacre aux établissements du Paraguay un article au ton légèrement acide, reconnaît qu'« il est bien surprenant que des moines européens aient trouvé l'art de ramasser des hommes épars dans les bois, les dérober à leur misère, les former aux arts, captiver leurs passions, et en faire un peuple soumis aux lois et à la police » (1) ; cela lui semble un « chef d'œuvre d'habileté et de politique ». Voltaire, lui aussi, étudie les Réductions dans un chapitre de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, et s'il y voit, à quelques égards,

(1) Cf. le Tome XI, p. 901-902, de l'*Encyclopédie*, dans la première édition, parue à Paris (Neufchatel), 1751-1772, en 28 volumes in-folio.

« le triomphe de l'humanité » (1), il ne manque pas de souligner les satisfactions que de tels établissements devaient apporter à l'ambition et au despotisme bien connus de la Compagnie de Jésus. Plus généreux, l'Abbé Raynal, dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (2), n'hésite pas à couvrir d'éloges les initiatives des Jésuites du Paraguay ; c'est, dit-il, « le plus bel édifice qui ait été élevé dans le Nouveau Monde... à force de rendre [les Indiens] heureux, ils les avaient rendus dociles » ; il réproouve cependant ces « vaines cérémonies de culte » qui lui paraissent mal cadrer avec l'œuvre civilisatrice, mais il concède que jamais peut-être on ne fit « autant de bien aux hommes, avec si peu de mal », et conclut que « c'est la seule société sur la terre où les hommes aient joui de ... l'égalité ».

Notre époque serait plutôt portée à regarder les Réductions comme une expérience sociale intéressante, une sorte de préfigure des systèmes totalitaires ; on parle volontiers, à leur propos, de communisme chrétien ; certains, plus attentifs à la place qu'y tint l'élément religieux, les considéreraient comme un renouveau des communautés chrétiennes des premiers siècles. En réalité, il faudrait se garder, semble-t-il, d'y voir quoi que ce soit qui ressemblât à un essai prémédité, à la création, en vase clos, d'une société nouvelle. Tout en elles paraît essentiellement empirique, né de la leçon des faits, d'une expérience acquise après quelques tâtonnements.

Il semble bien que le système des Réductions procède avant tout de ce souci d'adaptation qui est l'un des traits caractéristiques de la Compagnie de Jésus. On sait que l'une des préoccupations constantes de l'Ordre consiste à permettre à chacun de ses membres de déployer entièrement ses dons personnels, en lui confiant les fonctions dans lesquelles ces dons pourront le mieux se manifester et s'épanouir. De même, — cela est très visible dans les missions —, les Jésuites se sont toujours efforcés de s'adapter autant que possible aux conditions de vie des peuplades qu'ils étaient appelés à évangéliser ; en Chine, se trouvant en contact avec une civilisation ancienne et raffinée, ils ont été mathématiciens, astronomes, historiens ; dans les Indes Orientales, on les a vus devenir des contemplatifs ; c'était accomplir la parole de Saint Paul : se faire tout à tous, afin de les gagner tous au Christ. Le même souci d'adaptation qui a fait d'eux, en d'autres contrées, des phi-

(1) Tome III, c. ap. 154 de *l'Essai sur les mœurs*, — Volume XVIII, pp. 373-381 de l'édition des Œuvres complètes de Voltaire, de la Société Littéraire-typographique, parue à Kehl, en 70 volumes in-8° ; on sait que cette édition fut imprimée par les soins et aux frais de Beaumarchais, dans une imprimerie montée tout exprès pour cet ouvrage ; elle est ornée de 93 figures et 15 portraits par Moreau.

(2) RAYNAL (Abbé G.-Th.), *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Tome II, pp. 276-280 de la première édition, Genève, Pellet, 1780, en 5 volumes in-4°, dont un atlas.

losophes et des savants, en a faits, au Paraguay, des pionniers et des maîtres d'école. Ils avaient affaire à une population instable, d'intelligence sommaire, d'instincts grossiers, exposée d'ailleurs, de la part des Européens, à toutes sortes de dangers matériels et moraux ; un devoir de protection leur incombait donc, avec la nécessité d'amener d'abord ces êtres à cet élémentaire degré de civilisation qui seul pouvait leur permettre de recevoir avec fruit les lumières de l'Évangile. Selon le mot de l'un des missionnaires, cité à plusieurs reprises, il en fallait « faire des hommes avant que d'en faire des chrétiens » (1). Les moyens qu'ils durent prendre pour en faire des hommes ne s'inspiraient d'aucune théorie préliminaire, et ne cherchaient pas non plus à copier la civilisation européenne ; il s'agissait d'une création originale, modelée sur les circonstances : une sorte de stade intermédiaire entre la sauvagerie et la culture ; c'était, essentiellement, une œuvre d'éducation.

La première difficulté à laquelle on se heurtait, parmi les populations indiennes, c'était leur nomadisme. Elles paraissaient incapables de se fixer. Tous les missionnaires insistent sur ce caractère instable des Indiens, sur cette « inclination naturelle qu'ils ont d'errer dans les forêts, de changer de demeure, & de se transporter chaque année d'un lieu à un autre... Plusieurs mois avant la saison propre à défricher les terres, écrit l'un d'eux (2), ils vont à une grande journée de l'endroit où ils sont, pour y choisir un emplacement qui leur convienne : ils abattent tous les bois que contient le terrain qu'ils veulent occuper, & ils y mettent le feu. Quand le feu a tout consumé, ils plantent des branches de Magnoc... Lorsque leur Magnoc est meur, c'est-à-dire, au bout d'un an ou quinze mois, ils quittent leur première demeure, & viennent camper dans ce nouvel emplacement : aussi-tôt qu'ils y sont logés, ils vont abattre du bois à une journée plus loin pour l'année suivante, brûlent le bois qu'ils ont abattu, & plantent leur Magnoc à l'ordinaire... Comme rien ne les attache à l'endroit où ils sont, & qu'ils n'ont pas grands meubles à porter, ils espèrent toujours être mieux ailleurs ».

Cette manie itinérante s'opposait à toute action suivie, et constituait par conséquent un grave obstacle à l'évangélisation ; livrés à eux-mêmes, et revenus à leurs forêts, les Indiens auraient eu tôt fait d'oublier l'enseignement qu'ils avaient reçu ; il s'agissait donc de les fixer, et c'est la première nécessité à laquelle répondit la création des bourgades.

D'autre part ces tribus avaient le défaut d'être isolées les unes des autres ; la vie sociale et ses échanges leur étaient inconnus. Cela créait aux missionnaires d'immenses difficultés : leur apostolat était sans cesse à re-

(1) *Etat des missions des PP. Jésuites de la province du Paraguay parmi les Indiens ... appelez Chiquites*. Tiré d'un Mémoire espagnol envoyé à S. M. Catholique par le P. François Burges (*Lettres édifiantes*, Recueil XII, 1717, p. 15).

(2) *Lettres édifiantes*, Recueil XXIV, (1739), pp. 352-354.

commencer ; il fallait gagner les familles les unes après les autres ; aucune œuvre d'envergure ne pouvait être entreprise. C'est ce qui les amena à rassembler autant que possible leurs néophytes, à leur apprendre la vie en commun, de façon à ce qu'un plus grand nombre puisse bénéficier de leurs instructions, et s'encourager par le mutuel exemple. D'après Voltaire, on « accoutuma aisément ces sauvages à la société » : si cet *aisément* paraît relever d'un optimisme quelque peu exagéré, du moins reste-t-il que les Réductions permirent d'atteindre sur ce point le but visé.

Pour fixer ces peuplades, et les garder réunies, il fallait pourvoir à leur subsistance, et avec assez d'abondance pour qu'elles puissent sentir matériellement les avantages de cette nouvelle vie. Aussi les Jésuites qui installèrent les premières Réductions firent-ils venir, avec toutes les semences nécessaires, des troupeaux de bœufs, de vaches, de chèvres, de moutons et autres animaux domestiques ; ils achetèrent les instruments de travail et les outils nécessaires ; ils se firent charpentiers, bergers, cultivateurs ; des Frères venus d'Europe complétèrent par la suite l'apprentissage des Indiens en leur enseignant les divers métiers.

Mais ils avaient affaire à de grands enfants, incapables de prévoyance et d'économie — doués, au surplus, d'un appétit qui paraît avoir été prodigieux. Dans les premiers temps, les familles indiennes auxquelles on confiait une paire de bœufs de labour ne tardaient pas à les mettre en pièces et à les dévorer, disant ensuite pour s'excuser qu'elles avaient eu faim. « Quelques momens après qu'ils ont mangé, même au-delà de ce qu'il faut pour les rassasier, constate le P. de Charlevoix, ils sont en état de recommencer ». D'où la nécessité de surveiller de près le travail des Indiens, et la façon dont ils disposaient de leurs ressources : les semences, nous l'avons vu, leur étaient seulement prêtées, à charge de les rendre au moment de la récolte, et des animaux qui leur étaient remis ils n'avaient que l'usufruit ; c'est aussi ce qui explique l'institution du champ de la communauté, qui suppléait aux manquements inévitables, et dont on ne distribuait les produits qu'au fur et à mesure des besoins.

Très sensuels, violents dans leurs appétits, ces Indiens étaient par eux-mêmes hors d'état de résister à leurs instincts de primitifs ; l'ivrognerie et la débauche étaient surtout courantes parmi eux ; l'usage immodéré de la *chicha*, cette sorte de bouillie de maïs alcoolisée, encore consommée de nos jours en Amérique méridionale, et qui, dans beaucoup de tribus, constituait l'unique nourriture — explique probablement pourquoi la plupart d'entre eux mouraient jeunes ; les plus âgés dépassaient rarement quarante-cinq à cinquante ans. Il était de toute nécessité de discipliner ces êtres instinctifs en attendant qu'ils apprissent à se dominer eux-mêmes. Aussi des mesures furent-elles prises pour bannir tout désordre. On les mariait très jeunes, et

jamais les missionnaires ne tentèrent de les amener au célibat religieux, qu'ils ne les voyaient pas en état de supporter. Chaque famille avait son habitation séparée ; à l'église, une travée de la nef était réservée aux hommes, l'autre aux femmes, et un large espace était ménagé entre les deux. Les rondes faites la nuit avaient pour but à la fois de préserver les Réductions de toute surprise de la part des ennemis, et d'exercer une étroite surveillance pour prévenir les dérèglements possibles. Enfin, des maisons communes recevaient les femmes sans enfants lorsque leurs maris se trouvaient absents, et les veuves dont la subsistance était assurée par la communauté. Quant à l'ivrognerie, des pénitences sévères vinrent à bout de la réprimer ; ceux qui s'y laissaient aller, fût-ce une fois, étaient déclarés impropres aux fonctions publiques, et chassés des Congrégations dont ils pouvaient faire partie.

Car, tout en établissant une police rigoureuse dans les Réductions, les missionnaires avaient compris que rien ne pouvait mieux exciter à la bonne conduite que de développer le sentiment de la responsabilité chez les êtres qui leur étaient confiés. En ce sens, le fait pour les Indiens de s'administrer eux-mêmes servait à provoquer chez eux une saine émulation. Revêtir quelqu'un d'une charge, c'est lui inspirer, pour peu qu'il ait une certaine droiture, le désir de s'en rendre digne. Les Jésuites se gardèrent de négliger ce principe d'éducation ; ceux auxquels on remettait une fonction officielle étaient soigneusement choisis, et, si l'égalité ne cessait de régner, du moins formait-on une élite en admettant dans les Congrégations ceux qui se distinguaient « par leur charité envers le prochain, par leur zèle pour le bon ordre & pour la conversion des Infidèles, & par leur assiduité à s'approcher des Sacramens » (1).

Enfin, il fallait retenir et captiver ceux que tant de soins avaient façonnés pour en faire des hommes. Comprenant que pour des êtres sensuels il fallait s'adresser aux sens, les missionnaires n'hésitèrent pas à développer dans les Réductions le côté extérieur et sensible du culte religieux. On a vu que leurs églises étaient toujours ornées avec soin ; aux jours de fêtes, le pavé était couvert de fleurs, et aspergé d'eaux de senteur. La musique, pour laquelle les Indiens étaient extraordinairement doués, avait été dès les débuts mise au service de l'apostolat : ils avaient en général de belles voix graves, et l'oreille extrêmement fine. Les premiers missionnaires qui remontèrent le Paraguay s'aperçurent que, lorsqu'ils chantaient pour se délasser, leur chant ne manquait jamais d'attirer les indigènes sur les berges du fleuve ; aussi, dans la suite, lorsqu'ils commençaient une mission, emmenaient-ils des néophytes qui chantaient des litanies à plusieurs voix, ce qui faisait toujours une vive impression sur les auditeurs. Dans les Réductions, nous avons vu qu'il y avait des écoles de musique. « Ils font et touchent très bien, dit le P. de Charlevoix, toutes sortes d'instrumens ; on leur a vû faire les orgues les

(1) CHARLEVOIX, *op. cit.*, T. II, p. 72.

plus composées sur la seule inspection qu'ils en ont eue » (1). Certains évêques en visite rapportèrent qu'ils avaient vu des enfants jouer avec une sûreté étonnante de la harpe ou du violoncelle, et exécuter des motets de maîtres italiens sans en paraître le moins du monde embarrassés. Le service de l'église comportait des chœurs particulièrement bien exercés ; le plain-chant y était en usage, et, pour la graver plus facilement dans les esprits, les Jésuites avaient fait mettre en musique la doctrine chrétienne, que les enfants répétaient chaque matin. La journée entière était réglée au son des cloches, et, aux dires des voyageurs, à quelque heure que ce fût, on entendait chanter dans les Réductions.

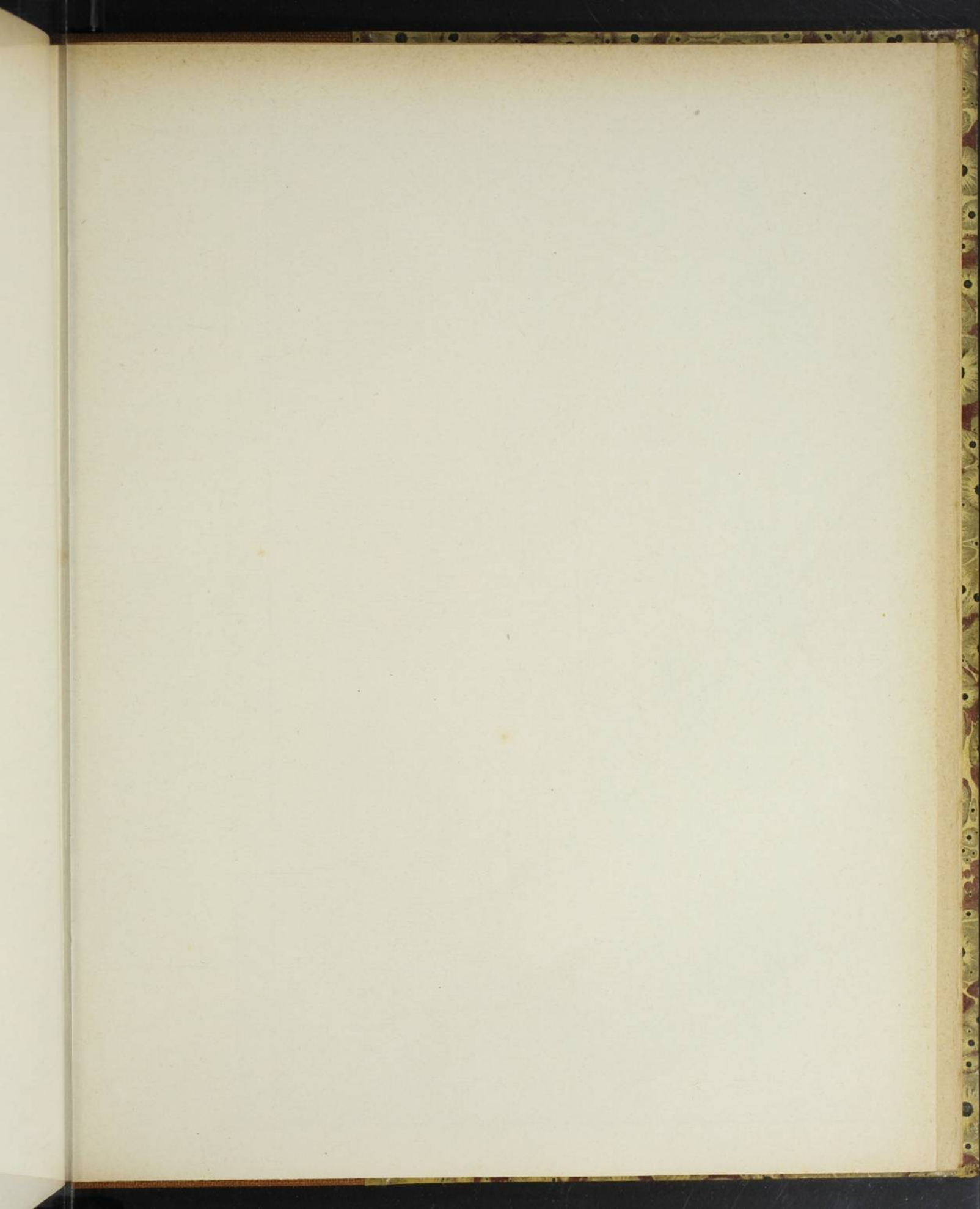
Les fêtes, et particulièrement les fêtes religieuses, qui venaient interrompre le rythme des travaux, étaient toujours célébrées avec beaucoup de faste. La fête du Saint-Sacrement surtout donnait lieu à des cérémonies grandioses ; les Indiens des bourgades voisines y étaient invités, et, plusieurs jours à l'avance, toute la population s'occupait à parer les rues et le parcours de la procession ; des tapisseries étaient tendues le long des maisons, agrémentées de guirlandes de feuillage ; le sol était jonché de fleurs ; des arcs de triomphe se dressaient de place en place, et l'on allait jusqu'à capturer des animaux sauvages, tigres et lions, que l'on enchaînait de loin en loin ; de vastes bassins remplis d'eau contenaient des poissons, et, attachés à de longs fils, quelques-uns des oiseaux merveilleux de ces régions s'envolaient au passage du cortège ; des danses s'y mêlaient parfois, comme cela se pratiquait en Espagne ; on y offrait les prémices des récoltes, qui étaient ensuite distribuées aux malades de la bourgade ; enfin toutes les « personnalités » de l'endroit prenaient place dans la procession : « Le grand Etendard royal, dit le P. de Charlevoix, est porté derrière le Saint Sacrement ; le Cacique, le Corregidor, le Regidor & les Alcades tiennent les cordons du dais. La milice à cheval & à pied, avec ses drapeaux & ses enseignes, y marche en bon ordre... Le soir on tire un feu d'artifice, ce qui se pratique aussi dans toutes les grandes solennités, & aux jours de réjouissances publiques » (2). Souvent aussi avaient lieu des danses publiques, des courses, des concours pour les compagnies d'archers, de frondeurs, etc.

Les témoignages sont unanimes quant aux résultats obtenus : toutes les personnalités civiles et ecclésiastiques amenées à visiter les Réductions ont insisté sur les changements survenus parmi les Indiens qui venaient y vivre, sur l'ordre et l'union qui y régnaient, sur les progrès étonnants réalisés par des êtres dont on s'était auparavant demandé si l'on pourrait, étant donné leur esprit borné, leur dispenser l'enseignement de l'Évangile et les admettre à la fréquentation des sacrements. Matériellement, moralement, in-

(1) *Op. cit.*, T. II, p. 48.

(2) *Op. cit.*, T. II, pp. 77-78.

tellectuellement même, le système des Jésuites avait transformé toute une population et créé de toutes pièces une civilisation qui n'était peut-être pas le « triomphe de l'humanité », mais qui marque certainement l'un des grands triomphes du christianisme. Et leur œuvre devait se survivre à elle-même, puisque, même si l'on fait abstraction de ses conséquences religieuses, elle avait eu pour résultat de sauver une race qui sans eux eût été infailliblement vouée à la destruction, comme l'avaient été les Indiens de l'Amérique du Nord et ceux de tant d'autres contrées de l'Amérique méridionale.



INDEX

(Les noms de lieux modernes et les noms de vaisseaux sont en italiques, les noms de personnes en petites capitales).

A

Achille (l'), 15.
Açores, 19, 84.
Aigle (l'), 15, 16, 19, 51, 53, 58, 59, 61, 65, 72, 75, 79.
 AIMAR, 51.
 ALBUQUERQUE (Don Antonio de), 11.
 ALCEDO Y HERRERA (Don Denys de), 86.
Amazone (l'), 15, 16.
Amazones (Fleuve des), 76, 83, 102.
Amphitrite (l'), 68, 69, 79.
Angleterre, 16, 50, 58.
Angoye, 59.
 ANSON (Amiral), 84.
 ARCE (le P. de), 103.
Arequipa, 37.
Argentine, 78, 94.
Argonaute (l'), 15, 21.
Arica, 26, 37.
 Assiento ou Assiente (Compagnie de l'), 40, 46, 49, 50, 51, 52, 53, 58, 59, 63, 65, 71, 72, 75, 79.
Astrée (l'), 15, 16.
Asuncion, 96.
Atacama, 26, 30, 33.
 ATTABALIPA, 44.
Aurore (l'), 39, 40, 45.

B

Badine (la), 53, 55, 66.
Baie de Tous Saints (*Bahia*), 68, 69, 70, 72, 74, 75.
Baldivia, v. *Valdivia*.

BAUVER (Vincent) ou BERVAU, 26.
Bayonne, 39.
BEAUVE (de), 15, 16.
Bellonne (la), 15.
 BERVAU, v. BAUVER, 26.
Blanc (Cap), 49.
Bolivie, 94.
 BOISRON, 14.
Bonne Espérance (Cap de), 49.
 BOUGUER (Pierre), 82, 87, 90.
 BRAGAGNE, 57.
Brésil, 11, 12, 69, 70, 72, 74, 103.
Brest, 15, 19, 26, 27.
Brillant (le), 15.
Buenos-Ayres, 46, 51, 52, 59, 65, 67, 71, 75, 76, 77, 78, 95, 100, 103, 104.

C

Cabinde, 57, 58, 59, 61, 62, 66.
Cadix, 83.
Cagnete, 43, 47.
Calama, 33.
Callao (El), 39, 40, 42, 45, 83.
Camana, 37.
Canaries (Iles), 27, 55.
Cap-Vert (Iles du), 55.
Caracol, 85.
Carthagène-des-Indes, 84, 85.
 CASALIS, 79.
 CASTRO MORAES (Don Francisco de), 16.
Cayambe, 86.
Cayenne, 84.
Chagre (Rio), 85.
 CHAVAGNAC (de), 27.

Chèvres (Ile des) (*Ilha das Cobras*), 16.
 Chili, 25, 36, 49, 46, 47, 84.
 Chinha, 43.
 Chine (Compagnie de la), 68, 69.
 Chiquitos (Indiens), 94, 102, 103, 107.
 Chiuchiu, 26, 33, 34, 35.
 Ciudad-Real, 102.
 Cobixa (*Cobija*), 26, 30, 33, 35, 36, 37.
 Colombie, 12, 84. v. Nouvelle-Grenade.
 Compagnie de Guinée, v. Guinée
 (Compagnie de).
 Compagnie de la Chine, v. Chine
 (Compagnie de la).
 Compagnie de l'Assiento, v. Assiento
 (Compagnie de l').
 Compagnie des Indes Occidentales, v.
 Indes Occidentales (Compagnie
 des).
 Compagnie des Indes Orientales, v.
 Indes Orientales (Compagnie des).
 Compagnie du Sénégal, v. Sénégal
 (Compagnie du).
 Comte-de-Toulouse (le), 25, 26, 27, 37,
 45.
 Conception (la), 45, 47.
 Concorde (la), 15, 16.
 Coquimbo, 26, 28, 29, 30, 45, 47.
 Cordillère des Andes, 26, 30, 34, 47.
 CORÉAL, 10.
 COUPLÉ, 86.
 COURSÉRAC (de), 15, 16.
 Coventry (le), 58, 59, 65, 68.
 Cuenca, 82, 84, 89, 90, 91.
 Cusco (*Cuzco*), 43.

D

DU BOCAGE, 22.
 DUBOIS, 51.
 DUBOIS (Cardinal), 20.
 DU BOIS DE LAMOTHE, 21.
 DON CARLOS (le), 59, 65.
 DU CASSE, 39, 50.
 DUCHESNAYE-LE-FER, 15.
 DU CLERC (Jean-François), 11, 12, 13,
 14, 15, 16, 17, 39.
 DUFAY, 79.
 DEGUAY-TROUIN (René), 11, 12, 13, 15,
 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23.
 Dunkerque, 15, 25.
 DUSAULT, 14.

E

Equateur, 81, 82, 84, 85, 89.
 Espagne, 26, 28, 29, 39, 46, 69, 81, 85,
 95, 97, 101, 103, 105.
Espiritu-Santo, v. Spiritu-Santo.
 Etats (Ile des), 45.
 Evangélistes (Iles des), 45.

F

Falmus (le), 27, 45.
 Fiddle (le), 15, 19.
 Finistère (Cap), 27.
 FLEURY (Cardinal de), 20.
 FOLKES (Martin), 84.
 FRITZ (Le P. Samuel), 102.
 FRONDAT, 53.

G

Glorieux (le), 15.
 Goano (*Guano*), 37.
 GODARD DE BEAUCHAMPS, 20, 21.
 GODIN (Louis), 82, 83, 84, 87.
 GODIN DES ODOAIS, 84.
 GOUYON (de), 15, 16.
 Guadeloupe (La), 13.
 Guaranda, 86.
 Guaranis (Indiens), 100, 102.
 Guayaquil, 84, 85.
 Guayra, 103.
 Guinée, 51, 53, 63, 69, 79.
 Guinée (Compagnie de), 49.
 Guyane, 19.

H

Hambourg, 63.
 HAYS (Hais), 46, 51, 52, 59, 65, 66, 67,
 71, 72.
 HEROS, 53.
 Hollande, 63.
 HERPIN, 51.

I

Ile-Grande (*Ilha Grande*), 13.
 Indes Occidentales (Compagnie des),
 49.
 Indes Orientales (Compagnie des), 63,
 69.

J

JAUCOURT (Chevalier de), 105.
 Jesus-Maria (Réduction), 103.

JOURDAN, 69.
 JUAN (Jorge), 82, 84, 85, 87, 90.
 Juda (*Ouidah*), 53, 66.
 JUSSIEU (Joseph de), 83, 90.

K

KERGURLIN (de), 15.

L

LA CONDAMINE (Charles de), 10, 82, 83, 84, 87, 89, 90, 102.
 LA GARDE (Pierre Jazier de), 21.
 LA JAILLE (de), 15.
 LA MARE-DECAN (de), 15.
 LA MONCLOXA (Comte de), 31.
 LA MOINERIE-MINIAC (de), 15.
 LANGLOIS, 51.
 LA RIGAUDIÈRE, 14, 39, 40, 41, 45, 47, 68.
 La Rochelle, 15, 51, 79.
 LA ROSEVALLET, 51.
 LA SALK (de), 17.
 La Serenne (*La Serena*), 29.
 LA VEGA (Garcilasso de), 82.
 LE NEVOU DE CARFORT, 20.
 LEON (Diego de), 89, 90.
 LE ROUX, 51, 57, 59, 71, 72, 75.
 Lima, 26, 31, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 48, 83, 84, 87.
 Lis (le), 15, 19.
 Lisbonne, 69, 83.
 Loango, 56, 57, 66.
 Londres, 55, 84.
 Lorette (Réduction de), 101.
 Louisbourg, 84.
 Lyon, 40.

M

Madère, 27, 55.
 Magellan (Déroit de), 26, 27, 34, 45.
 Magnanime (le), 15, 19.
 Maire (Déroit de) (*Déroit de Le-maire*), 45.
 MALO (Henri), 21.
 Maracayu (Monts), 100.
 Maranon (Rio), 102, v. Amazones (Fleuve des).
 Mars (le), 15.
 Martinique (la), 11, 72.
 MAUCLERC, 13, 15.

MAUVILLON (de), 82.
 MAZURIER, 45, 46, 47.
 Médemblick (le), 52, 79.
 Mendosa, 78.
 Mesurado (Cap), v. Miserado (Cap).
 Meudon, 20.
 Mexique, v. Nouvelle-Espagne.
 Miserado (Cap) (*Cap-Mesurado*), 55.
 Moxos (Indiens), 100.

N

NEVRA, 89, 90.
 Notre-Dame de l'Épine de France, 68, 71.
 Nouvelle-Espagne (*Mexique*), 9, 34.
 Nouvelle-Grenade (*Colombie*), 12, 84.

O

OLIVEIRA (Don Francisco de), 103.
 Opiniâtre (l'), 51.
 ORLÉANS (duc d'), 19, 20.
 Ouidah, v. Juda.
 OZANNE, 22.

P

Pambamarca (Monts), 87.
 Panama, 39, 48, 85.
 Paraguay, 48, 93, 94, 95, 96, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 109.
 Paraide (La) (*Parahyba* ?), 71.
 Parana (Rio), 94, 97.
 Paris, 40, 51, 75, 79.
 Pernambouc (*Pernambuco*), 69, 71, 74.
 Pérou, 9, 25, 31, 34, 36, 39, 44, 45, 47, 48, 76, 77, 81, 82, 83, 103.
 PHILIPPE V, 29.
 Pichincha (Mont), 87, 88.
 Pisco, 26, 37, 38, 39, 42, 43, 44, 45.
 Plata ou Platte (Rivière de la) (*Rio-de-la-plata*), 46, 71, 72, 75, 76, 101.
 PONTCHARTRAIN, 15, 52.
 Porto-Bello, 85.
 Porto-Santo, 55.
 Portugal, 16, 22, 74, 84.
 Potosi, 36, 77, 103.
 PRADELLE-DANIEL (de), 15.
 Prince (Ile du), 66, 67, 71.

Q

Quantom (Canton), 68.
 QUESADA (Manuela), 89.
 Quilca, 37.
 Quito, 34, 84, 85, 86, 87.

R

RAYNAL (Abbé), 106.
 RICOUART (de), 18.
 Rio-de-Janeiro, 11, 12, 13, 16, 19, 21,
 22, 23, 39, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75.
 Rio-de-la-Plata, v. Plata (Rivière de
 la).
 Rochefort, 51.
 ROGON, 15.
 Rouen, 40.

S

Santa-Fé, 100.
 Saint-Antoine (Réduction), 103.
 Saint-Domingue, 85.
 Saint-François-Xavier (Réduction), 97.
 Saint-Ignace (Réduction), 101.
 Saint-Malo, 20, 22, 23.
 Saint-Michel (Réduction), 103.
 Saint-Paul (*São-Paulo*), 70, 103.
 Saint-Sacrement (Colonie du), 71, 72,
 104.
 Saint-Thomé (Ile) (São-Thomé), 66.
 San Andero (*Santander*), 79.
São-Paulo, v. Saint-Paul.
 Sénégal (Compagnie du), 49.
 SENIERGUES (Jean), 84, 89, 90, 91.
 Spiritu-Santo, 71.

T

Talcagoane, 44.
 Terre de Feu, 27.
 TERVILLE (de), 46.
 TOULOUSE (Comte de), 15.

U

ULLOA (Antonio de), 82, 84, 85, 86, 100.
 Uruguay, 94, 103.

V

Valdivia, 45.
 Valparaiso, 26, 28.
 VERA-MEXICA (Don Antonio de), 104.
 VERDOIS, 71.
 Versailles, 20.
 VILLEGAGNON, 73.
 VILLEPOSTOUX, 20.
 VOLTAIRE, 105, 108.

X

Xarayes (Lac des), 76.

Y

Yaruqui, 86.

TABLE DES OUVRAGES UTILISÉS

(Les numéros renvoient aux pages contenant la description ou la mention de chaque ouvrage).

CHARLEVOIX (Le Père Pierre-François-Xavier de), <i>Histoire du Paraguay</i> (Paris, 1757) 6 vol. in-12°	95
CORÉAL (Francisco), <i>Recueil de voyages dans l'Amérique Méridionale</i> (Amsterdam, 1738) 3 vol. in-12°.	10
DU GUAY-TROUIN, <i>Mémoires</i> , éditions de 1730 (in-12°), et 1740 (in-12° et in-4°). <i>Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers</i> (Paris, 1751-1772) 28 vol. in-folio.	19 105
FREZIER (Amédée-François), <i>Relation du voyage de la mer du Sud</i> (Paris, 1716) in-4°.	25
GUEUDEVILLE (Pierre), <i>Atlas historique ou nouvelle introduction à l'histoire, à la chronologie et à la géographie ancienne et moderne</i> (Amsterdam, 1732-1739) 7 vol. grand in-folio.	
<i>Imago primi saeculi Societatis Jesu</i> (Anvers, 1640) in-folio.	94
<i>Journal d'un voyage sur les Costes d'Afrique et aux Indes d'Espagne</i> , éditions de 1723 et 1730 (in-12°).	50
JUAN (Jorge) et ULLOA (Antonio de), <i>Voyage historique de l'Amérique Méridionale</i> (Amsterdam et Leipzig, 1752) 2 vol. in-4°.	82
LA CONDAMINE (Charles-Marie de), <i>Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale</i> (Paris, 1745) in-8°.	82
<i>Lettres édifiantes et curieuses, écrites des Missions étrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus</i> (Paris, 1717-1776) 32 vol. in-12°.	95
MURATORI (Ludovico), <i>Relation des Missions du Paraguay</i> (Paris, 1754) in-12°.	95
OZANNE (Nicolas), <i>Recueil des combats de Duguay-Trouin</i> (Paris, 1774) in-folio.	22
RAYNAL (Abbé G.-Th.), <i>Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes</i> (Genève, 1780, 5 vol. in-4°.	106
<i>Relacion que haze el senior Du Gué-Trouin de lo executado en la costa del Brasil en el puerto y ciudad del Rio Janeiro</i> (Madrid, s.d.) in-4°.	12
<i>Relation de l'expédition de Rio-Janeiro, par une escadre des vaisseaux du Roy, que commandoit Mr du Guay Trouin</i> (Paris, 1712) in-4°.	11
<i>Relation de la prise de Rio de Janeiro, Coste du Brezil, par une escadre des vaisseaux du Roy commandée par Mr Du Guay Trouin</i> (Paris, 1712) in-4°.	12
<i>Relation d'un voyage au Pérou et au Chili, commencé en Novembre 1706 et fini en mars 1707</i> (pour 1708) Manuscrit, in-8°.	25
VOLTAIRE, <i>Œuvres complètes</i> (Kehl, 1785-1789) 70 vol. in-8°.	106
ZAMORA (Alonso de), <i>Historia de la provincia de San Antonino del Nuevo Reyno de Granada</i> (Barcelona, 1701) in-4°.	12

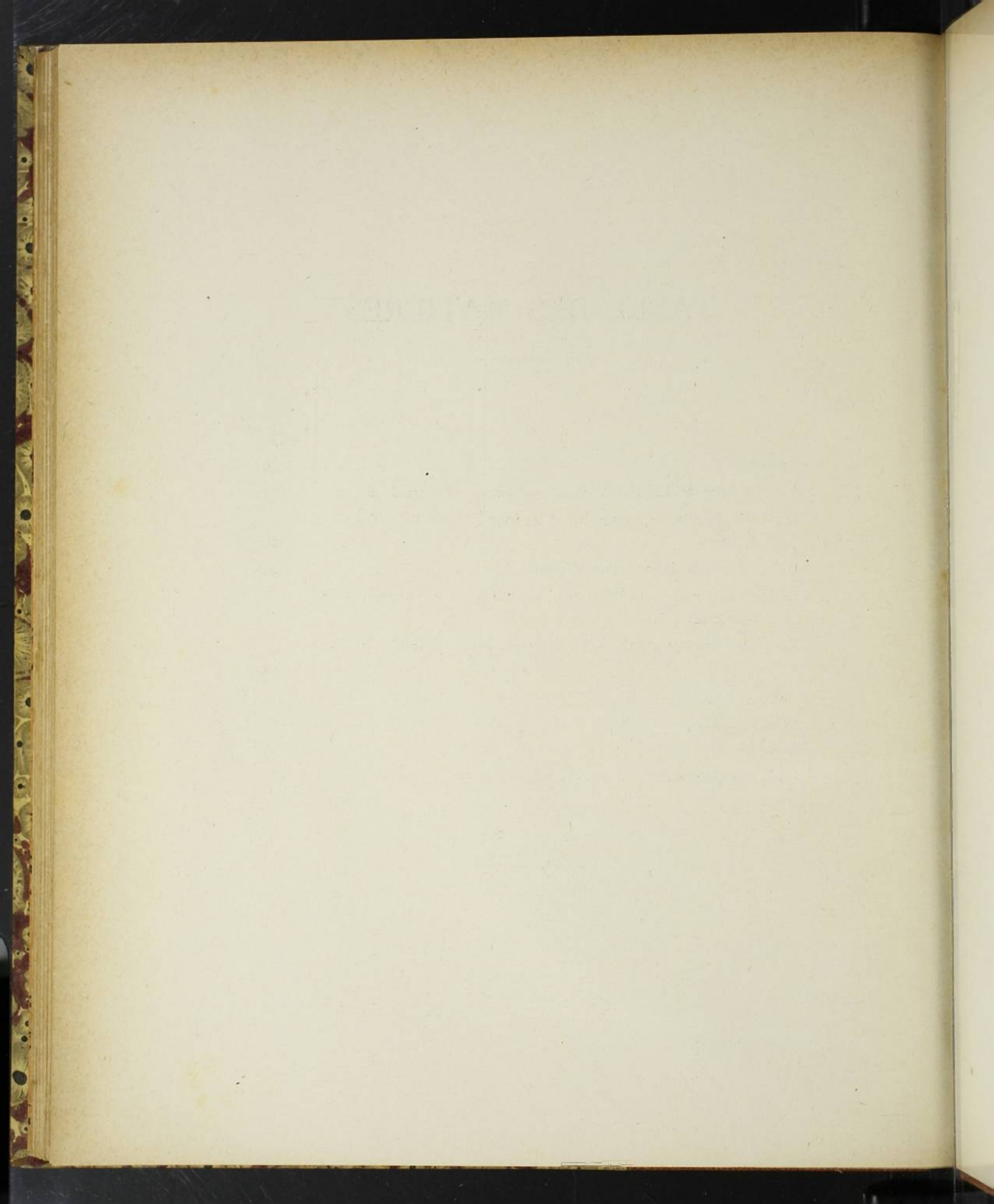
TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Face à la page
Frontispice (Titre gravé de l' <i>Historia de la Provincia de S. Antonino del Nuevo Reyno de Granada</i> , d'Alonso de Zamora).	
Titre de la <i>Relation de l'Expédition de Rio-Janeiro</i> (reproduction au format de l'original)	11
Plan de la Baie de Rio-de-Janeiro	14
Rio-Janeiro prise d'assaut pendant un violent orage	17
Balse	40
Vue de la ville de Lima et de son port (El Callao)	page 41
Brebis du Pérou portant l'or et l'argent de Lima à Panama	page 48
Dégustation du Maté ou herbe du Paraguay	48
Palanquin ou Serpentine	73
Les Mines	76
Les Mines du Potosi	page 79
Vue d'une Place préparée pour une Course de Taureaux, en la ville de Cuenca au Pérou	81
Carte du Paraguay	93
<i>Societatis Missiones Indicae</i>	97
<i>Institutio Barbarorum</i>	105
Carte de l'Amérique Méridionale	113

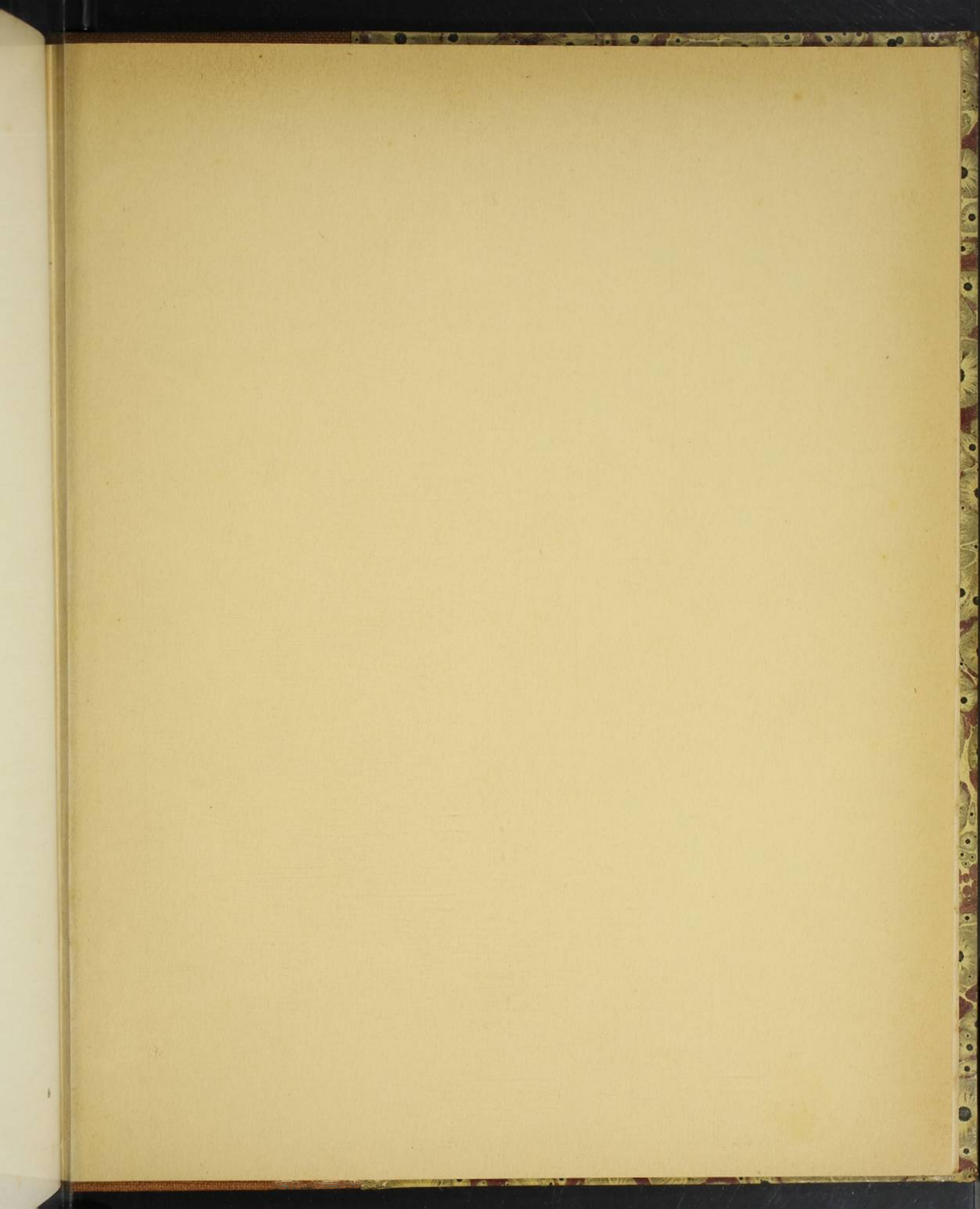
N. B. — Les illustrations dans le texte (pp. 41, 48, 79) sont extraites de la grande carte de l'Amérique Méridionale dont la partie principale a été reproduite à la fin du volume (tirée de l'*Atlas historique* de GUEDEVILLE (Amsterdam, 1732-1739), T. VI.).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préambule	9
I. — La Prise de Rio-de-Janeiro par une Escadre Française en 1711 ..	11
II. — Un Journal de voyage inédit au long des Côtes du Chili et du Pérou	25
III. — Les Tribulations d'un Négrier	49
IV. — Une Émeute sous l'Équateur. Les Mésaventures de trois Académiciens	81
V. — Une Réussite sociale. Les Réductions des Pères Jésuites au Paraguay	93
<i>Index</i>	113
Table des ouvrages utilisés	117
Table des illustrations	119
Table des matières	121



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE DU « PETIT MANTAIS »
13, AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE, MANTES-
SUR-SEINE (SEINE-ET-OISE), LE VINGT-
TROIS AVRIL MIL NEUF CENT QUARANTE-
DEUX. IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE DIX
EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR FIL LAFUMA
TEINTÉ, NUMÉROTÉS DE UN A DIX



(M 11)

1042 — Cahier n° 3 1 L'AMÉRIQUE DU SUD AU XVIII^e SIÈCLE 1 Volume 185000

1942 — Cahier n° 3 |

L'AMERIQUE DU SUD AU XVIII^e SIECLE

| Regine PERNOUD

